



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172434 0











# MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;

AVRIL, 1778.

PREMIER VOLUME.

---

*Mobilitate viget.* VIRGILE.

---



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon,  
près le Luxembourg.

---

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



## AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue de Tournon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue de Tournon.

**On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux  
suivans, port franc par la Poste.**

<b>JOURNAL DES SAVANS</b> , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	30 l. 4 s.
<b>JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES</b> , 24 cahiers par an, à Paris,	24 l.
En Province,	30 l.
<b>BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS</b> , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
<b>ANNÉE LITTÉRAIRE</b> , 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
<b>GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE</b> , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
<b>JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE</b> , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
<b>JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES</b> , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
<b>JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE</b> , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
<b>LA NATURE CONSIDÉRÉE</b> , 52 feuilles par an, port Paris & pour la Province,	12 l.
<b>JOURNAL DE LECTURE</b> , 24 parties par an. Prix.	30 l.
<b>LE BABILLARD</b> , 72 feuilles par an, qui paroissent de cinq en cinq jours, à Paris,	24 l.
En Province,	30 l.
<b>LE COURIER D'AVIGNON</b> ; prix,	18 l.

A ij

*Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.*

<i>Quinti Horatii Flacci carmina cum annotationibus</i> , 2 gr. in-8°. br.	10 l.
Les Incas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Diét. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 s.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse- cœur, in-12 br.	2 l.
Diét. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Diét. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architec- ture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in 12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Diét. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°. broché	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°. br.	2 l. 10 s.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 s.
Hymne au Soleil, nouv. édit. augmentée,	1 l. 10 s.



M E R C U R E  
D E F R A N C E .

A V R I L , 1778.

---

P I È C E S F U G I T I V E S .  
E N V E R S E T E N P R O S E .

---

*LES DÉLICÉS DU SENTIMENT.*

**O** SENTIMENT délicieux !  
Que ta joie est paisible & pure ,  
Lorsque , guidé par la nature ,  
Tu viens triompher en ces lieux !  
D'un rocher , d'un désert aride

A iij

## 6 MERCURE DE FRANCE.

Tu fais faire un endroit charmant ;  
Tu fais même au rustique Amant  
Donner un air tendre & timide ,  
Changer son discordant pipeau  
En une flûte enchanteresse ,  
Et faire dans un seul agneau ,  
Dans un ruban , simple cadeau ,  
Donné par la pauvre Maîtresse ,  
Consister bonheur & richesse.  
C'est toi qui , de ce doux zéphir ,  
Rend l'haleine si carressante ;  
Quand mon Églé fait un soupir ,  
C'est toi qui la rend si touchante ;  
Sans toi ces bois & ces vallons ,  
Ces prés , ces retraites tranquilles  
Deviendroient de tristes asyles ,  
Ravagés par les aquilons ;  
Mais ta puissance secourable  
Vient leur prêter des ornemens ,  
Tu rends tous ces déserts charmans ,  
Et leur silence délectable.  
Je te dois tout : sans tes douceurs ,  
Ma vie ennuyeuse , importune ,  
S'écouleroit dans les langueurs  
D'une jouissance commune.  
Hélas ! que fait dans l'Univers  
La malheureuse Indifférence !

Son repos est l'inexistence :  
Dans les spectacles si divers  
Que la nature me présente ,  
Elle voit tout sans qu'elle sente.  
Le beau lilas , le doux jasmin  
Ne peuvent émouvoir son ame ;  
Dénué de sa vive flamme ,  
Son organe est foible , incertain.  
Insensible & triste Ignorance ,  
Que vous perdez de doux plaisirs !  
Le Sentiment , dans les soupirs ,  
Trouve même une jouissance.  
Un foible insecte , un frêle ormeau ,  
Le gazon , un petit ruisseau ,  
Sont des biens pour l'homme sensible.  
Dans une retraite paisible ,  
Sous l'ombre d'un jeune arbrisseau ,  
Qu'il est doux de pouvoir s'étendre ,  
De s'occuper de toi , d'entendre  
L'amoureux chant du tourtereau ,  
Et le bêlement d'un agneau  
Qui vient bondir sur l'herbe tendre !  
Qu'il est doux d'y lire les vers  
Du divin Auteur de Zaire ,  
Ou d'apprendre les faits divers  
Que sa plume fait reproduire.  
Quand les aquilons rigoureux

A iv

## 8      MERCURE DE FRANCE.

Vont glacer un autre hémisphère,  
Et que le printems sur la terre  
Ramène les ris & les jeux,  
Dans ma solitude profonde  
Voltaire, & ton divin secours,  
Me faites passer ces beaux jours  
Sans les faux plaisirs de ce monde.  
Avec vous je vais savourer  
Les pures douceurs de la terre,  
Ces douceurs qui ne plaisent guères  
Qu'à l'homme qui peut admirer  
Et qui fait être solitaire.  
Pour moi je goûte un vrai plaisir,  
Lorsqu'en un jour caniculaire  
Je peux aller me rafraîchir  
Sur la mousse ou sur la fougère.  
J'ouvre mon sein au doux zéphir,  
Il y joue & me fait sentir  
Une volupté salutaire  
Qui me procure le dormir.  
Là j'admire l'ombre légère,  
Dont l'existence passagère  
Peint les plaisirs des vains mortels,  
Ce vaste éther où les nuages  
Nous tracent différens visages,  
Qui semblent être naturels.  
Enseveli dans le silence,

Je m'occupe de tout, je pense  
 Aux erreurs des pauvres humains,  
 Malheureux par leur propre cause,  
 Puisqu'ils peuvent en souverains  
 Jouir des biens que tu propose.  
 Ah ! si, dans ta sécurité,  
 Ils eussent borné leur envie,  
 Quelle délicieuse vie  
 En tout tems ils auroient goûté !  
 Combien de peines & d'alarmes,  
 De fatigues, de soins, de larmes  
 Se seroient-ils tous épargnés ?  
 Pourtant mille leçons enseignent  
 Tes biens à ces infortunés,  
 Horace & Virgile les peignent  
 Comme ceux des *Prédestinés* ;  
 Et cet Anacréon si tendre,  
 Ne leur a-t-il pas fait comprendre  
 Que tu donnes le doux repos ?  
 N'ont-ils pas vu dans ses travaux  
 L'histoire d'une heureuse vie ?  
 Si des biens doivent faire envie,  
 Ce sont ceux qu'on peut acquérir  
 Sans qu'il en coûte ennui, ni peines,  
 Qui savent fixer le plaisir  
 Sans lui donner aucunes chaînes.  
 O Citoyens ! de vos erreurs,

A v

10 **MERCURE DE FRANCE.**

Arrachez le bandeau funeste ,  
Chassez vos desirs de vos cœurs ,  
Desirs que le bonheur déteste !  
On ne peut jamais être heureux  
En s'éloignant de la nature ;  
C'est elle seule qui procure  
Des plaisirs vrais & fructueux.  
Abandonnez-vous à l'ivresse  
Qu'elle met dans le sentiment ,  
Et vous n'aurez point de moment  
Qui ne soit marqué d'allégresse.  
Voyez quel est tout son pouvoir ;  
En tout elle est universelle ,  
Dans tout on la prend pour modèle ;  
C'est-elle qui nous fit valoir  
Le pinceau du célèbre Apelles ,  
De Raphaël & de Pouffin ,  
Qui mit ces grâces immortelles  
Dans le Corrège & Berretin \* ;  
C'est cette nature indulgente ,  
Qui mit ce qu'elle a de plus beau ,  
Dans les chef-d'œuvres de Boileau ,  
Et l'Héloïse séduisante

---

\* Berretin , Peintre Italien du dix-septième siècle ,  
appelé communément Pierre de Cortone ; ses Tableaux  
sont pleins de grâces & d'imagination.

Du mâle & sublime Rousseau ;  
 C'est encore elle qui , docile  
 A ceux qui veulent s'abstenir  
 Des faux biens d'un monde fragile ,  
 Les rend heureux , les fait jouir  
 Au Village comme à la Ville ;  
 Qui , seule dans un pauvre asyle ,  
 Fait encor goûter le plaisir :  
 Voyez la , même , en la misère ,  
 Rendre content un pauvre père  
 Des seuls baisers de ses enfans ,  
 Et lui donner dans sa chaumière ,  
 Cette gaieté particulière  
 Qui ne craint point les contre-tems.  
 Laissez-vous donc guider par elle ;  
 Toujours belle & toujours nouvelle ,  
 En tout tems elle a ses douceurs ;  
 Tous les dégoûts de l'inconstance ,  
 Et tous les desirs corrupteurs  
 Se dissipent à sa présence :  
 Mes amis , croyez-en mon cœur ,  
 Qui , long-tems bercé de chimères ,  
 Couroit à ces biens éphémères ,  
 Ces biens vuides & sans faveur ;  
 Il connut bientôt son erreur  
 Et laissa-là cette imposture :  
 Il sentit que le vrai bonheur ,

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Exempt de remords , de langueur ,  
N'est dû qu'à la simple Nature.  
Je le goûte depuis ce tems ;  
J'ai la gaieté par excellence ,  
Le sommeil , la douce espérance ,  
Et ce repos pur & constant  
Qu'on acquiert dans la tempérance.  
Euterpe à mes amusemens  
Suffit , & tous les jours préside ;  
Quelquefois Erato me guide  
Et m'offre ses myrthes charmans ,  
Quand l'Amour me conduit à Gnide.  
Ainsi tous mes jours sont heureux ,  
Et presque toujours sans nuages ;  
S'il en survient de nébuleux ,  
Ma raison calme ces orages :  
Je n'ai point d'ame pour languir  
Dans les ennuis de cette vie ;  
Je n'en ai que pour le plaisir ,  
Quand l'innocence est son amie.  
Et c'est-là ma philosophie.  
O sentiment ! souffle divin !  
Jusqu'à la fin de ma carrière ,  
Que ta douce & vive lumière  
Eclaire toujours mon destin ,  
Eclaire aussi toutes ces ames  
Qui ne ressentent point tes flammes ,

Ces plaisirs vrais & lumineux !  
Je suis content ; mais à ma joie,  
Il manque enfin que je les voie  
Partager ces momens heureux.

*Par Chauvassaignes.*

---

É P I T R E A J U L I E .

**L**A fille d'Auguste , dit-on ,  
Célèbre autrefois sous ton nom ,  
Brûla pour le galant Ovide ;  
Et celui-ci, trop peu secret ,  
Suivant sa vanité pour guide ,  
Banni par Lettre de Cachet ,  
Au fond des déserts de Scythie ,  
Alla finir sa triste vie ,  
Pour n'avoir pas été discret.  
Moi, dans l'ardeur qui me domine ,  
Près de ta friponne de mine ,  
Je n'ai point ce risque à courir ;  
Nous pouvons tous deux nous chérir ,  
Et sans craindre qu'on le remarque ,  
Donner à nos feux libre cours :  
Empereur, Prince, ni Monarque ,  
N'ont rien à voir dans nos amours.

14 MERCURE DE FRANCE.

Aussi veux-tu que je t'adresse  
 Quelque fleurette dans mes Vers :  
 Mais je n'ai point , je le confesse,  
 Cet orgueil d'afficher mes fers.  
 C'est toujours par délicatesse  
 Que j'ai peu chanté ma Maîtresse ;  
 Et c'est offenser , selon moi ,  
 Celle à qui l'on donna sa foi ,  
 Que de divulguer sa tendresse :  
 Le Myrthe est ennemi du vent ;  
 Arbre d'amour & du mystère ,  
 Il cherche préférablement  
 Les abris d'un clos solitaire ,  
 Et mourroit bientôt en plein champ.  
 On doit féliciter Catule ,  
 Propertius , Gallus & Tibulle ,  
 De n'avoir chanté que leurs feux ;  
 Leur indiscretion charmante ,  
 Nous a valu ces vers heureux ,  
 Qui , semés de tendres aveux ,  
 Ainsi qu'une source abondante .  
 Du fond de leur cœur amoureux ,  
 Couloient sous leur plume élégante .  
 J'aime bien mieux en vérité ,  
 Même cette publicité ,  
 Qu'ils donnoient jadis à leurs flammes ,  
 En ornant du nom de leurs Dames .

Leurs Hymnes, chauds de volupté,  
Que cette réserve traitresse  
Des vains rimeurs de notre tems,  
Dont les hommages transparens  
Laisent deviner leur Lucrece ;  
Qui de sang froid parlent d'ivresse,  
De feux & de transports brûlans :  
Auteurs & galans par manie,  
Encore enfans par le génie,  
Mais Amans déjà vétérans.  
Tous ces Narcisses demi-chauves,  
Qui n'ont vécu qu'en des alcôves,  
Si l'on en croit à leurs écrits,  
Et dont les frivoles esprits  
Font si souvent gémir les presses,  
En l'honneur de leurs billets doux,  
Seroient mieux pour eux & pour nous  
De s'ennuyer que leurs Maîtresses.

*Par M. le Mierre.*



---

*DESCRIPTION de Bouillac, Village  
situé en Rouergue, sur les bords du  
Loth.*

QUE j'aime à contempler ce charmant paysage,  
 Où, belle seulement de ses propres beautés,  
 La nature aime mieux paroître un peu sauvage,  
 Que de devoir à l'art des attraits empruntés !  
 Les côteaux d'alentour étalent ses richesses ;  
 Les uns du Dieu du vin prodiguent les largesses,  
 D'autres portant aux cieus des sommets ver-  
     doians  
 Semblent dans ce séjour captiver le printems ;  
     Et tous, offrant un bel amphithéâtre,  
 Forment un horison dont l'œil est idolâtre.  
 Là se félicitant qu'on suspende son cours,  
     Le Loth promène une onde satisfaite,  
     Et benissant la digue qui l'arrête,  
 Il voudroit dans ces lieux se fixer pour toujours.

*Par M. de Labrousse.*



## L E T T R E S

*DE MÉLANIE ET DE SAINT-CLAIR.*

## L E T T R E P R E M I È R E

*De Saint-Clair à Durofay.*

**M**ES desirs sont remplis , ô mon cher Durofay ! j'ai revu ma terre natale ; j'habite la maison où j'ai reçu le jour , & mon cœur long-tems agité s'est ouvert à la joie la plus douce. Je ne suis cependant point encore au comble de mes vœux : il manque à mon bonheur d'avoir embrassé le meilleur & le plus tendre des pères. Il est à la Campagne , où l'état de sa santé l'oblige de passer une partie de l'année. Je compte aller le surprendre demain. Avec quelle satisfaction, avec quels transports je le presserai contre mon sein , après une absence de plus de dix années ! Que je m'estime heureux de pouvoir lui procurer dans sa vieillesse une aisance

qui prolongera ses jours & mon bonheur !  
 Que j'aime à me représenter le moment  
 où je tomberai dans ses bras , où je le  
 baignerai de ces larmes précieuses qui  
 n'appartiennent qu'au sentiment , & qui  
 sont si douces à répandre ! Heureux ,  
 mille fois heureux , celui qui connoît le  
 prix de la Nature , & pour qui la vertu  
 n'est point un être idéal & fantastique !

L'abondance & la paix vont habiter  
 aussi ta retraite fortunée. Oui , cher ami ,  
 l'assurance de ton bonheur ne peut qu'a-  
 jouter au mien. Compagnon de mon  
 sort & de ma fortune , tu rapportes ainsi  
 que moi , du Nouveau-Monde , des trésors  
 précieux , fruits de nos travaux & d'une  
 heureuse industrie , trésors dont nous  
 n'avons point à rougir , & dont nous  
 pourrions employer une partie au soula-  
 gement des malheureux. Tu jouis dans  
 les bras d'une Épouse adorée , de ce  
 calme enchanteur que goûtent les cœurs  
 sensibles : tu savoures les delices des ames  
 honnêtes & pures , qui peuvent exercer  
 à leur gré la plus douce des vertus , la  
 Bienfaisance , & verser un baume con-  
 solateur sur les plaisirs de l'infortuné ,  
 qui gémit en silence dans un repaire  
 obscur. Les tendres caresses de l'aimable

objet de tes feux , plongent tes sens encore étonnés dans une extase d'autant plus délicate, qu'elle ne doit rien à l'art. Ah! mon cher ami , que l'homme est insensé d'acheter à grands frais des plaisirs factices , tandis qu'il peut goûter , sans trouble & sans remords, la félicité la plus pure! J'ai couru comme un autre après le plaisir ; mais je n'ai jamais connu l'amour. Revenu désormais des travers d'une jeunesse impétueuse & bouillante , je veux consacrer au bonheur & à la vertu des jours qui leur appartiennent à tant de titres.

Adieu , mon cher Durofay , donne-moi souvent de tes nouvelles : nous sommes nés pour nous aimer ; que rien ne puisse altérer jamais nos sentimens , & que notre amitié ne s'éteigne qu'avec le flambeau de nos jours.

## L E T T R E I I .

*Du même à Durofay.*

**AH!** mon ami! qu'un instant a jeté de trouble dans mon ame! J'étois libre ,

## 20 MERCURE DE FRANCE.

& mon cœur est en proie à toutes les agitations de l'amour. Rassure-toi, Du rosay ; la beauté qui m'enflamme est digne de l'hommage des mortels les plus verveux.

J'allois partir pour Meaux ; la Campagne que mon père habite n'est pas éloignée de cette ville. Je donnois ordre à mon Laquais de m'aller chercher des chevaux , lorsque je vis entrer Mérinval, un de mes Camarades de Collège, dont je t'ai souvent entretenu. Nous avons été liés dès notre plus tendre jeunesse, & l'absence n'a point altéré notre amitié. Je lui proposai de m'accompagner ; mais loin d'y consentir, il m'engagea lui-même à différer mon départ d'un jour, pour jouir du spectacle le plus intéressant dont je puisse jamais être le témoin. Le digne héritier du Trône de Louis le bien-aimé & son auguste Epouse devoient faire leur entrée. C'étoit un jour de fête pour les François, & je ne pus me défendre de partager l'ivresse de mes Concitoyens. Le patriotisme l'emporta dans ce moment sur la Nature, & je m'abandonnai sans résistance à l'impulsion que je ressentis.

Je n'entreprendrai point de te retracer

la scène attendrissante qui s'est passée sous mes yeux : je ne te décrirai point la joie de la Nation & l'allégresse de tous les ordres de l'État. Je ne te parlerai point de l'affabilité du jeune Prince , ni des grâces touchantes de son incomparable Épouse : le sang des Bourbons & celui de Marie-Thérèse qui coule dans leurs veines, est le garant le plus certain de leurs vertus. Je ne t'entretiendrai point non plus de la sensibilité du Peuple François, ni des applaudissemens réitérés d'une foule enivrée d'amour & de joie. Ce tableau seroit trop au-dessus de mes forces. Mais cette époque sera d'autant plus mémorable pour moi, qu'elle a décidé du bonheur ou du malheur de ma vie. Je parcourois avec Mérimval ce jardin superbe où tout Paris s'étoit rassemblé : nous rencontrons des Dames de sa connoissance; elles lui font signe de s'approcher, & nous les abordons. Je ne saurois t'exprimer ce qui se passa en moi, ni te rendre compte de la sensation que j'éprouvai à la vue de la plus jeune. Je restai comme en extase : immobile & l'œil fixe, je ne proférai pas quatre paroles de suite : je n'ai pas du donner à la Compagnie une haute idée de ma per-

sonne. Tout entier à l'objet qui captivoit mon attention, je ne m'occupai plus d'autre chose. Environ après une heure de promenade, nous nous séparâmes. Je n'ai pas besoin de te dire que je ne tardai pas à prendre toutes les informations dont je pouvois avoir besoin. Mérival m'apprit que la jeune beauté qui m'avoit frappé, s'appeloit Mélanie, qu'elle étoit fille d'un des plus riches Banquiers de cette Ville, & qu'elle arrivoit du Couvent où elle avoit été élevée. Je le quittai peu de tems après, & je rentrai chez moi plein de l'idée de Mélanie, qui est toujours présente à mes yeux. O mon cher Ducosay! j'aime, & j'ignore, hélas! quel sera le succès de mon amour. Je ne te cacherai rien de la situation de mon cœur; j'ai le plus grand besoin de tes conseils; mais songes sur-tout que j'aime Mélanie & que je ne cesserai jamais de l'aimer, quand il ne me resteroit pas même le plus léger espoir. Adieu, mon cher ami; l'agitation où je suis ne me permet pas de t'entretenir plus long-tems... écris-moi souvent, je t'embrasse.

## L E T T R E I I I.

*De Durofay à Saint-Clair.*

J'AI reçu ta lettre , & je m'empresse de t'annoncer mon bonheur. Je l'ai revu , cet unique & cher objet de ma tendresse , cette femme respectable qui a fait tant de sacrifices pour moi , & dont tout mon sang versé ne pourroit pas acquitter le prix ! Ah ! mon ami , que ces plaisirs tumultueux dont on se hâte de jouir dans le sein du crime , & que le serpent du remords empoisonne sans cesse , ont peu de valeur aux yeux de l'être fortuné qui connoît les délices de la Nature , & savoure en paix ses bienfaits précieux. Chéri de l'épouse la plus tendre , environné d'enfans dont je suis le meilleur ami , vivant dans une aisance honnête , il ne me reste plus qu'à remercier le Ciel de ses faveurs , & à lui demander pour dernière grâce de m'en laisser jouir sans trouble & sans orage. Existe t-il sur la terre un mortel plus heureux que moi ! Je puis faire le bonheur de tout ce qui

24 MERCURE DE FRANCE.

m'environne , je puis satisfaire la plus douce & la plus impérieuse des passions , celle de faire du bien. Adieu , mon bon ami : riche , aimable & dans l'âge de plaire , il ne te manque plus qu'une Compagne fidelle & tendre , dont les caresses touchantes & les soins prévenans embellissent le cours de ta vie ; je te connois trop sage pour ne pas faire un bon choix , & je ne serai véritablement heureux que lorsque j'apprendrai ton bonheur.

---

L E T T R E I V.

*De Saint-Clair à Durofay.*

**J**E ne puis , mon cher Durofay , je ne puis qu'intéresser ta sensibilité par le récit de celle de mon respectable père. Tu fais que , dans ledessein de lui ménager une surprise agréable , j'avois eu soin de lui cacher mon arrivée ; tout a reussi au gré de mes desirs. J'arrive à sa Campagne ; je quitte ma voiture à quelques pas de sa maison : j'entre , il étoit dans son jardin , où , la serpette en main ,  
il

il émondoit ses espaliers. Je ne saurois  
 l'exprimer combien je fus pénétré d'at-  
 tendrissement & de respect, à la vue de  
 ce digne vieillard. Il entend du bruit, il  
 se retourne & vient au-devant de moi.  
 Il s'arrête en me fixant, son instrument  
 échappe de sa main, je le vois qui chan-  
 celle, je jette un cri, je vole à son secours  
 & je le reçois dans mes bras. Il ne peut  
 prononcer que ces mots : « Grand Dieu ! ..  
 c'est mon fils » ! & il perd connoissance.  
 Je le rappelle au jour ; nous nous tenons  
 étroitement embrassés & nous confon-  
 dons nos larmes. Nous passons ainsi la  
 journée la plus délicieuse. Je lui ai fait  
 le récit de mes voyages, le détail de ma  
 fortune ; je l'ai consulté sur le plan de vie  
 que je me propose de suivre & de partager  
 avec lui. Content de me revoir & de  
 n'être plus dans le cas de se séparer de  
 moi, il a tout approuvé. Je dois retourner  
 à Paris dans quelques jours pour chercher  
 une maison commode, & la mettre en  
 état de recevoir le plus digne & le plus  
 aimé des pères. Tout entier au soin  
 d'embellir ses derniers jours, je veux  
 que tout lui annonce un fils respectueux,  
 tendre & soigneux de lui plaire. Que ne  
 dépend-il de moi de prolonger sa vie  
 même aux dépens de la mienne !

Tu penses bien, mon cher ami, que Mélanie ne sera point oubliée dans mon voyage. Cette aimable fille ne me sort pas de l'idée; son image me suit par-tout. J'aime & je suis destiné, peut-être, à ne revoir jamais l'objet de mon amour; mais je trouve dans le tourment même que j'endure une sorte de volupté qui me fait passer les momens les plus agréables. Je me repais de chimères sans doute, mais j'appelle en vain la raison à mon secours, l'amour est le plus fort.

---

## L E T T R E V.

*De Durasay à Saint-Clair.*

**J**E n'ai reçu qu'hier ta lettre : prends bien garde, mon cher ami, de te laisser abuser par le prestige des sens : méfie-toi de ta sensibilité & ne t'abandonne point sans réflexion à l'effervescence de tes penchans & à l'impétuosité de ta jeunesse... Mais j'oublie que tu es amoureux, & que ce n'est pas là le moment de te parler raison. Je compte trop cependant sur la noblesse de tes sentimens, pour craindre

que tu puisses faire un choix indigne de toi. L'éclat de la beauté séduit d'abord ; mais les charmes de la décence & de la vertu laissent une impression qui ne s'efface jamais.

Que j'aurois désiré pouvoir jouir à tes côtés du spectacle enchanteur dont tu m'as esquislé la peinture ! Quel sort fortuné ne présage point à la nation l'heureuse union de l'aigle & des lys ! Il faut laisser à des mains plus dignes que les nôtres de ce brillant tableau, le soin touchant de tracer le portrait de ces augustes Epoux.

Je souhaite, mon cher ami, que la beauté qui te captive, réalise bientôt le bonheur dont je voudrois te voir jouir. J'ai plus d'âge & d'expérience que toi : je me ferai, non pas un plaisir, mais un devoir d'éclairer ta jeunesse. Que ne dépend-il de moi d'assurer ton repos !

## L E T T R E V I.

*De Mélanie à Constance.*

**J**E ne fais, ma chère Constance, ce qui se passe en moi ; je ne suis plus la même ; un trouble inconnu s'est emparé de mon ame, & renverse toutes mes idées ; j'ai beau descendre en mon cœur, il est fermé même pour moi. Je ne me connois plus.... Je crois que j'aime.... Oui, j'aime. Je ne suis plus maîtresse de le dissimuler... J'aime, & qui aimé-je ? Un inconnu qu'à peine ai-je apperçu deux fois, qui n'a peut-être jamais songé, qui ne songe peut-être plus à moi, & que je ne reverrai sans doute jamais. C'est en vain que je cherche à combattre le penchant qui commence à me subjuguier : la réputation, le mérite & le bien qu'on dit par-tout du jeune Saint-Clair, alimentent encore le feu qui se glisse dans mes veines. Que faire ? quelle digue opposer à ce torrent impétueux ? O ma chère Constance ! que vais-je devenir ?

Nous sommes, depuis deux jours, à

la Campagne, où nous resterons trois semaines. Que ce tems va me paroître long ! Le séjour de Lagny, retraite charmante dont je faisois autrefois mes délices, ne me semble plus qu'une solitude affreuse. L'ennui m'assiège à chaque pas. Si je me mets à mon clavecin, je ne puis toucher deux notes de suite, & je ne m'apperçois pas même que je ne fais ce que je joue. Ma mère, étonnée de mon absence, m'en demande la raison : je rougis ; je balbutie & je me rejette heureusement sur un mouvement d'impatience ou de légèreté. Ah ! ma bonne amie, quel état ! Il faut absolument que je prenne sur moi de dompter mon amour. J'implore ton assistance : combats ma passion ; guéris la plaie de mon cœur, & retiens-moi sur le bord du précipice, où je crains de tomber : mais sur-tout garde moi le secret le plus inviolable : que penseroit-on de Mélanie, si on la soupçonnoit capable d'une pareille foiblesse ?

## L E T T R E V I I.

*De Saint-Clair à Durosay.*

J'AI revu Mélanie, mon cher Durosay; je l'ai revue & je la perds! Je revenois de Meaux; j'apperçois une voiture à quelques lieues de Paris. Tout indique qu'elle conduit à la campagne, pour quelque tems, une famille entière que je crois reconnoître. J'arrive à la poste précisément comme elle en partoit. J'entrevois une figure céleste; je reconnois Mélanie; je me précipite à travers la portière de ma chaise; mais la voiture étoit déjà bien loin: je ne crois pas même avoir été apperçu. Mon premier soin en arrivant à Paris fut d'aller voir Mériaval; il étoit lui-même à Versailles pour deux jours. Juges de ce que j'ai souffert pendant son absence; peins-toi l'incertitude affreuse qui ne cessoit de me tourmenter. Je le rejoins enfin; il m'apprend que Mélanie est à la Campagne avec sa famille pour trois semaines ou un mois. Un mois! C'est un siècle à languir.....

Que dis-je?...Eh! m'est-il seulement permis d'entrevoir, même dans l'avenir le plus éloigné, l'instant où je pourrai, je ne dis pas lui découvrir mes sentimens, mais même trouver l'occasion de lui être présenté? Ah! quel seroit mon bonheur!... Il faut que je demande à Mérival... Je veux lui découvrir.. Lui découvrir!...S'il alloit être mon rival!... Malheureux! il ne me manque plus que d'éprouver le tourment de la jalousie.

---

## L E T T R E V I I I.

*De Constance à Mélanie.*

**J**E plains ta situation, ma chère Mélanie, & je t'exhorte à mettre tout en œuvre pour vaincre ton amour. Les suites ne pourroient qu'en être cruelles, si le choix de ta famille étoit contraire à tes vœux. Je ne dois cependant pas te cacher ce que j'ai entendu dire à l'avantage de ton amant. Tu seras étonné peut-être de me savoir mieux instruite que toi; mais ta surprise cessera quand je t'aurai dit

B iv

### 32 MERCURE DE FRANCE.

que j'ai vu hier Mérial chez mon père , où j'ai passé la journée. Aux anecdotes touchantes qu'il nous a rapportées , aux circonstances que j'ai rapprochées , aux questions que j'ai faites , aux réponses enfin de Mérial , j'ai jugé qu'il s'agissoit de ton amant. C'est un jeune homme d'une famille très-honnête , mais peu favorisée de la fortune. Il se nomme Durand de Saint-Clair. Son père , vieillard respectable , a rempli avec distinction , pendant plus de trente ans , les fonctions d'Avocat - Consultant ; mais son désintéressement & sa probité n'ont point augmenté sa fortune. Saint-Clair arrive du Nouveau-Monde, où sa bonne conduite & son travail lui ont acquis des biens considérables. Il vient les partager avec son père, dont il est l'unique consolation , & qu'il aime avec une tendresse peu commune. Ses mœurs sont pures , son ame honnête , & toute sa personne enfin respire la candeur & la vertu. J'aurois dû sans doute ne point m'étendre sur ces détails, qui ne peuvent que nourrir ta passion : je te le répète encore , il faut la vaincre ; mais en te donnant ce conseil , je ne puis te cacher que je desire ton bonheur ; & si les vues de

tes parens pouvoient être d'accord avec ton amour & les vœux de Saint-Clair, tu ne pourrois que devenir la plus heureuse de toutes les femmes.

J'ai lieu d'espérer, ma chère amie, que je ne tarderai point à l'être. Tous les obstacles qui s'opposoient à mon mariage sont enfin levés, & je compte être avant un mois unie au sort de Mérimval. On passe le Contrat la semaine prochaine, & je quitte samedi le Couvent. Je m'en félicite, parce que je serai plus à portée de te voir, & peut-être de te rendre service. Je ne manquerai pas de t'informer exactement de tout ce qui pourra concerner le jeune Saint-Clair : je me propose même de faire à son égard les recherches les plus scrupuleuses, & tu peux être sûre de ne rien ignorer de tout ce qu'on pourra m'apprendre : je t'embrasse.

## L E T T R E I X.

*De Saint-Clair à Durosay.*

**J**E ne puis arrêter le feu qui me dévore ;  
je ne puis vivre loin de Mélanie. . . . .

B v

Malheureux que je suis !.... Et si son cœur prévenu en faveur de quelque autre..... Cette idée m'accable... Non, s'il ne m'est pas permis de prétendre à sa main, si je perds tout espoir... Sais-je ce que je dis ?.... Heureusement que mon ami n'est point mon rival; il est préoccupé d'une autre passion; il épouse incessamment une amie de Mélanie, qu'il aime depuis plusieurs années, & que les parens viennent enfin d'accorder à ses vœux. Je n'ai point cru devoir lui cacher mon amour; il m'a promis de le seconder de tout son pouvoir, & je compté entièrement sur lui.... O mon cher Durosay! s'il m'étoit permis de voir Mélanie, d'exprimer à ses genoux... Qu'osé-je dire? & jusqu'où porté-je mes vœux indiscrets ?.... Ah! que je puisse la voir seulement, & mes desirs seront comblés!

---

## L E T T R E X.

*Du même à Durosay.*

**M**ÉRIVAL sort de chez moi; il vient de m'apprendre que Mélanie doit revenir

de la Campagne à la fin de la semaine prochaine; il a mes intérêts à cœur, & me propose de me présenter à sa famille.... Juges si son offre a été rejetée.... Que ne ne suis-je à cet heureux instant! Voir Mélanie!... pouvoir lui parler!... suffirai-je à mon bonheur!

Nous habiterons, sous peu de jours, la maison que j'ai fait préparer pour recevoir mon père. Ce bon vieillard y trouvera tous les agrémens & toutes les commodités de la vie. Il semble rajeunir de jour en jour. Je ne trouve de soulagement & de plaisir que dans sa compagnie. Nous ne nous quittons point. Ah! qu'il me seroit doux de partager mes instans entre l'objet de ma tendresse & celui de mon respect.... Vains souhaits! inutiles desirs! je ne suis pas encore près d'être heureux.... Mon père, qui rentre, demande à me voir, & je vole auprès de lui.

*La Suite au Mercure prochain.*



## ÉPIGRAMME.

CERTAIN Gascon sur sa mule affourché,  
 D'une ruelle occupoit le passage ;  
 Les Passans , las d'attendre un débouché,  
 Se démenoiént , grondoient & faisoient rage.  
 Si qu'un d'entre-eux lui cria : Compagnon,  
 Donne du fouet , fais reculer ta mule :  
 Sandis , mon cher , l'animal est Gascon ,  
 Né croyez pas qué jamais il recule.

*Par M. Pons de Verdun.*

## ADIEUX A ROSETTE.

MA douce Amie,  
 O! de ma vie  
 Toi la moitié  
 La plus chérie  
 Toi, qu'amitié,  
 Sang & naissance  
 Durent m'unir,  
 M'ont fait chérir  
 Dès mon enfance ;

Toi qu'à son tour  
Bientôt Amour  
Me rendit chère,  
Et qui du soin  
D'aimer & plaire  
As su me faire  
Un doux besoin :  
O ma Rosette !  
Toi que ma voix  
Et ma musette,  
Toujours discrète,  
Chanta cent fois ;  
Adieu ! reçois,  
O ma Rosette !  
Mon triste adieu.  
C'étoit donc peu  
Que je vous suie,  
O ma patrie !  
Bosquets, prairie,  
Doux ruisseau,  
Rive fleurie  
Où m'égaroit  
La rêverie :  
C'est peu... Mais, quoi !  
Ma douce Amie,  
Vivre sans toi !...  
Toi de ma vie

Moitié chérie!...  
 Ciel!... & c'est moi  
 Qui t'abandonne!...  
 C'est moi qui fuis!  
 Hélas! pardonne;  
 Le ciel ordonne  
 Et j'obéis. . .

### RÉFLEXIONS MÉLANCOLIQUES.

**N**ON le bonheur n'est qu'un fantôme ;  
 En vain les aveugles mortels  
 Encensent par-tout ses autels :  
 Il n'exista jamais pour l'homme.  
 Les plaisirs sont légers & faux ,  
 Les douleurs sensibles , profondes ,  
 Aussi frivoles que les ondes.  
 On ne voit les premiers qu'à travers deux ban-  
 deaux ;  
 Mais sous un joug de fer l'infortune nous traîne ,  
 L'imagination, mère de mille erreurs ,  
 Fait souvent d'un beau sort une source de peine ,  
 Et porte le chagrin dans le fond de nos cœurs.  
 Si d'un illustre sang nous tenons la naissance ,  
 Dans l'éclat d'un haut rang , au sein de l'opulence ,

Bientôt l'affreux canui, ce monstre plein d'horreur,  
Qu'enfante l'habitude & nourrit la grandeur,  
Par son poison fatal vient nous rendre importune,  
La constante bonté de l'aveugle fortune :  
Souvent sacrifiant nos plus tendres desirs,  
Nos plus doux sentimens à de vaines chimères,  
Nous envions le sort du dernier de nos frères,  
Qui, poussant à son tour d'ambitieux soupirs,  
Souhaite nos tourmens, qu'il prend pour des  
plaisirs.

Dans une destinée obscure,  
Moins triste quelquefois & bien souvent plus  
dure,

En proie à des chagrins, à des tourmens affreux,  
Un homme sans fortune est rarement heureux.

Si loin, hélas! d'avoir une épouse charmante,

Il gémit dans les fers d'une femme méchante ;

Si le soir, excédé des fatigues du jour,

Croyant se délasser dans les bras de l'amour,

Il ne trouve chez lui que l'enfer & la haine,

Le corps est affaibli, l'esprit l'est encor plus ;

D'un coup-d'œil il embrasse & voit toute sa  
peine :

Quoi ! dit-il, mes travaux, mes soins sont su-  
perflus ;

En vain, dès le matin & devant l'aurore,

Je cultive les champs le front plein de sueur ;

## 40 MERCURE DE FRANCE.

Celle qui recueillit les fruits de mon labeur  
Est une ingrante, hélas! qui me hait, qui m'abhorre,  
Et moi je la chéris, que dis-je! je l'adore!

Et bien! suivons notre mauvais destin;  
Quittons, abandonnons l'ouvrage:  
Périr de fatigue ou de faim,  
Qu'importe, puisque enfin souffrir est mon  
partage.

C'est dans ces pénibles instans,  
Qu'un affreux désespoir de son ame s'empare,  
Il meurt en maudissant une épouse barbare,  
Et périt de douleur à la fleur de ses ans.  
Voilà donc les douceurs où nous devons pré-  
tendre,

Soit dans le plus haut rang, soit dans la pauvreté.  
Mais, me dira quelqu'un déjà las de m'entendre,  
Il en est quelquefois, la médiocrité...

Je le fais, c'est l'état le plus heureux sans doute,  
Il est exempt des soins qu'entraîne la grandeur,  
De la nécessité que tout mortel redoute,  
Et ce n'est pas encor l'asyle du bonheur.

Je m'en vais le prouver. L'homme vrai, cha-  
ritable,

Car l'homme corrompu toujours est misérable,  
Souvent l'œil consterné, pleure, non pas sur lui,  
Non pas sur ses chagrins, mais sur les maux  
d'autrui.

Pour les infortunés il a l'ame d'un père ,  
 Son cœur est déchiré par leurs gémissemens ,  
 Mais il ne peut offrir que des vœux impuissans ,  
 Et son peu de fortune alors le désespère.  
 Il n'est donc pas heureux ? Hélas ! nous souffrons  
 tous ;

Dès le berceau , dès notre premier âge ,  
 Le malheur est notre partage ;  
 Il naît , il croît , il augmente avec nous :  
 Il nous poursuit dans la jeunesse ,  
 Malgré notre sagesse il est toujours plus fort ,  
 Il décourage & flétrit la vieillesse :  
 Il vient pourtant un jour , un instant , où le sort  
 Nous accorde la fin d'une telle détresse ,  
 Quel est ce tems ? C'est l'heure de la mort.

### RÉPONSE A MOI-MÊME.

**D**IEUX ! j'ai pu prononcer , il n'est point de  
 bonheur !

Assurément j'ai tort , & j'étois dans l'erreur.

Quoi ! la tendresse paternelle ,  
 Le feu charmant de deux époux ,  
 L'humanité , cette vertu si belle ,  
 Et l'amitié , ce sentiment si doux ,

42 MERCURE DE FRANCE.

Tant d'agrémens enfin ne pourroient nous suffire?  
 Me préserve le ciel d'un sentiment si faux :

Les plaisirs compensent les maux ,

Un bienfait sur nous les attire :

Ah ! quand on vient de faire une bonne action ,

Dieux ! quelle volupté, quelle sensation ,

Qu'un grand Seigneur jouit, s'il joint à l'opu-  
 lence

Le louable desir de faire des heureux !

Il en a le pouvoir ; qu'il dise je le veux ,

Il tire vingt mortels du sein de l'indigence :

Au milieu de sa terre , entouré de Vassaux ,

Qu'il daigne encourager dans leurs rudes travaux ,

Qu'il traite comme ami , qu'il chérit comme un  
 père ,

Qu'il prend soin d'arracher à l'affreuse misère ,

Dont il se voit béni, dont il a tous les cœurs ,

Il goûte le plus vrai , le plus grand des bonheurs.

Aimer, se voir aimé , quel charme pour la vie

De tout mortel sensible & généreux !

Dans un modique sort un homme vertueux ,

De qui la bienfaisance en tous tems fut chérie ,

Souffre , il est vrai , de voir des malheureux ;

Mais , pour les soulager au gré de son envie ,

Avec joie il subit mille privations ,

Il leur rend des mains secourables :

Alors rempli de satisfactions ,

Il trouve des douceurs pures & véritables  
 A soulager les maux de ses semblables.  
 S'il a de la famille, eh bien! tous ses enfans  
 Répondent à ses vœux, dans la vertu s'élèvent:  
 L'étude, le travail commencent leurs instans,

D'innocens loisirs les achèvent.

Par ses soins, les plaisirs d'autrui  
 Comblent leur esprit d'allégresse,

Et sur l'aîle de la tendresse,

Les leurs sont portés jusqu'à lui.

Au moment que la nuit éclipse la lumière,  
 Voyez ce Laboureur entrer dans sa chaumière;

Sa femme court au-devant de ses pas,

(Lorsqu'un amour mutuel les enchaîne)

Sitôt qu'il l'apperçoit il vole dans ses bras,

Et ne pense plus à sa peine.

Dans un repas frugal, qu'affaisonnent l'amour,

L'appétit, la folie aimable,

Il fait goûter & savoure à son tour,

De la félicité l'attrait inexprimable.

### LE P R I M P T E M S.

Q U E L S parfums! quels accords! quelle vive  
 lumière

#### 44 MERCURE DE FRANCE.

Dissipe l'infidèle essain  
Des songes trompeurs du matin,  
Qui voltigeoient sur ma paupière !  
Une céleste joie a pénétré mon cœur.  
S'exhalant par degrés, une fraîche vapeur  
Dans l'air au loin vient se répandre ;  
J'entends les accens du bonheur....  
Printems, heureux Printems., c'est toi qui va  
descendre.

De Myrthe & de Roses paré,  
De ta jeune Cour entouré,  
Tu vas paroître, & tu vas rendre  
Aux Bois rians leurs doux concerts,  
A nos Prés leurs couleurs nouvelles,  
Aux Zéphirs leurs brillantes aîles,  
Les jours sercins à l'Univers.

De rompre le bouton qui la tient prisonnière,  
Chaque fleur semble se hâter ;  
Chacune veut se disputer  
L'honneur de fleurir la première,  
Pour t'envoyer son pur encens,  
Et, la première, offrir son hommage au printems.  
Les Zéphirs, dans leurs jeux folâtres,  
Ont devant toi chassé les Aquilons ;  
Ces Dieux légers ont pour théâtres

Les Côteaux, les Champs, les vallons.  
 Ils s'égarerent sur nos rivages,  
 Se disperferent dans les Forêts,  
 Et fous la voûte des feuillages,  
 Deviennent confidens des amoureux secrets.

L'un d'eux à plaisir fe rappelle  
 L'afyle, où, vers le foir, fon regard indiscret  
 Surprit, dans le fond d'un Bosquet,  
 Une Beauté tendre & rébelle,  
 Qui, fous la verdure nouvelle,  
 Et fe croyant feule, écoutoit  
 L'air qu'un Berger chantoit pour elle.  
 L'autre, avec un fousis malin,  
 Contemple ce lit de fougère,  
 Où, dans fon vol plus libertin,  
 Soulevant la gaze légère,  
 Il fit rougir une Bergère  
 Par l'audace de fon Larcin.

Et de ton règne & de tes Fêtes,  
 Printems, j'attendois le retour:  
 L'Enfant ailé, le Dieu d'Amour,  
 Te doit l'honneur de fes conquêtes.  
 Il te laiffe régner pour régner à fon tour;  
 Et parcourant des yeux les tranquilles Bocages,

46 MERCURE DE FRANCE.

Te presse d'épaissir leurs fortunés ombrages,  
Qui serviront sa gloire avant la fin du jour.

*Par M. le Marquis de Pezai.*

---

SUITE DES PENSÉES DIVERSES.

*Voyez Mercure de Février 1778, p. 58.*

X X X I I I.

COMMENT, avec un esprit si orné, un goût si fin & une si grande habitude de tout ce qu'on appelle jolies choses, Cléanthe a-t-il pu conserver cette physionomie platte & niaise, qui fait demander à tous ceux dont il n'est pas connu : *Qui est cet imbécille?*

X X X I V.

Une Nation, & en général un Corps quelconque, tient encore à ses préjugés, long-tems après que chacun des individus qui le composent y a renoncé. Voilà pourquoi la Philosophie, qui s'introduit déjà si difficilement dans l'esprit

des Particuliers, influe encore avec plus de lenteur sur les opinions publiques.

## X X X V.

Polyfonte, ce Juge intègre, s'est tellement convaincu des suites affreuses que peut avoir la partialité dans le poste qu'il occupe, ainsi que de la facilité de s'y livrer par des motifs d'amitié, de parenté ou de recommandation, qu'il suffit de lui tenir par quelqu'un de ces endroits, pour être sûr, quelque bonne cause que d'ailleurs on ait, de se le voir contraire. De forte qu'à force de délicatesse, Polyfonte se rend tous les jours coupable de presque autant d'injustices qu'un autre en commet par corruption. Étrange inconsistance de l'esprit humain! Il n'y a pas jusqu'à la défiance où nous sommes de nous-mêmes, dont nous ne devions nous défier.

## X X X V I.

Quand aime-t-on le moins? Près de rompre, au moment de la rupture, ou après avoir rompu?

## X X X V I I.

Quand le malheur est parvenu à un certain point, nous commençons à en devenir en quelque sorte jaloux, & nous trouvons mauvais que quelqu'un prétende être plus malheureux que nous.

## X X X I I I.

Que de gens ont vécu inutiles & sont morts dans l'obscurité, à qui il n'a manqué, pour être de grands hommes, que cette parole de la bouche du Monarque : *Soyez de grands hommes?* C'étoit une vérité cachée sous une flatterie, que ce vers d'Ovide à Auguste :

*Ingenium vultu statque caditque tuo.*

Fast. I. lib. I.

## X X X I X.

On voit souvent des sots parler des choses qu'ils ignorent, avec une assurance qui déconcerte ceux même qui en sont parfaitement instruits, & les fait presque douter de ce dont ils se croyoient le plus certains.

XL.

## X L.

Les Royaumes appartiennent *de droit* à ceux qui peuvent les conquérir à la pointe de l'épée, disoit un Prince qu'on a surnommé *le Bon*. ( Brantôme , vie de Montluc ).

## X L L.

Nous ne demandons pas mieux que d'avoir bon marché du mérite d'autrui. Ainsi lorsqu'un homme , par sa timidité ou par sa négligence à faire valoir ses avantages , se met lui même au-dessous de son prix , il doit être bien sûr que nous le prendrons au mot.

## X L I I.

Je vous écris , Lisidor , & j'oublie de vous donner le titre que l'usage & la flatterie ont consacré pour vous & vos semblables. Vous vous appercevez de la faute , & la relevez. Vraiment , Lisidor , vous m'y faites songer. Je vous avois trop accordé ; je vous dois bien l'honneur de vous appeller *Excellence* ; mais je ne

*I. Vol.*

C

vous dois point celui de vous croire assez grand pour négliger ces niaiseries.

## X L I I I.

Quel est l'homme qui , à sa manière , ne se soit pas plus d'une fois donné le plaisir d'être tyran ?

## X L I V.

L'amour , prétendu philosophique , de la solitude n'est qu'un orgueil déguisé. On ne se paroît jamais si grand à soi-même que quand on est seul. Demandez aux Poëtes ?

## X L V.

Erasme & Béliſe s'entretiennent depuis une heure , avec toutes les apparences du détachement & de l'indifférence. Le froid , le chaud , les nouvelles & les autres lieux communs leur fournissent tout ce qu'ils se disent ; en un mot ils n'oublient rien pour se faire réciproquement croire qu'ils ne pensent point l'un à l'autre , & en sont cependant uniquement occupés. Durant toute la conver-

AVRIL. 1778 51  
sation, Erasme a pensé à la beauté de  
Bélise, & Bélise à ce qu'Erasme en pen-  
soit.

X L V I.

Ces pensées n'auront de mérite  
qu'autant que le Lecteur y reconnoitra  
les siennes; & le plus grand éloge qu'il  
puisse en faire, c'est de dire que je les lui  
ai dérobées.

X L V I I.

Claudien n'est qu'un Poëte médiocre;  
on y rencontre cependant quelques  
vers très-beaux. Chacun connoît la su-  
perbe tirade sur la prospérité des méchants.  
Voici encore du même Auteur un disti-  
que qui présente l'image la plus vive:

*Et Luxus populator opum, cui semper adharens  
Infelix humili gressu comitatur Egestas.*

Lib. I. in Ruf.

X L V I I I.

On admire & l'on exalte les vertus  
extrêmes, parce que leur grandeur même  
est un prétexte pour se dispenser tacite-

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.  
ment de les imiter. On ne dit rien des  
vertus ordinaires ; ce seroit trop ris-  
quer : il n'y auroit plus d'excuse.

## X L I X.

Qui se sépare de Dieu , s'isole de  
toute la nature,

L,

Le Philosophe & le Sorse rencontrent  
plus souvent qu'on ne pense. Il ne leur  
manque que de se reconnoître.

*Par M. P\*\*\*.*

---

## V E R S

*Pour être mis au bas du Portrait de  
M. LE KAIN.*

**I**L fut des passions la vivante peinture ;  
Par un jeu mâle & fier il subjuga le cœur,  
Fit régner la pitié , le trouble , la terreur,  
Et chez lui l'art sublime illustra la nature ;

Pour Voltaire , en un mot , le Ciel l'avoit formé,  
Et du même génie il sembloit animé.

*Par M. Courtial.*

---

*A Madame \*\*\*.*

Aux pieds de l'aimable Délic,  
Je n'éprouve que des rigueurs.  
Si je suis, elle est attendrie,  
Ses beaux yeux répandent des pleurs :  
Est-ce une tendresse inquiète,  
Ou regret de ne plus me voir,  
Qui la mettent au désespoir ?  
Non, non ; la cruelle regrette  
De ne plus goûter à loisir  
Le plaisir... de me voir souffrir.

*Par M. Houllier de Saint-Remy.*

---

LE JEUNE ENFANT ET SON PÈRE.

*Fable.*

AU milieu d'un riant parterre,  
Un Enfant ne sachant que faire,

C iij

54      **MERCURE DE FRANCE.**

Avec son ombre folâtroit,  
 Et tout en jouant s'étonnoit  
 De la voir avec complaisance  
 Le suivre au gré de ses desirs :  
 Dans les beaux jours de l'innocence,  
 Un rien suffit à nos plaisirs,  
 Tout-à-coup un léger nuage  
 Vient lui dérober son image....  
 Il ne conçoit rien à cela,  
 Il s'agite, tout hors d'haleine ;  
 Il cherche envain : — Venez, Papa,  
 Voir cet étrange phénomène.  
 Cette ombre, dit l'autre, ô mon fils,  
 Est le vrai portrait des amis ;  
 Dans l'aïfance ils nous envi onnent,  
 Fidèles à suivre nos pas ;  
 Mais au moindre nuage, hélas !  
 Les perfides nous abandonnent.

*Par le même.*

**É P I G R A M M E.**

**E** SCLAVE de sa chevelure,  
 Florimont dit que tous les mois  
 Il donne à son Baigneur quatre livres tournois ;

Je proteste, si cela dure,  
 Qu'elle lui coûtera bientôt  
 Quatre fois beaucoup plus que la tête ne vaut.

*Par le même.*

### L'ENFANT ET SA MÈRE.

**O**U va le volume d'eau  
 Que roule ainsi ce Ruisseau ?  
 Dit un Eufant à sa Mère ;  
 Sur cette rive si chère  
 D'où nous la voyons partir,  
 La verrons-nous revenir ?  
 Non, mon fils, loin de sa source,  
 Ce Ruisseau fuit pour toujours ;  
 Et cette Onde dans sa course  
 Est l'image de nos Jours.

*Par le même.*

### C O N T E.

**A**FFECTANT UN air de tristesse,  
 Un Prédicateur se plaignoit

C iv

56 MERCURE DE FRANCE.

D'entendre autour de lui sans cesse  
Un babil qui l'importunait.  
Tout-à-coup une jeune femme,  
Dont ce reproche perce l'ame,  
Pour venger une fois la réputation  
D'un sexe que l'on fait sujet à caution,  
Se lève, l'interrompt au milieu de sa phrase :  
Ce n'est point, dit-elle tout haut,  
De notre côté que l'on jase :  
Tant mieux, dit l'Orateur, à Dieu rendons en  
grâce,  
Cela finira bien plutôt.

*Par le même.*

---

*Explication des Enigmes & Logogryphes  
du Volume de Mars 1778.*

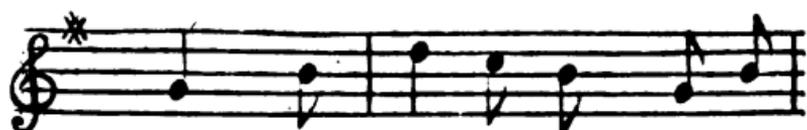
**L**E mot de la première Énigme est l'Oignon ; celui de la seconde est le Bois Flotté ; celui de la troisième est la Chaise ; & celui de la quatrième est le Marbre. Le mot du premier Logogryphe est le Mail, instrument avec lequel on assomme les bœufs ; mail, jeu, & dans lequel on trouve Mai,

# AIR .

Avr<sup>7</sup>.  
1778.



*O Muses se:condes ma*



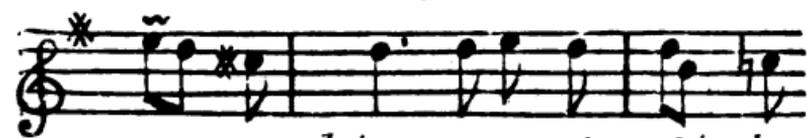
*voix: quand au hazard sur ma*



*Lyre d'y: voi: re saisi d'un*



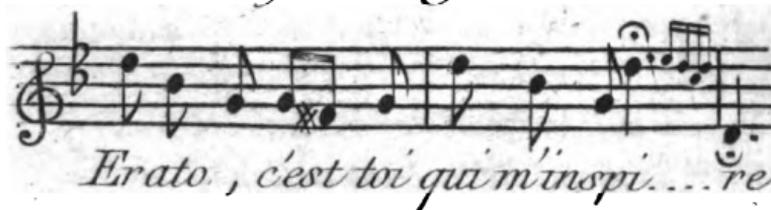
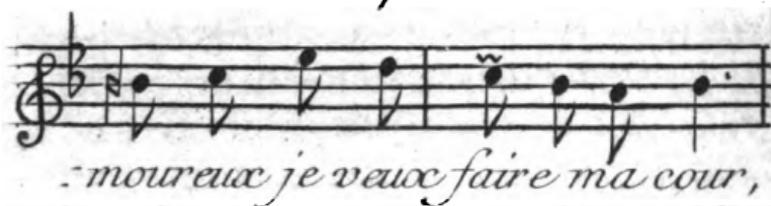
*doux transport je lais: se er:*



*:rer mes doigts, une des fil: les*



*de memoire à mes sons vient u:*



A V R I L. 1778. 57  
mois, ail, plante ; celui du second est  
*Chalumeau*, où l'on trouve *chameau*,  
*hameau*, *chaume* ; & celui du troisième  
est *le Foie*, où se trouvent *oie*, *foi*, *fi*.

---

## É N I G M E.

**P**OUR le bien, pour le mal, je sers également ;  
De vice & de vertu je suis donc l'instrument ;  
La gloire suit mes coups comme l'ignominie,  
Si je rends immortel, je fais perdre la vie.  
Je parcours la campagne ainsi que les forêts ;  
J'offre de toute part de funèbres objets ;  
Aimé du Militaire, accueilli par les Grâces,  
Quoique très - redoutable, on me voit sur leurs  
traces ;  
Je vole tous les jours dessus celles des Rois ;  
Placé près de l'oreille, il m'est très-ordinaire  
De faire ouïr mon étonnante voix,  
Qui, certes, n'a point de quoi plaire.  
Vous découvrez en moi du mauvais & du bon,  
Il ne s'agit donc plus que de trouver mon nom.

*Par M. Bouvet, à Gisors*



C v

## A U T R E.

QUELS QUE SOIT les objets qu'on présente à  
mes yeux ,

J'en fais voir à l'instant la plus parfaite image ;  
Par les Dames sur-tout je suis mis en usage ,  
Sans en être jamais pour cela plus heureux.

De mon sort, cher Lecteur, je te vois envieux.  
Je conviens avec toi, qu'à la fleur de ton âge,  
Aimable, beau, bienfait, tu plairais davantage ;  
Mais tôt ou tard, hélas ! qu'on nous trouve en-  
nuyeux !

J'en suis, tu m'en peux croire, un exemple  
fameux.

Si l'on m'aime, bientôt l'on me hait davantage,  
L'on ne peut m'écouter, dire vrai c'est outrage :  
Il est un tems enfin où je suis odieux.

L'on ne veut plus alors voir le vrai dans mes yeux,  
Je suis faux, infidèle, affreux, de noir présage...  
Mais je leur suis, hélas ! d'indispensable usage :  
La raison parle, enfin nous nous accordons mieux.

*Par M. Labrousche, fils, de Dax*

## A U T R E.

L E C T E U R , c'est dans mon sein que prend tou-  
jours naissance

Un Être bienfaisant, digne de ton amour ;  
Sans lui , sans moi , jamais tu n'eusse vu le jour ;  
Mais que nous revient-il de ta reconnoissance ?

*Par le même.*

## L O G O G R Y P H E.

D E tout tems, cher Lecteur, mon utile exis-  
tence

Dépendit de deux élémens ;  
L'un inspire la méfiance ,  
La terreur , l'effroi , la prudence ,  
Et l'autre est aux plus clairvoyans  
Invisible ; mais sa présence  
Peut affecter deux de tes sens ,  
Et , par sa sinistre influence ,  
T'assiéger de maux différens.  
Si de l'un ou l'autre on me prive ,  
Je descends vers la noire rive ,

C vj

Et, dès-lors seulement, je sens  
 Ce qu'en variant ma structure  
 Je deviens ; car, par ma double nature,  
 Je suis en même-tems  
 Un oiseau de l'arrière-tems ;  
 Or je veux dire de l'automne,  
 Noir en plumage, & de bec jaune,  
 Quoique petit, ma viande est bonne ;  
 Maintenant, disons, j'y consens,  
 Quels sont les divers changemens  
 Qu'on peut faire de ma personne ;  
 Car aussi-bien, si je m'entends ;  
 C'est là, Lecteur, que tu m'attends.

Chez moi, je dirai donc qu'on peut trouver sans  
 peine

Ce qui fertilise les champs ;  
 Le père des genres vivans ;  
 Une Ville au pays du Maine ;  
 Un meuble aussi fort ancien,  
 Qui toujours repose ou voyage,  
 Qui peut être d'un grand usage,  
 Et qui souvent ne sert à rien.  
 Si tu veux, du Péloponnèse  
 J'habite un canton montagneux,  
 Je suis bien moins en d'autres lieux,  
 Quoique par-tout ( ne t'en déplaise,  
 Car ce fait n'est point fabuleux ).

L'on trouve ma sotte mâchoire,  
 Par-tout je suis la Bête-noire.  
 Je peux encore être un oiseau  
 Bien meilleur que je ne suis beau ;  
 Préférant une humide plage,  
 De jambe haut , noir en plumage ,  
 Toujours sautant ,  
 Courant , volant  
 De rivage en rivage ,  
 Pour moi , buissons & prés  
 Furent faits tout exprès.

Je laisse voir , pour peu qu'on m'étudie ,  
 Ce qui , dans le cours de sa vie ,  
 Ne voit la lune , sans mentir ,  
 Que douze fois se rajeunir.  
 Je pourrais encor davantage  
 Varier fort mon petit personnage ;  
 Mais c'est assez de verbiage :  
 Pour qu'on me devine plutôt ,  
 Je me tais & ne dis plus mot.

Aussi-bien , cher Lecteur , ton Cuisinier t'appelle.

Je crains fort qu'il ne me décèle !

Je l'entends qui répète : il est cuit , il est cuit.....

Oh ! ma foi , pour le coup je sens que je suis frit ,

▲ son Maître je me doute

Qu'il m'aura vendu ,

62 MERCURE DE FRANCE.

Peut-être, un écu  
De plus que je ne lui coûte.

*Par le même.*

---

A U T R E.

**A**MBIGU dans ma forme, être à plusieurs  
visages,

Je joue & fais jouer maints & maints personnages;

Je fais rire, pleurer, je brille en un festin ;

Par essence j'existe avec tout Capucin ;

Je circule, je cours & demeure immobile ;

On me coupe en morceaux, j'existe mieux encor ;

Tour-à-tour animal, meuble, espace, argent, or,

Le fabuleux Prothée étoit moins versatile.

Petite, l'on me porte aisément à la main,

Et je pèse à la cave autant qu'un muid de vin.

Plein de vent un Auteur m'a sans cesse à la bouche,

Et l'homme intéressé sourit dès qu'il me touche.

On me siffle, on m'admire, on me toise, on  
m'étend ;

J'imprime un caractère à l'éloquence, au chant.

Ami Lecteur, veux-tu mieux me connoître?

Pour un moment décompose mon être ;

Quoiqu'il ne soit nullement étendu,

Tu trouveras dans mon individu  
 Ce qui charme sur-tout l'habitant des campagnes;  
 Des Papes; le sommet des plus hautes montagnes;  
 Un arbuſte fécond; un outil; un oiseau;  
 Enfin, pour dire tout, un terme de barreau.

---

### A U T R E.

**D**E leurs prochains malheurs, certains dès  
 ma naiſſance,  
 Chez les tristes humains la terreur me devance.  
 Ennemi du repos; quand, libre de mes fers,  
 D'un vol impétueux je traverse les airs :  
 Haut-monté sur sept pieds, du séjour du tonnerre,  
 Je menace le ciel, & désole la terre.  
 Sous mes coups gémiſſant, au fort de ma fureur,  
 L'Univers n'offre au yeux qu'un séjour plein  
 d'horreur.  
 Mais des cieux je ne puis troubler la paix profonde.  
 Mon pouvoir ne s'étend que sur la terre & l'onde.  
 Ici-bas, ſeulement, dans mes fougueux trans-  
 ports,  
 Qui ne peut réſiſter, tombe ſous mes efforts.  
 Chacun reſpecte en moi la volonté divine. . . . .  
 Mais venons vîte au fait; &, pour que l'on devine

64 MERCURE DE FRANCE.

Promptement , servons-nous de la combinaison ;  
Difons en peu de mots ce que contient mon nom :  
Un royaume, d'abord, que l'Ebre en deux partages ;  
Puis un bois dont l'écorce est caustique & d'usage :  
Dans mes deux pieds derniers on voit ce qu'un  
enfant ,

Soit fille , soit garçon , n'a jamais en naissant ;  
Et , dans mes trois premiers (on peut être crédule)  
On doit trouver fans peine une conjonction ;  
Plus aisément encore une interjection ;  
Un adverbe de lieu ; puis une particule ;  
Ce qui lève d'Agnes le faible & vain scrupule ,  
Décide des faveurs de la cruelle Iris ,  
Attendrit les rigueurs de l'insensible Iris ,  
Et qui , mis dans les mains de Life trop sévère ,  
Peut , en amour tout pur , transformer sa colère ,  
Dissiper sa migraine & ses rouges vapeurs ;  
Avec ce Roi chéri peut-on manquer les cœurs ?  
Ce n'est pas tout encor : ma tête , sans cervelle ,  
Qui , seule , en aucun tems , n'a de valeur réelle ,  
Chez le Financier , ayant un conducteur ,  
Acquiert au même instant , plus ou moins de  
valeur ;

Aussi chez le Banquier à divers prix est mise.  
Mais jai beaucoup trop dit ; trop tard je m'en  
avise.

*Par M. Labrousche fils , de Paris.*

---

---

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Génie de M. de Buffon*, par M... A Paris, chez Panckoucke, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

**U**N Recueil, où les pensées & les traits éloquens d'un Auteur seroient pris au hazard placés sans suite; un recueil où tout seroit comme haché & dans une espèce de confusion, ne sauroit être bien accueilli par des Lecteurs judicieux. Ce seroit dégrader en quelque sorte un homme de génie, que de représenter ainsi par lambeaux le système de ses pensées en coupant le fil & les rapports qui les unissent, en faisant ainsi disparaître la justesse, l'accord, la beauté que leur ensemble offre par-tout. L'Auteur du Génie de M. de Buffon a su éviter cet écueil, en faisant un choix exquis de tableaux que l'on peut considérer séparément, & en liant aussi la plupart des idées qu'il a puisées dans l'Ouvrage immortel de M. de Buffon. Ce Compilateur judicieux les a placées, autant qu'il

## 66 MERCURE DE FRANCE.

a pu , dans un ordre qui les rend moins indépendantes , & moins étrangères les unes à l'égard des autres.

Il est agréable , sans doute , de voir réuni dans un espace borné , & comme dans une miniature , les pensées & les sentimens de ces hommes de génie qui ont su réunir , dans un degré supérieur , les talens d'instruire & de plaire. Tel est l'Historien Philosophe dont on a tant de fois célébré les louanges. « Ecrire d'une manière sublime sur des matières graves & élevées , parler avec éloquence des plus belles productions de la Nature , peindre avec des traits de flamme les cieux , les astres , les météores , faire passer dans les images cette chaleur vivifiante qui répand la fécondité dans tout ce qui nous environne , c'est le chef-d'œuvre du génie ; mais tracer avec la même sublimité les êtres les plus abjects en apparence , annoblir ce qu'on a cherché dans tous les tems à avilir , donner pour ainsi dire des grâces aux objets qui en paroissent le moins susceptibles , c'est ce qu'on regardera toujours comme le plus bel effort de l'esprit humain , & c'est ce qui n'a presque rien coûté à l'Auteur de l'Histoire Naturelle .

comme on l'a répété tant de fois. Rival de Lucrèce & de Platon, M. de Buffon, dit l'Auteur du discours préliminaire, est autant supérieur à Aristote & à Pline, que la saine Philosophie de nos jours l'emporte sur les erreurs de l'ancienne Physique. Il est par tout égal à son sujet, éloge le plus grand que l'on puisse faire del'Historien des merveilles de l'Univèrs; il est simple, varié, majestueux comme la Nature qu'il peint d'une manière si vraie & si énergique : comme elle il descend dans les plus petits détails, pour ne point laisser de lacune dans un sujet où tout est intéressant. L'Histoire Naturelle de M. de Buffon, la plus utile & la plus belle production de ce siècle, est un monument d'éloquence & de génie, au quel l'Antiquité n'a rien à opposer, & qui fera l'admiration des âges futurs. En la lisant, qui n'accordera à son illustre Auteur ces deux qualités qu'il exige lui-même dans un Naturaliste, & qui paroissent si opposées : les grandes vues d'un Génie ardent qui embrasse tout d'un coup-d'œil, & les petites attentions d'un instinct laborieux, qui ne s'attache qu'à un seul point ? Qui ne lui appliquera ce qu'il dit de Pline, que non-seulement

il fait tout ce qu'on peut savoir, mais qu'il a encore cette facilité de penser en grand, qui multiplie la science ? On n'admire pas moins la profondeur & l'étendue de ses recherches, la force & la solidité de ses raisonnemens, que la noblesse & la pureté de son style, l'harmonie & la clarté de son expression. Ce que la Philosophie a de plus sublime, la Physique de plus curieux, l'Éloquence de plus noble, la Poésie de plus brillant, se trouve rassemblé dans l'Histoire Naturelle. Par-tout on voit à la fois un Philosophe, un Orateur, un Poète inspiré par l'amour de la vérité, qui peint avec grâce, qui intéresse le cœur, qui élève l'esprit ; par-tout il sème des fleurs : descriptions agréables, images riantes, sentimens nobles & touchans, réflexions profondes, idées sublimes, tout est réuni dans son Ouvrage : il peut fournir les exemples de tous les genres de beautés ».

D'après ce portrait, qui n'a rien d'exagéré, on a droit d'augurer que tout ce qu'on extraira des Ouvrages de ce Philosophe Orateur, sera bien accueilli du Public ; & l'on sera enchanté de trouver l'occasion de relire l'Historien de la Nature qui a su peindre, en Orateur &

en Poëte, toutes les merveilles de l'Univers soutenir, & l'attention des Lecteurs peu familiarisés avec les objets sublimes.

*Aspect Philosophique*, par Mlle de Ch...  
A Paris, chez Pierres, Imprimeur,  
rue Saint-Jacques.

Cet Ouvrage, qui n'est autre chose qu'un Recueil de pensées choisies, est le fruit des réflexions d'une Demoiselle qui ne cherche qu'à faire un saint usage de la retraite, & qui voudroit pouvoir, par ses leçons, faire rougir les hommes de leurs foiblesses, de leurs écarts & de leurs injustices; en un mot, les rendre meilleurs & plus aimables, par la censure ingénieuse de leurs vices & de leurs ridicules. Peut-on faire un plus bel emploi de son loisir & de ses talens? « Si je ne  
» puis agir, disoit une Dame célèbre  
» par plusieurs bons Ouvrages, & que  
» je puisse penser, le fruit de mes mé-  
» ditations est une récolte qui appartient  
» à la Société. Il m'a toujours paru in-  
» juste, quelque place qu'on y tienne,  
» d'avoir part à ses avantages, d'en pro-  
» fiter nonchalemment, & de ne lui  
» rien rendre en échange ». L'Auteur de

l'Aspect Philosophique est animé du même esprit , & son zèle est digne d'éloges. Mais est-il si aisé de marcher sur les traces des Labruyère , des la Rochefoucault & des Pascal ; de faire , comme eux , des réflexions neuves , ingénieuses & toujours utiles , & de les écrire avec cette justesse & cette précision si propres à les graver dans la mémoire ? Les exemples prouvent que rien n'est plus difficile & plus rare. En effet , combien de choses communes , quant à la pensée & au tour , ne trouve-t-on pas dans plusieurs de ceux qui ont voulu les imiter ? On doit cependant avouer qu'on peut composer un Ouvrage intéressant dans ce genre , sans posséder les rares qualités de ces Écrivains célèbres. Il est toujours louable d'approcher même de loin de la perfection , & sur-tout de tourner ses réflexions du côté de la morale & des vérités sublimes de la Religion , comme le fait l'Auteur de l'Aspect Philosophique. « L'Historien » sacré , dit-il , par la noble simplicité de » son style , prouve toute la dignité du » sujet qu'il traite. La souveraine gran- » deur tire tout son éclat d'elle-même , » tandis que les discours & les actions

» des hommes ont besoin des ressources  
 » de l'art, pour les rendre plus agréables  
 » & plus intéressantes . .

Cette réflexion n'en est pas moins excellente pour avoir déjà été faite par la plupart des défenseurs des livres saints. Ils ont remarqué que s'il étoit une conviction qui naît de la force des raisonnemens, de l'enchaînement des preuves, dont le concours réuni forme une démonstration régulière, il est aussi une autre espèce de conviction qui tient plus de la persuasion intime, & qui naît de l'impression secrète, mais puissante, que fait sur un esprit sensé & un cœur droit, le naïf de la narration, la candeur & la simplicité de l'Historien; un air, un goût de vérité qu'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer. S'il est permis de donner un exemple au-dessus de toute comparaison, on demande à ceux qui se sont le plus remplis des belles apologies que les Anciens & les Modernes ont faites de notre sainte Religion, si la lecture attentive des Historiens sacrés, & sur-tout des Évangélistes, leur style éloigné de toute affectation, leur méthode inimitable de raconter les faits, la simple nature des choses qu'ils racontent & des

circonstances dont ils les accompagnent, n'ajoute pas à la plus pleine conviction, un degré de persuasion qui rend la vérité plus intéressante.

Voici comme notre Philosophe s'explique sur l'ancienneté des Chinois, qu'on n'a si fort reculée, que pour insinuer que le monde n'est pas aussi nouveau que le fait Moyse; & l'on semble oublier qu'un des plus grands Monarques de la Chine, ennemi par intérêt des Traditions anciennes, fit brûler tous les Livres qui ne traitoient ni d'Agriculture, ni de Médecine, ni de Devination, & qu'il détruisit par ce moyen tout ce qui pouvoit rappeler la connoissance des tems antérieurs à son règne. Depuis cet événement, doit-on être surpris que les Savans de la Chine soient les premiers à se moquer de cette antiquité fabuleuse qu'on prête à leur Nation, & que l'on ne fasse aucun fonds sur la certitude de la Chronologie Chinoise?

» Ceux qui prétendent faire remonter  
 » l'Histoire des Chinois au-dessus de la  
 » Chronologie de Moyse, dit l'Auteur  
 » des Pensées, n'ont sans doute que  
 » des oui-dire pour Mémoires, puisque  
 » MM.

» MM. Freret & Fourmont, qui ont fait  
 » de cette Histoire une étude sérieuse ,  
 » assurent que tout y est incertain jusqu'au  
 » règne du Roi Yao , qu'ils font com-  
 » mencer dix ans après la vocation  
 » d'Abraham ; & que quand on remon-  
 » teroit jusqu'à Fohi , qu'on croit fabu-  
 » leux, ajoutent-ils , ce Fohi ne se ren-  
 » contreroit qu'au tems de Phaleg, c'est-  
 » à-dire , cent ans après le déluge ». Ces  
 Académiciens, cependant, ne passoient  
 pas pour être disposés à favoriser l'His-  
 toire de Moÿse aux dépens de la vé-  
 rité.

Au milieu d'une foule de maximes  
 conformes à la sévérité évangélique ,  
 on en a glissé de disparates , qui , cer-  
 tainement, n'appartiennent pas au respec-  
 table Auteur du Recueil que nous an-  
 nonçons. « Lorsqu'on apperçoit dans une  
 » voiture un homme & une femme gar-  
 » dant un morne silence , il y a presque  
 » toujours à parier que c'est un couple  
 » conjugal ». Que le libertinage ridiculise  
 le mariage, qu'il en exagère les peines &  
 les amertumes, qu'il représente ce joug  
 honorable comme une servitude acca-  
 blante & insupportable , on est indigné  
 de son audace , mais on n'en est pas sur-  
 pris ; mais prétendre qu'un Auteur qui

defend la cause de la Religion & des mœurs, adopte & répète ces déclamations satyriques; que, par des invectives, il attaque une alliance si respectable dans l'ordre de la société, que la Religion a consacrée, qui chez toutes les Nations est en honneur à proportion que les mœurs y sont plus pures, & qui tombe dans l'avilissement en raison des progrès que fait la dépravation; la supposition est absurde, & la contrariété avec les autres pensées de l'Auteur, est sensible. En effet, peut-on dire, sans blesser la vérité, que l'ennui, le dégoût mutuel, la mésintelligence soient tellement l'apanage du mariage, qu'on doive, à ces funestes symptômes, reconnoître presque toujours un couple conjugal? Il est encore grand nombre d'alliances dont les suites ont été, pour les deux époux, aussi douces & aussi heureuses que les motifs en avoient été purs. « Je ne suis  
 » point étonné, quoiqu'on connoisse les  
 » funestes effets de l'amour, qu'on y livre  
 » cependant son cœur. Son essence est  
 » d'aimer. Mais qu'il y ait des gens qui  
 » consacrent leurs veilles pour en étaler  
 » les charmes & les plaisirs, c'est un crime  
 » de haute trahison contre la Société ».

Entreprendre de justifier les charmes

& les plaisirs de l'amour, c'est un attentat punissable; mais se livrer simplement à cette passion, est une foiblesse ordinaire qui ne doit étonner personne. Elle est excusable, parce que l'essence du cœur de l'homme est d'aimer. Une telle morale peut-elle être imputée à l'Auteur de tant d'autres maximes évangéliques répandues dans son Ouvrage ? Il est sans doute essentiel à l'homme d'aimer; mais la Loi naturelle lui prescrit de n'aimer que des objets légitimes. Suivre cette impression aveugle & sans règle qui nous pousse vers les plaisirs sensuels, se livrer aux folles passions d'un amour désordonné, ce n'est ni l'essence du cœur, ni sa nature, mais sa dépravation.

Nous ne nous aviserons pas de donner le commentaire de la pensée qui suit, crainte de l'interpréter tout à rebours. « Si  
 » les femmes qui vendent leurs cheveux,  
 » & les Marchands de crin connoissoient  
 » toute la vertu de leur marchandise,  
 » ils en tireroient, je crois, beaucoup  
 » plus de profit. Ils ignorent sûrement  
 » qu'employée en perruque, elle est le  
 » talisman le plus heureux pour attirer  
 » la confiance : & c'est sans doute pour  
 » cette raison, qu'un Corps de Docteurs

Dij

» a fait de l'usage de la perruque, pour  
 » chacun de ses Membres, un de ses  
 » principaux Statuts ».

Quant aux réflexions, sans doute, ajoutées à celles de l'Auteur anonyme, sur des disputes aussi étrangères aux occupations douces & aux études agréables des Dames, nous nous bornerons à y joindre l'avis sage de Saint-Chrysostôme :  
 » Les femmes, principalement, dit-il,  
 » doivent s'étudier si fort au silence, qu'il  
 » ne faut pas seulement qu'elles s'abstiennent de parler des choses du monde  
 » dans l'Eglise, *mais même des spirituelles* ». Heureuse condition ! de trouver dans son état & dans son devoir, l'inesestimable avantage de ne point se mêler de toutes les questions contentieuses qui souvent troublent la paix sans rien éclaircir, & qui ne sympathisent guères avec l'éloquence douce & persuasive d'un sexe ennemi, par état, de tout ce qui peut altérer l'union des cœurs & l'heureuse harmonie des Sociétés.

*L'Origine des Grâces, par Mlle de \*\*\*.*

A Paris, chez Cellot, Imprimeur, rue Dauphine ; avec Estampes, dessinées par M. Cochin le fils, & gravées Par M. de Saint-Val.

C'est un principe avoué par les plus grands Maîtres du bon goût, qu'un Ouvrage d'esprit ne peut plaire sans les Grâces. Hésiode, disent ils, les donne pour Compagnes à toutes les Muses. Théocrite les invoque pour lui dicter ses vers. Cicéron veut que son Orateur en orne son éloquence. Les Poètes doivent les regarder comme essentielles à leur Art. Ce n'est pas assez, pour plaire, de remplir un Poème de beautés; il faut que ces beautés soient touchantes & gracieuses. C'est, dit Horace, une loi indispensable dans la poésie.

Rien n'est plus propre à nous faire connoître en quoi consistent les Grâces de l'esprit, que l'explication des noms symboliques que la mythologie a donnée aux Grâces personnifiées. Il y en a trois, dont les noms signifient *brillant*, *douceur*, *vivacité*, qui se tiennent toutes par la main, toujours riantes, jeunes & vierges, décemment vêtues, simplement, mais avec élégance; en robe traînante, légère & d'une étoffe un peu diaphane. Pourquoi trois Grâces? Pour nous apprendre, dit l'Auteur de l'essai sur le beau, que dans un discours un seul agrément ne suffit pas pour sou-

Dij

tenir long-tems notre attention. Le brillant tout seul fatigue : la douceur toute seule affadit ; la vivacité toute seule étourdit. Les trois Grâces doivent donc se tenir par la main dans une composition ; c'est-à-dire , que le brillant doit être doux , la douceur vive , & la vivacité douce & lumineuse. Elles ne demandent pas beaucoup d'apprêt. La propriété des termes avec un peu d'élégance , en doit faire toute la parure. Par la même raison , elles marchent en robe traînante , parce qu'un peu de négligence ne sied pas mal aux Grâces , dont le principal soin doit être d'imiter la nature. On ajoute enfin que leur robe est légère & d'un étoffe un peu diaphane. Pouvoit-on nous mieux apprendre les deux grandes règles de l'art oratoire. La première , que si un discours doit avoir des ornemens , il ne faut pas qu'il en soit trop chargé. La seconde , que s'il peut souffrir quelques obscurités , il faut que la pensée de l'Auteur se découvre sans peine au travers.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons , a joint à sa composition tous les agrémens convenables à son sujet. Ce sont les Grâces elles-mêmes qui lui ont fourni le plan , & qui lui ont souvent

conduit la plume. Tous les Arts se sont réunis pour embellir cette production, où respire le charme de la volupté.

» Grâces, je veux chanter votre ori-  
 » gine. Inspirez-moi, daignez répandre  
 » sur mes chants votre douce influence.  
 » Tendre Euphrosine, aimable Thalie,  
 » accordez ma lyre, & vous, timide  
 » Aglaë, jetez un voile sur mes yeux;  
 » mais qu'au travers de la gaze divine,  
 » je puisse percer le mystère amoureux  
 « qui vous donna le jour. Sans votre  
 » secours, ô Grâces ! qui pourroit  
 » peindre les charmes de la belle Vénus,  
 » le jour qu'elle s'offrit aux regards en-  
 » chantés de l'heureuse Charité? Ce fut  
 » pendant les fêtes de Cythère. La  
 » Déesse, après avoir joui trois aurores  
 » des hommages qu'on lui rend dans son  
 » temple, retournoit dans les cieux  
 » assise sur un char de nacre de perle,  
 » traîné par deux cygnes d'une blancheur  
 » éclatante; un ruban azuré qui entou-  
 » roit leurs cols flexibles, l'aïdoit à di-  
 » riger leur course. Tout-à-coup une  
 » rêverie profonde s'empare de Vénus ».

Nous voudrions pouvoir mettre sous les yeux des Lecteurs plusieurs morceaux de ce Poëme, où la chaleur du senti-

Div

## 80 MERCURE DE FRANCE.

ment se trouve jointe avec les agrémens d'une imagination riante & féconde. L'aimable & jeune Auteur de cet Ouvrage a tout le tems nécessaire pour se perfectionner par la lecture des Anciens & des Modernes, & nous fournir de nouvelles productions qui nous reconcilient avec ce genre de Poësie trop négligé parmi nous. On trouve à la suite de ce Poëme de l'origine des Grâces, plusieurs autres pièces que Gesner ne désavoueroit point, & que Montesquieu n'auroit pas dédaigné de joindre au Temple de Gnide. On y remarque sur-tout l'allégorie de Mars présentée à Monseigneur le Comte d'Artois à son mariage, & le Conte moral, intitulé le *Bienfait rendu*.

*Les Passions du jeune Werther*, Ouvrage traduit de l'Allemand de M. Goethe par M. Aubry. A Paris, chez Piffot, rue de Hurepoix.

L'Ouvrage dont nous annonçons la Traduction, n'est rien moins qu'un Roman. Werther représente le fils de l'Abbé Jérusalem, célèbre Théologien à Brunswick, à qui une passion pour une Dame de Wetzlar causa une fin si tragique. Goethe,

Auteur de cet Ouvrage, s'est fait un devoir de ne choisir, pour les Romans & pour le Théâtre, que des sujets véritables & intéressans. Il seroit à désirer que cet exemple fût imité par nos jeunes Romanciers, qui, pour se livrer sans mesure aux saillies de leur imagination, adoptent le plus souvent les fictions les moins vraisemblables. Quel est le pays dont l'histoire ne leur fournisse des sujets dignes d'être présentés aux yeux des Sectateurs, & de passer à la Postérité, soit pour instruire avec agrément, ou pour effrayer d'une manière utile.

La Traduction est pleine de chaleur, d'intérêt & d'une sorte de désordre qui marque dans son Auteur une façon de sentir & d'exprimer ce que l'on sent, qualités qui se rencontrent rarement. Le Héros du Roman historique est un fou bien à plaindre. L'ivresse de sa passion le fait déraisonner d'une manière étonnante, mais qui n'est point hors de vraisemblance, & qui, par les excès où il l'a portée, est bien capable d'inspirer l'horreur de ces excès, & de mettre en garde contre les suites d'une passion si violente; quand on s'y livre tout entier, & qu'elle affecte une tête naturellement aussi vive que celle du jeune Werther.

D v

## 82 MERCURE DE FRANCE.

Quant au danger de ces sortes de peintures, M. Goethe a cru qu'il éviteroit cet écueil en n'offrant aux yeux des Lecteurs, que les plus funestes effets des passions, également contraires à la raison & au bonheur de l'homme. Un jeune homme fougueux, comme l'observé l'ami du Traducteur, & qui dans l'égarement de sa raison & dans l'excès du désespoir où il s'est plongé volontairement, déteste la vie, s'imagine qu'on peut la quitter quand on veut, & pousse la déraison jusqu'à mettre des sophismes sans suite en opposition avec les loix de l'humanité & de la Religion, ne peut que faire horreur ou pitié, & montre, d'une manière énergique, les dangers qui accompagnent les passions violentes. Avant d'arriver au terme fatal qui le précipite dans le tombeau, ce jeune homme, tout absorbé qu'il est par la passion qui le consume, représente, sous les couleurs les plus vives, les objets qui l'entourent; les objets les plus simples deviennent intéressans sous sa plume. Son éloquence est sublime quand il peint les grands effets de la Nature, ou qu'il développe les vérités qui tiennent à la morale. Mais souvent l'excès de son délire lui fait tenir un langage

diamétralement opposé aux principes d'une saine philosophie; & les maximes qu'il débite alors deviennent dangereuses pour de jeunes personnes, souvent peu instruites, & toujours prêtes à se laisser éblouir par les sophismes & les paradoxes.

Ce Roman, qui a fait sensation en Allemagne, a été loué & blâmé avec excès. Les Critiques de ce pays ont soutenu que cet Ouvrage manquoit d'action. Ils n'ont pu comprendre comment Werther avoit pu perdre la tête pour une personne aussi peu séduisante que Charlotte. Le style de Werther, où l'on trouve des images trop souvent accumulées, des pensées gigantesques, & un ton de phrénésie, se ressent du désordre de la passion du Héros du Roman, qui est trop souvent en délire. Ces observations n'empêchent pas d'avouer que ce Roman étincelle de plusieurs traits sublimes, & que l'Auteur manie souvent avec art les ressorts du cœur humain. Plusieurs de ses lettres peuvent être regardées comme des chef-d'œuvres qui justifient les éloges qu'il a reçus, & qui ont conservé toute leur beauté dans la Traduction que nous annonçons.

D vj

*Idylles & autres Poësies*, par M. Brunel  
A Londres; & se vend à Paris, chez  
les Marchands de nouveautés. in-12.  
Prix 20 sols broché. 1777.

Ces Idylles, du même Auteur que les  
*Pensées Philosophiques*, sont imitées en  
partie des Poëtes Allemands. Il y a du  
naturel, mais l'expression en est souvent  
foible & négligée.

*Idylle à Glicère.*

Viens, ma Glicère, en ce berceau champêtre,  
Où les jeux, les plaisirs ont fixé leur séjour,  
Les oiseaux par leurs chants, & leur aimable  
Maître,  
Du fils de Cythérée annoncent le retour.

Comme la rose est embaumée!  
Les parfums qu'elle envoie, ont averti Zéphir;  
Il vient en jeune amant qu'anime le plaisir,  
Et voici son amante en Nymphe transformée.

Vois, ô Glicère, ils sont heureux.  
Que ne le sommes-nous de même!  
O! si l'amour t'embrasoit de ses feux!  
Si tu m'aimois comme je t'aime!

Cruelle , Amour te punira .  
 De nos hameaux il te fit la plus belle ;  
 Et chaque jour encor d'une grâce nouvelle  
 Il orne tes attraits. Il te demandera  
 Quel est l'emploi que tu fais d'elle ,  
 Et, Glycère , *il te l'ôtera.*

Il y a plus de correction , de talent  
 & de grâce dans le commencement de  
 l'Idylle intitulée le *Printemps.*

Ma sœur , que la nature est belle !  
 Vois comme l'aimable printemps  
 Autour de nous se renouvelle.  
 Le jeune Zéphir , dans les champs ,  
 D'un air folâtre nous appelle.  
 Il fuit à travers le bosquet,  
 Ah ! sans doute que l'indiscret ,  
 Epris d'une rose nouvelle ,  
 Va lui jurer d'être fidèle !  
 Mais arrêtons ! Quel autre objet..... ?  
 Un joli ruisseau qui murmure :  
 Ses bords , couronnés de verdure ,  
 Invitent à se reposer :  
 Il m'en souvient , à ma Glycère ,  
 C'est ici que , sur la fougère ,  
 Ma bouche ravit un baiser ,

Que , depuis trois jours , la fèvre  
S'obstinoit à me refuser.

Envain se met-elle en colère :

On ne trompe pas son Berger ;

Mais on trompe bien sa Bergère.

Ces Idylles sont suivies d'un petit Drame en deux scènes ou dialogues , intitulé la *Mère confidente* , & imité de Marivaux ; & de quelques pièces diverses , dont la plus considérable est une *Épître* sur l'existence de Dieu.

*Progrès ultérieurs de la Chirurgie* , ou Remarques & Observations nouvelles de M. Theden , un des Chirurgiens-Généraux de Sa Majesté le Roi de Prusse ; Ouvrage traduit de l'Allemand , par M. Chayrou , Chirurgien-Major du Régiment de Neustrie , Infanterie. A Bouillon , de l'Imprimerie de la Société Typographique ; & à Paris , chez Didot le jeune , Lib. quai des Augustins.

L'Allemagne ne paroïsoit pas un champ propre à faire fructifier la Chirurgie ; négligée dans ces climats , aban-

donnée aux Baigneurs & aux Barbiers, avilie & même avilissante, elle languissoit dans l'ignorance; il ne falloit rien moins qu'un Souverain tel que Frédéric, pour la tirer de la léthargie où elle étoit ensevelie; elle s'est régénérée en Prusse, & s'est bientôt montrée digne de la main qui la protégeoit: on y a vu paroître, sous la protection de ce grand Roi, des Chirurgiens distingués, dont la plupart font encore aujourd'hui l'ornement de Berlin, la Capitale de ses États: les Theden sont de ce nombre; c'est l'Ouvrage de ce fameux Chirurgien, dont nous annonçons actuellement la traduction: on y trouve même les vues les plus neuves, les détails les plus riches & la pratique la plus sûre: nous n'avons guères d'Ouvrage dans notre langue aussi précieux & qui renferme autant de substance. Il est partagé en vingt-sept chapitres ou sections. Dans le premier, l'Auteur expose la manière de faire son bandage des extrémités, & il rapporte les cas dans lesquels il est utile. Dans le second, il donne la composition d'une eau d'arquebusade particulière, dont il a toujours tiré les plus grands avantages, il en indique les pro-

priétés, il en rapporte les effets & détermine les momens de s'en servir. Dans le troisieme chapitre, l'Auteur raconte comme il est successivement parvenu à arrêter, sans ligature, l'hémorrhagie dans toutes les opérations quelconques, long tems avant l'usage de l'agarc. Dans le quatrieme, il fait l'histoire d'une maladie inconnue, quoiqu'elle ait vraisemblablement toujours existé; c'est une espèce d'hémorroïde que M. Theden appelle *saccata*. Dans le sixieme, il traite de l'inflammation des articulations, à la suite de la meurtrissure de leurs cartilages. Il seroit trop long de rapporter tout ce dont ce fameux Chirurgien traite dans tous les autres chapitres; nous observerons seulement que dans l'onzieme chapitre il fait part au Public d'une observation, devenue célèbre dans la Chirurgie Allemande par sa singularité: une balle avoit traversé les deux condyles du fémur & fait éclater une grande pièce de cet os, laquelle tendoit à se séparer de son tout; par le moyen d'une presse imitée de celle d'un Relieur, ou de celles dont on se sert en certains pays pour unir le linge, M. Theden est parvenu à la

réunir à sa base, sans que cet incident nuisit au reste du traitement. C'est dans l'Ouvrage même qu'il faut lire les détails de cette grave maladie, & les circonstances épineuses qui l'ont accompagnée; on y verra la conduite sage de l'Auteur & l'étendue de ses recherches.

*B. Flacci Albini seu Alcuini Abbatis, Caroli-Magni Regis ac Imperatoris Magistri, opera, post primam editionem à viro clarissimo D. Andrea Quercetano Curatam, de novo collecta, multis locis emendata, & opusculis primùm repertis plurimum aucta, variisque modis illustrata, curâ ac studio Frobenii, S. R. I. Principis & Abbatis ad S. Emmeramum Ratisbona; Literis Joannis-Michaelis Englerth, Aulico-Episcopalis & Monasterii S. Emmerami Typographi, 1777, II. Tomes en 3 vol. in-fol. Se vend à Paris, chez Nyon le jeune, Lib. au Pavillon des Quatre-Nations.*

Avec quel empressement la République des Lettres ne recevra-t-elle pas cette nouvelle édition des Œuvres du célèbre Alcuin, le Précepteur de Char-

Allemagne, & le Restaurateur des Lettres & des Arts en France? Ce qui rend cette édition plus précieuse encore & plus digne de la confiance du Public, c'est qu'elle est donnée par un savant Bénédictin, Prince du Saint-Empire, Abbé de Saint Emmeran, Restaurateur lui-même des études dans son Abbaye, qui, pour y faire fleurir notamment celle des langues savantes & y former sa jeunesse, demanda, il y a sept ou huit ans, un Religieux de la Congrégation de Saint Maur. Ce Religieux, choisi dans l'Abbaye Saint Germain-des Prés, passa plusieurs années à Saint Emmeran de Ratisbonne, où il eut la gloire de former de bons Élèves, & de remplir entièrement les vues de l'illustre Abbé Frobenius. Cette entreprise ne pouvoit avoir que le plus heureux succès. En effet, quel puissant motif d'émulation pour les Bénédictins de Saint Emmeran, que l'exemple d'un Abbé qui n'épargne rien pour inspirer à ses confrères le goût de l'étude, & qui en fait lui-même sa principale occupation? Il avoit entrepris déjà, depuis plusieurs années, l'édition des Œuvres d'Alcuin, qu'il vient de terminer à la satisfaction de tous les Gens de Lettres.

Héroid, dans son Ouvrage intitulé : *Heresiologia seu collectio Theologorum ad confutationem hereseon*, in fol. Basle, 1556, & Canisius dans ses *Antique Lectiones*, publièrent, les premiers, plusieurs écrits du Maître de Charlemagne. Après eux, on découvrit encore d'autres pièces; André du Chesne enfin recueillit tout ce que l'on reconnoissoit être de ce savant Abbé, & en forma un volume in-fol. qui sortit, en 1617, des presses de Sébastien Cramoisy, Imprimeur à Paris. Mais, depuis l'édition de du Chesne, on a recouvré encore beaucoup de lettres & d'autres écrits, qui ont été publiés en différens tems par Baluze, le P. Chifflet, le P. Sirmond, Basnage, Dom d'Achery, D. Bernard Per, D. Mabillon, D. Martène, Usserius, Lambecius, Fabricius, l'Abbé le Bœuf, MM. Cave & Dupin, &c. Dom Rivet, Hist. Litt. de la France, Tome IV, souhaitoit en conséquence que quelqu'un s'occupât d'une nouvelle édition qui pût réunir tous ces écrits épars dans différentes collections, en corriger le texte & en remplir les lacunes. C'est ce que vient d'exécuter avec le plus heureux succès le docte Abbé de Saint Emmeran:

il a fait plus, il y a joint plusieurs écrits qu'il a déterrés, & que Dom Rivet croyoit perdus. De ce nombre sont 71 Lettres, découvertes à Londres, & extraites de la Bibliothèque Harléienne par M. de Bréquigny, de l'Académie Française & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. Ce Savant fit un voyage à Londres en 1767 par ordre du feu Roi, pour y faire des recherches littéraires, & en rapporta, entre autres richesses, les 71 lettres dont on vient de parler, qui n'avoient pas encore vu le jour : il les communiqua avec ce zèle & cette affabilité que tout le monde lui connoît, & qui caractérisent le véritable homme de lettres. L'Abbé Frobenius les a fait imprimer dans la première partie du premier tome, comme par forme de supplément à la suite des autres lettres d'Alcuin. Il y a joint aussi la lettre *ad Georgium Patriarcham urbis Hierosolymæ*, qui n'avoit pas encore été imprimée, & que Dom Lieble, Bibliothécaire de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, a tirée d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

La seconde partie du premier tome offre, entre les pièces nouvellement recouvrées, un traité sur les trois Épitres de

Saint-Paul à Tite, à Philémon & aux Hébreux. Dom Rivet comptoit encore parmi les écrits perdus, un traité sur l'Épître aux Éphésiens ; mais il n'est pas certain qu'Alcuin eût commenté cette Épître.

Outre les sept livres contre Félix, Évêque d'Urgel, Alcuin, selon Dom Rivet, avoit composé un autre ouvrage contre le même Prelat : notre Savant Éditeur le donne dans la troisième partie de son premier tome, d'après un manuscrit de la Bibliothèque du Vatican.

Le traité de l'Orthographe avoit échappé jusqu'à présent aux recherches des Savans, & on le comptoit parmi les écrits perdus d'Alcuin. Mais notre Savant Éditeur l'a trouvé dans un manuscrit de l'illustre Chapitre de Saltzbourg ; & Dom Lieble, cité plus haut, l'a également découvert dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi. C'est d'après ces deux manuscrits, d'une égale antiquité à peu-près, que l'Abbé Frobénius le publie dans la quatrième partie du second tome de son édition.

On trouve encore dans le tome second, un traité du célèbre Alcuin sur le

## 94 MERCURE DE FRANCE.

cours de la Lune & sur l'année bissextile , que notre Editeur donne pour la première fois sur deux manuscrits de la Bibliothèque du Vatican.

Enfin , outre beaucoup d'autres pièces nouvelles que renferme cette édition , elle est enrichie de variantes , de notes , d'avertissemens , de préfaces , de sommaires & de dissertations , qui annoncent l'érudition & le discernement de l'illustre Editeur. Le premier volume notamment , est terminé par deux dissertations assez étendues sur l'hérésie de Félix & d'Élipand ; l'une est de l'Editeur , l'autre de Dom Enhueber , Prieur de la même Abbaye de Saint-Emmeran ; ce qui prouve combien l'exemple du Chef influe sur les membres , & avec quel zèle les Religieux de cette célèbre Abbaye s'empressent de marcher sur les traces de leur savant & respectable Abbé.

Il est inutile d'insister davantage sur le prix inestimable de cette édition , supérieure en tous points à celle d'André du Chesne. Dom Rivet , tom. IV de son hist. litt. de la France , desiroit qu'un habile homme donnât une nouvelle édition des écrits d'Alcuin , assurant que ce

seroit rendre un service non moins utile au Public , qu'agréable à tous les Gens de Lettres. On doit savoir gré à l'illustre Abbé Frobénius d'avoir rempli à tous égards les vœux de Dom Rivet.

*Mémoires secrets , tirés des Archives des Souverains de l'Europe , contenant le règne de Louis XIII. A Paris , chez Nyon l'aîné , rue Saint-Jean-de-Beauvais, tomes 29 & 30. in-12.*

On connoît l'objet de cette collection; les volumes qui en ont déjà paru successivement , ont fait voir la manière dont il est rempli. On trouve dans les pièces originales , les lettres des Personnages en place , leurs instructions , les détails de leur conduite , les ressorts cachés qui faisoient mouvoir la politique , dans les tems que l'on fait repasser sous nos yeux. Ces tableaux ne peuvent qu'être piquans pour tous ceux qui cherchent dans l'Histoire , les causes des événemens qu'elle met sous nos yeux ; on en remarque souvent de bien petites : le chagrin , l'humeur , le mécontentement , un caprice , ont occasionné des mouvemens qu'on n'auroit pas osé leur imputer , &

les papiers de ceux qui étoient dans le secret , avoient pu être dérobés toujours à notre vue.

Ces deux volumes contiennent des détails sur la succession des Concini , réclamée par la France & par le Pape. La première se prévaloit de l'Arrêt qui en ordonnoit la confiscation au profit du Roi ; le Saint-Siège prétendoit faire valoir aussi cet Arrêt en sa faveur. L'Ambassadeur de France trouva de grands obstacles dans cette négociation ; il proposa trois expédiens au Roi : le premier de réclamer ces biens avec hauteur , & de la soutenir ; le second d'envoyer des preuves authentiques , d'après lesquelles on ne pût douter que tout ce qu'on réclamoit avoit été volé au Roi ; & le dernier de s'arranger avec le Pape & de partager : ce fut ce dernier qui fut suivi.

Parmi les traits intéressans de ces deux volumes , on en trouvera plusieurs qui développent les caractères de plusieurs Personnages célèbres , dont l'Histoire n'a fait qu'esquisser les portraits , & sur lesquels ils répandent un plus grand jour , tel est le Duc d'Ossone , qui avoit toute la hauteur qu'on reproche à la Nation ,  
une

une fermeté peu ordinaire qui la soutenoit , & qui alloit jusqu'à la hardiesse ; le Gouverneur du Milanez , D. Pédro , qui avoit peut-être autant de hauteur , mais dont le caractère dominant étoit l'adresse. Peu d'hommes furent plus artificieux ; & il doit à sa politique presqu'autant de succès , que le Duc d'Osone en dut à sa fermeté.

Une observation qui se présente naturellement à la lecture de ce recueil , c'est que les intérêts politiques ont bien changé depuis ce tems ; la balance n'est plus qu'entre un certain nombre de mains puissantes : une multitude d'Etats qui sont actuellement dans la dépendance de celles-ci & qui ne comptent plus , étoient alors comptés ; & les petits Princes que leur foiblesse lie à présent aux Grands qui peuvent les protéger , & qui les payent , se réunissoient alors contre eux , & souvent s'exposoient à leur faire la guerre.

*Métamorphoses d'Ovide*, traduction nouvelle , avec le latin à côté. Nouvelle édition , retouchée avec soin. A Paris , chez Jean Barbou , Imprimeur - Li-  
I. Vol. E

braire , rue & vis-à-vis la grille des Mathurins. 2 vol. in-12.

Ce Poëme, précieux par la richesse de l'imagination , la variété des objets , les grâces & l'élégance du style , est , comme on fait , un Cours complet de Mythologie. Il a été traduit plusieurs fois , mais avec des succès bien différens. La version que nous annonçons , a paru la première fois , il y a quelques années ; le Traducteur annonce qu'il a travaillé pour les jeunes gens ; il a en conséquence omis tout ce qu'il n'eût pas été prudent de leur présenter , en suivant l'édition donnée , de cet Auteur , par le P. Jouvenci , pour l'usage des Collèges. Son unique but étant de leur faciliter l'intelligence de ce Poëme , il s'est attaché au sens littéral , autant que le génie de notre langue l'a permis ; & lorsqu'il a fallu avoir recours à des équivalens , il a placé la traduction littérale dans des notes. Ce but a été rempli avec succès ; le Traducteur rend toujours le véritable sens de l'original , & on lui trouve souvent de l'élégance. Parmi les endroits dont l'Auteur n'a pas jugé la traduction possible , & qu'il rend par des

équivalens, nous nous arrêterons à ces trois vers qui terminent la description du chaos :

*Obstabatque aliis aliud : quia corpore in uno  
Frigida pugnabant calidis , hæmencia siccis ,  
Mollia cum duris , sine pondere hæbentia pondus.*

Il se contente de mettre : « Un principe faisoit obstacle à l'autre ; c'étoit un choc perpétuel entre ces élémens opposés & contraires ». Il ajoute en note cette version littérale : « parce que dans le même corps le froid combattoit contre le chaud , ce qui étoit humide contre ce qui étoit sec , les corps durs contre ceux qui ne l'étoient pas , la pesanteur contre la légèreté. Je crois , ajoute-t-il , que notre langue n'a pas d'expression pour rendre cette image avec grâce ». Nous pensons en effet qu'il est difficile de lui en donner autant qu'elle en a dans le latin ; mais nous croyons qu'il est possible de la rendre d'une manière supportable. « Les élémens étoient confondus ; l'un étoit sans cesse opposé à l'autre. Dans le même corps , le froid combattoit la chaleur ; les principes humides étoient en guerre avec les secs , les

100 MERCURE DE FRANCE.

» matières molles avec les dures, les  
/ » pesantes avec celles qui ne l'étoient  
» pas ».

*Harangues choisies des Historiens Latins,*  
Saluste, Tite-Live, Tacite & Quinte-  
Curse; traduction nouvelle, plus  
ample que les précédentes. A Paris,  
chez Barbou, Imprimeur-Libraire,  
rue & vis-à-vis la grille des Mathurins.  
2 vol. in-12.

Ce Recueil, fait avec beaucoup de  
goût, & imprimé avec beaucoup de soin,  
est destiné aux jeunes gens; la version  
françoise n'est jointe au texte latin que  
pour en faciliter l'intelligence. Le Tra-  
ducteur a employé les versions déjà faites  
par des Ecrivains célèbres, M. Beauzée,  
M. l'Abbé Millot, &c. & n'a fait que  
suppléer à leur travail lorsque cela a été  
nécessaire. L'approbation que l'Univer-  
sité a donnée à cette collection, l'usage  
qu'elle en fait dans le cours des études,  
en fait l'éloge, & nous dispense d'entrer  
dans des détails. La partie typographique  
en est très-soignée; quant à la beauté,  
il suffit de dire qu'elle sort des presses de  
M. Barbou; elle est peut-être trop belle

pour des Ouvrages de ce genre ; on fait ce que devient les livres entre les mains des écoliers.

*Essais Historiques sur Orléans, ou Description Topographique & Critique de cette Capitale & de ses Environs ; augmentés d'un Tableau chronologique & raisonné de ses Evêques, Rois, Ducs ; Comtes, Vicomtes, Gouverneurs & Lieutenans-Généraux au Gouvernement ; Chanceliers des Comtes & Ducs ; Intendans, Baillis, Magistrats & Grands-Maîtres des Eaux & Forêts ; Bureau des Finances ; Maires d'Orléans, & des Personnages illustres, Savans, Artistes, & Femmes célèbres de l'Orléanois, depuis le quatrième siècle jusqu'à nos jours, avec plan & fig. Dédiés à Mgr le Duc d'Orléans. A Orléans, chez Couret de Villeneuve, Imprimeur du Roi & Directeur des Annonces, rue Royale. 1778. in - 8°. Prix 3 livres broché.*

De la profondeur dans les recherches, du discernement dans les faits, de la sagesse & de l'élégance dans le style,

E iij

caractérisent ces Essais historiques, où sont traités les points les plus intéressans de l'Histoire d'Orléans. Cet Ouvrage estimable, qui parut pour la première fois en 1736, est le fruit des travaux de M. Polluche, savant laborieux & patriote, né à Orléans en 1689, & mort dans la même ville en 1768, qui avoit fait son but principal de l'histoire du lieu de sa naissance, & y avoit en quelque sorte consacré sa vie. M. Beauvais de Préau, qui publie aujourd'hui la nouvelle Edition de ce monument historique, s'est attaché à rassembler les faits échappés aux recherches de l'Auteur, & à détailler les changemens survenus dans la forme de la Capitale de l'Orléanois, & les nouveaux embellissemens qu'elle a reçus depuis environ 40 ans.

M. Polluche fait remonter l'antiquité de la ville d'Orléans jusqu'aux tems les plus reculés de l'histoire des Gaules. Il pense, d'après Adrien de Valois & plusieurs autres Savans, qu'elle est désignée dans les Commentaires de César, sous le nom de *Genabum*. Elle étoit ruinée au troisième siècle, & fut rétablie par l'Empereur Aurélien, qui lui donna le

nom d'*Aurelianum*, dont on a fait *Aurelians*, *Orlians*, & enfin *Orléans*.

Nous rapporterons, comme une particularité remarquable & fingulière; ce que dit M. Polluche de la rivière du Loiret & de sa source. « Le Loiret est » une petite Rivière qui naît à une lieue » au sud-est d'Orléans.... Sa source est » très-digne d'exciter la curiosité des » Voyageurs, & on la regarde avec » justice comme une des merveilles de » la France. On la distingue en grande » & en petite. Ces deux sources sont à » 70 toises de distance l'une de l'autre. » La petite sort de-dessous terre par une » bouche de cinq à six pieds de circon- » férence; l'eau s'en élève avec plus ou » moins de force ou d'abondance, selon » que les eaux de la Loire sont plus » hautes ou plus basses, ce qui prouve » qu'elle n'est qu'un épanchement des » eaux de cette rivière dont elle tire son » origine; elle s'étend ensuite dans un » bassin circulaire, d'où elle s'échappe » pour former un beau canal.... La grande » source, qui est au-dessous de la petite, » sort par une ouverture de huit à neuf » pieds de circonférence, d'un abysme » dont on n'a pu trouver le fond. On en

» fonda la profondeur en 1583; mais  
 » on y employa trois cens brasses de  
 » corde inutilement. Mylord Bolinbrocke  
 » a renouvelé cette expérience sans au-  
 » cun succès. Ces deux sources, par leurs  
 » crues inopinées, & sur tout par l'im-  
 » pétuosité du bouillon de la petite,  
 » annoncent ordinairement les déborda-  
 » mens de la Loire, vingt-quatre heures  
 » avant qu'on apperçoive à Orléans au-  
 » cune augmentation dans cette rivière.  
 » Ces crues, qui prouvent la communi-  
 » cation dont nous avons parlé, indi-  
 » quent que la Loire est déjà débordée à  
 » quelques journées au-dessus d'Orléans.

» La rivière que cette source produit,  
 » n'a que deux lieues d'étendue, & se  
 » jette dans la Loire un peu au-dessous  
 » de Saint-Mesmin..... Le Loiret a ceci  
 » de remarquable, qu'il ne gèle presque  
 » jamais dans les hivers même les plus  
 » rudes: propriété qu'ont la plupart des  
 » eaux souterraines; en sorte que les  
 » moulins de la Loire devenant inutiles,  
 » ceux du Loiret ne cessent pas de tra-  
 » vailler, ce qui est d'une extrême com-  
 » modité pour la Ville. Il est clair &  
 » froid en été; mais en hiver, plus le  
 » froid est cuisant, plus ses eaux fument

» de chaleur, & cette fumée engraille  
 » les terres voisines, & les empêche de  
 » geler. Au reste, cette rivière est assez  
 » large & profonde ».

La description de la ville & des envi-  
 rons d'Orléans ne contient que trente-  
 deux pages. Le reste du volume consiste  
 dans des Remarques historiques & cri-  
 tiques, où l'Auteur & l'Editeur ont prin-  
 cipalement déployé toute leur érudition.

*Pensées Philosophiques*, par M. Brunel.

A Londres, & se vend à Paris, chez  
 les Marchands de nouveautés. in-12.

Prix, 20 sols broché. 1777.

La plus grande partie de cette Bro-  
 chure consiste dans une espèce de Traité  
 de morale assez suivi, où l'Auteur traite,  
 sous différens titres, des principales  
 vertus & des principaux vices qui entrent  
 dans le caractère de l'homme. Il s'attache  
 en particulier à définir le caractère de  
 l'homme estimable. Unité, simplicité,  
 vérité, noblesse, raison, justice, piété,  
 vertu : voilà les traits sous lesquels il  
 s'offre à ses yeux. Il caractérise chacune  
 de ces qualités, en commençant par  
 l'unité de caractère opposée à la duplicité.

E. v

& à la *multiplicité*, & définit ainsi ce  
 dernier défaut : " Avoir un caractère  
 » *multiple*, c'est être gai, triste, sérieux,  
 » folâtre, causeur éternel, & taciturne  
 » obstiné ; c'est aimer ou fuir, non pas  
 » tour-à-tour, mais presque en même-  
 » tems, le monde & la solitude, les  
 » plaisirs & la vertu, la vie active & le  
 » repos ; c'est déclamer contre les mœurs,  
 » & les suivre ; faire l'éloge du Théâtre,  
 » & n'y aller jamais ; ou bien c'est en  
 » faire la satire, & ne manquer aucune  
 » représentation. Ce n'est pas toujours  
 » être inconséquent ; mais c'est réunir  
 » en soi plusieurs esprits, plusieurs âmes,  
 » être tantôt l'une, tantôt l'autre, &  
 » quand il se peut, toutes ensemble.....  
 » L'homme *multiple* n'est pas propre-  
 » ment l'homme inconstant, celui-ci  
 » forme des résolutions, & les change  
 » ou les oublie. Celui-là fait presque  
 » toujours ce qu'il s'est proposé ; mais  
 » se propose toujours des choses diffé-  
 » rentes, ou agit sans cesse sans avoir  
 » pris aucun dessein, & comme emporté  
 » par une nature fantasque. Voilà pour-  
 » quoi l'homme *multiple* redevient sou-  
 » vent ce qu'il a été, pour ne l'être plus,  
 » & pour l'être encore ; qu'il garde,

» même au milieu de ses changemens ,  
 » une sorte de constance ; mais l'inconf-  
 » tant ne retourne jamais d'abord à son  
 » premier état ; tout ce qu'il est eff suc-  
 » cessif..... L'homme *multiple* semble  
 » être à la fois tous les contraires. Un  
 » tel caractère n'est pas odieux , mais  
 » il est méprisable ».

Des vertus & des vices , le Moraliste  
 passe à divers autres objets , comme  
 l'existence de Dieu , le Poëme drama-  
 tique , la Métaphysique , & les Mathé-  
 matiques. Il cherche à établir une échelle  
 dramatique , & à corriger celle que  
 Fontenelle a donnée dans la préface gé-  
 nérale de son Théâtre. Il voudroit aussi  
 rendre les Mathématiques raisonnables ,  
 & ne pas dispenser les Mathématiciens  
 d'avoir de la logique. L'Ouvrage est ter-  
 miné par des pensées diverses : nous en  
 citerons quelques unes.

« Malheur à qui écrit de Dieu sans  
 » y croire , & de la vertu sans être  
 » vertueux.

» Si c'est un malheur que de vivre ,  
 » ceux qui s'ôtent la vie ou qui l'ôtent  
 » aux autres , font bien. Si c'est un mal-  
 » heur que de vivre , le premier devoir  
 » des pères & des Rois est de faire mourir

108. MERCURE DE FRANCE.

» leurs enfans; le second, de les empê-  
» cher de naître. Quelle abominable  
» doctrine que celle qui place au rang  
» des Dieux bienfaiteurs, Sylla, Néron,  
» Cromwel, tous les monstres!

» C'est une impolitesse que d'interroger.  
» Vous concluez que c'en est une de faire  
» des questions. Mais on prend la liberté  
» de faire des questions à son maître,  
» & l'on interroge son valet.

» Les belles actions produites par des  
» motifs bas, sont toujours belles devant  
» les hommes, qui ne pénétrèrent point  
» les motifs : ces actions ne prennent un  
» caractère de laideur ou de bassesse que  
» pour celui qui les a faites.

» On n'est guères tenté de mépriser  
» les hommes, que lorsqu'on s'en voit  
» méprisé. Forcé de se passer de leur  
» estime, on veut au moins en rabaisser  
» le prix ».

*Almanach Littéraire ou Étrennes d'Apollon,*  
contenant des anecdotes inté-  
ressantes; les faillies de MM. de  
Montesquieu, Duclos, Roi, Poëte  
lyrique, Rousseau de Genève, Saint-  
Foix, &c. diverses poësies nouvelles;  
plusieurs jolies chansons; un frag-

A V R I L. 1778. 109

ment de la Fontaine , trouvé depuis peu ; un morceau d'Homère , traduit en vers françois par M. de Voltaire ; quelques lettres de ce grand Poëte à M. Helvétius ; un discours d'Adam à Ève , tiré d'une nouvelle traduction de Milton , qui paroîtra bientôt ; une notice des principaux Ouvrages mis au jour en 1777 ; des diversités curieuses ; une fable de M. Feurry , & autres pièces amusantes. Vol. in-12 petit format. Prix 1 liv. 4 sols. A Paris , chez la veuve Duchesne , rue Saint-Jacques ; Valleyre l'aîné , rue vieille Bouclerie ; Prault , fils aîné , quai des Augustins ; Berton , rue Saint-Victor ; Bastien , rue du Petit-Lion ; Ruault , rue de la Harpe ; Esprit , au Palais Royal.

Cet Almanach Littéraire fait suite à celui du même format , publié l'année dernière. Le Public a très bien accueilli ce premier volume , ce qui a engagé l'Éditeur à faire de nouvelles recherches pour rendre le second encore plus intéressant ; & ses soins n'ont point été infructueux. Nous pouvons même ajouter que le nouvel Almanach Littéraire pré-

sente plus de variété que celui de l'année dernière; ce qui doit être agréable à ceux qui veulent faire des lectures interrompues, & qu'ils puissent quitter ou reprendre sans fatigue. Ils liront avec plaisir dans ce recueil, plusieurs morceaux de Poésie & de Littérature, & ils aimeront à se rappeler différentes anecdotes plus ou moins connues.

Dans une Société où l'on frondoit cette foule de remèdes qui guérissent par hazard, & qui le plus souvent occasionnent des maladies ou les rendent plus rebelles, un homme connu dit en plaisantant: « Le Médecin le plus digne » d'être consulté, est celui qui croit le » moins à la Médecine. »

Un Chef de Cabale se déchaîne au café contre un jeune Poète dont on alloit jouer la Pièce. L'un de ceux qui l'écoutoient, lui demanda s'il connoissoit cet Auteur? « Assurément, dit-il, je le » connois, & je m'intéresserois à lui; » mais sa présomption opiniâtre me l'a » fait abandonner. La Pièce qu'il donne » aujourd'hui il me l'a lue, je lui en ai » montré les défauts; mais il est si plein » de lui-même, qu'il n'a rien voulu » corriger. — J'ai tort, lui répondit le

» jeune homme ; mais , Monsieur , ce  
 » n'est pas assez de connoître les gens ,  
 » il faut les reconnoître ».

Rigaud faisoit le portrait d'une jolie femme ; il s'apperçut que , dès qu'il travailloit à la bouche , la Dame s'efforçoit de la rendre plus petite , & mettoit ses lèvres dans la plus violente contraction. L'Artiste impatienté de ce manège lui dit : « Mais ne vous gênez pas , Ma-  
 » dame , cessez de tant fermer la bouche ;  
 » pour peu que vous le desiriez , je n'en  
 » mettrai pas du tout ».

Un Particulier demandoit à M. Char-  
 din un tableau ; il vouloit sur-tout que  
 les couleurs en fussent très-vives & très-  
 brillantes. « Eh ! qui vous a dit , s'écria  
 » l'Artiste avec vivacité , qu'on fait des  
 » Tableaux avec des couleurs ? »

Un Journaliste de Trévoux ayant oc-  
 casion de voir M. de Fontenelle , lui dit  
 qu'il avoit composé quelques observa-  
 tions critiques sur un de ses Ouvrages ,  
 mais qu'il ne les imprimeroit pas sans son  
 consentement. « J'y consens de grand  
 » cœur , reprit M. de Fontenelle , cela  
 » fera toujours son effet ». Cette collec-  
 tion présente sur M. de Fontenelle plu-  
 sieurs autres anecdotes que l'on pourra

## FIZ MERCURE DE FRANCE.

joindre à celles insérées dans le volume de l'année dernière.

Cet Almanach littéraire est terminé, comme le premier, par une notice des principaux Ouvrages publiés pendant l'année ; & cette notice n'est pas la partie la moins intéressante du recueil ; parce que l'Éditeur s'est principalement appliqué à présenter à son Lecteur quelques traits saillants de l'écrivain qu'il lui rappelle à la mémoire.

*Mémoire Artificiel* des principes relatifs à la fidelle représentation des Animaux, tant en peinture qu'en sculpture. Première partie, concernant le Cheval, par feu M. Goiffon, attaché à l'École Royale Vétérinaire de Paris, & par M. Vincent, l'un des Élèves de cette École, & son Adjoint, petit in-folio, avec Figures.

L'établissement des Écoles Royales Vétérinaires présente une source abondante d'instructions utiles. La Médecine des Animaux en a été & en sera toujours le principal objet ; mais dans le nombre des points divers à développer aux Élèves à mesure qu'ils avancent dans la carrière.

qu'ils ont à parcourir , il en est une infinité dont l'étude & la connoissance sont plus ou moins essentiellement applicables à d'autres arts , & qui intéressent singulièrement les jeunes gens qui se destinent à la peinture & à la sculpture. Cette considération n'a pu échapper aux regards d'un Ministre auquel non-seulement la France , mais plusieurs Nations étrangères sont aujourd'hui redevables d'une institution dont il a prévu le premier la nécessité & les avantages : il a voulu que tous les principes qui peuvent tendre à la perfection des arts d'imitation ne fussent point négligés : le soin de les recueillir a été confié aux Auteurs de cet Ouvrage , le public jugera s'ils ont eu le bonheur de remplir ses vœux. Ce qui peut rassurer M. Vincent à cet égard , c'est qu'ils n'ont opéré l'un & l'autre que sous les yeux de M. Bourgelat, Directeur Général des Ecoles ; ils se sont toujours fidèlement conformés à ses avis ; leur zèle prenoit sans cesse une nouvelle force dans des conseils dictés par tout ce que l'expérience la plus approfondie peut donner de lumières , & par tout ce que l'amitié peut inspirer d'intérêt ; & c'est ainsi qu'ils ont terminé leur travail rela-

#### PL 4 MERCURE DE FRANCE.

tivement au Cheval. Les Artistes en Peinture y trouveront un crayon fidèle des proportions générales & particulières de cet animal, des mesures précises de chaque partie, relativement au tout, dans chaque cheval le plus voisin de la perfection possible, des indications fixes & certaines du lieu qu'occupe chaque ressort dans la machine, de la disposition particulière de chacun d'eux dans ces mêmes lieux; de leurs jeux, de l'effet de ces mêmes jeux, de la forme de ces mêmes ressorts, soit dans l'action en général, soit dans le repos ou l'inaction; soit enfin dans tel ou tel instant de telle ou telle action; en un mot toutes les particularités intérieures & extérieures que le Peintre comme le Sculpteur doivent indispensablement saisir pour rendre parfaitement la nature. On doit penser qu'une pareille étude n'a pu qu'entraîner les Auteurs malgré eux dans une immensité de recherches, de détails & de calculs toujours très-épineux, & qui le deviennent encore davantage quand on se propose d'en faciliter l'intelligence aux autres.

L'introduction est le développement des moyens qu'ils ont mis en usage pour parvenir à leur but. Elle renferme des

maximes sur le dessin géométral , sur les loix de ce dessin , sur les échelles de proportion en général , sur celle qu'il convient d'employer relativement aux animaux , sur l'utilité du petit & du grand compas à verge dans la pratique du dessin dont on vient de parler & dans l'action de mesurer la tête du Cheval , &c. ; on y voit de plus la description de l'hippomètre , ses usages , sa table , une division de l'échelle propre à chaque Cheval , & un exemple de mesurage qui donne une idée de ses principales règles.

Dans la Table raisonnée qui suit cette Introduction , on envisage l'Hypostéologie dans son ensemble & dans ses détails , on examine les directions & les bornes des mouvemens que chaque articulation permet aux parties de l'animal ; on démontre les attaches , le trajet & l'action des muscles ; on suit enfin les vaisseaux apparens au dehors & l'on en marque les directions & les différens contours.

D'après ces premières notions , on se livre à l'examen des centres de mouvemens des os ; on en apprécie la longueur mesurée entre ces centres ; on désigne les

conditions de la justesse de l'à-plomb des membres ; on considère l'attitude de l'animal en station , on recherche comment elle doit être pour être régulière eu égard à la flexion de la colonne dorsale, & eu égard aux principaux contours des parties extérieures ; on spécifie les dimensions propres de celles-ci, & leurs proportions réciproques & relatives au tout qu'elles forment ; on donne les moyens d'adapter ces proportions à la nécessité & à l'effet pittoresques ; on ne craint point de fixer celles des fers dont les pieds des Chevaux sont armés, & l'on indique jusques aux caractères distinctifs & sensibles de la Jument & du Cheval, & même jusques aux diverses proportions du Poulain dans ses différens âges.

Les allures naturelles, telles que le pas, l'amble, le trot & le galop sont la matière de la troisième partie, & cet objet se trouve rempli par l'explication & la démonstration du tems, de l'espace & de la durée du pas dans chacune de ces allures, la direction droite ou oblique du centre de gravité de l'animal, du plus ou moins d'élévation des membres sur le sol, de leur inclinaison, soit

en avant, soit en arrière, de leur appui, de leur soutien, de leur posée, de leur levée, de la piste de chaque pied, &c., &c.

Enfin l'Ouvrage est terminé par des discussions essentielles sur les muscles dans le repos, dans l'action & dans le relâchement.

Il suffit sans doute de ce léger aperçu pour comprendre combien il a coûté de veilles & de soins, & pour prévoir l'utilité dont il peut être. On n'a garde néanmoins de penser que les lumières qui en résulteront pour les Elèves en Peinture, les dispenseront des études sérieuses qu'ils auront encore à faire sur plusieurs modèles vivans; mais elles leur serviront à voir ce qui est à voir, la nature dérochant souvent à des yeux peu exercés des points qui n'échappent jamais à des esprits prévenus de tout ce qu'ils ont à contempler & à rechercher pour l'imiter fidèlement.

On ne parle point ici de l'avantage que pourront en retirer ceux que le torrent n'entraîne point, & qui sont toujours attachés à la science trop négligée de l'équation. Elle suppose dans celui qui la cultive & qui s'y livre, une infir-

rité de connoissances répandues dans ces écrits ; car ces connoissances ont été la base des principes sur lesquels M. Bourgelat en a étayé autrefois la théorie & la pratique.

#### CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Cette Soucription sera ouverte le premier Avril 1778. Le prix total de l'Ouvrage, enrichi de 21 planches, sera pour les Soufcripteurs d'une somme de 24 liv. pour chaque Exemplaire, & de 30 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit.

On payera 12 liv. en souscrivant, & 12 liv. en recevant l'Exemplaire en feuilles.

Quoique l'Ecole Royale Vétérinaire soit dans l'intention de céder le profit de cet Ouvrage, qui lui appartient incontestablement, à M. Vincent, les Soufcripteurs adresseront à M. Chabert, Directeur de l'Ecole de Paris, au Château d'Ulfort, & à M. Beaupré, Régisseur de l'Ecole de Lyon, leurs soumissions, franchises de port ; ils sont autorisés à leur en donner une reconnoissance, ainsi que la quittance de la somme de 12 liv.

qui leur sera payée, & les Ecoles veilleront à ce que les Exemplaires soient délivrés ainsi que les planches ou figures, suivant la date & le numéro de la reconnaissance.

*Essai sur les Maladies des Artisans*, traduit du Latin de Ramazzini, avec des notes & des additions. Par M. de Fourcroy, Etudiant en Médecine, 1. vol. in-12. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine &c. rue des Mathurins, 1777. Avec Approbation & Privilège du Roi.

Pour rendre compte de cet Ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que de donner ici le rapport qui en a été fait à la Société Royale de Médecine. C'est un examen abrégé de ce qu'il renferme. Cet Ouvrage, dit-on dans ce rapport, contient trois Parties, un Discours préliminaire, la traduction du texte Latin, & des notes placées à la fin.

Le Discours préliminaire présente une notice raisonnée des Auteurs qui, avant & depuis Ramazzini, ont traité le même sujet. Les premiers n'ont parlé des ma-

ladies des Artisans que succinctement , par occasion , & dans des Ouvrages faits sur d'autres matières. Les seconds n'ont fait que copier Ramazzini, se répéter les uns les autres , & ont fort peu ajouté au travail du Médecin de Padoue ; c'est ce que M. de Fourcroy prouve en comparant les différens textes. Il examine ensuite le rappott que les Arts ont avec les Maladies , & considère successivement , soit les Maladies produites par les Arts , soit celles dont les Arts préservent. Ce Discours est terminé par l'exposition d'un plan nouveau que le Traducteur propose sur les Maladies des Artisans. Il le divise en deux classes : dans la première seroient comprises les maladies causées par les vapeurs qui s'élèvent , ou les molécules qui se détachent des différens corps. La seconde contiendrait l'histoire des maux qu'entraîne l'exercice trop violent , ou l'inaction & la gêne continuée de certaines parties du corps.

M. de Fourcroy nous a paru , dans la traduction , s'être particulièrement attaché à rendre fidèlement le sens de Ramazzini. Il ajoute à la fin de la plupart des chapitres , un supplément relatif aux  
objets

objets qui y sont traités ; tantôt le supplément contient des Observations faites par M. de Fourcroy , ou qui lui ont été communiquées ; tantôt on trouve la comparaison de quelques passages des Auteurs modernes avec le texte de Ramazzini.

Les notes qui terminent ce travail , servent , les unes à expliquer le texte , les autres y ajoutent. Elles offrent quelquefois des doutes sages sur le sentiment de Ramazzini même. On peut les regarder comme les matériaux propres à être employés dans l'Ouvrage , dont M. de Fourcroy a exposé le plan à la fin de son Introduction.

Nous avons lu , disent les Commissaires , ( *Messieurs Mauduit & de Jussieu* ) l'Ouvrage entier avec satisfaction ; nous le regardons comme une production de la plus heureuse espérance , & nous croyons qu'il mérite l'approbation de la Société.

*Histoire Naturelle du Globe , ou Géographie Physique , Ouvrage dans lequel on a renfermé ce qu'on fait de plus intéressant sur la symmétrie & la position des continens , la salure de la*  
**I Vol. F**

## 122 MERCURE DE FRANCE.

mer, &c. Les différentes espèces de terre, de fels, de pierres & pierreries, des minéraux & des végétaux, &c. Par M. l'Abbé Saury, Docteur en Médecine, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier. A Paris, chez l'Auteur, Hôtel des Trésoriers, place Sorbonne; & chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon. 12 vol. 1778. in-12. broché. 4 l. 10 s.

Il a paru en différens tems quelques Ouvrages sous le titre de Géographie Physique, qui ne ressemblent en aucune manière à celui que nous annonçons. On trouve dans celui-ci différentes remarques curieuses sur la position & la symmétrie des Continens, la profondeur de la Mer, la quantité d'eau qu'elle contient, le passage fameux qu'on prétend exister par les mers du Nord, pour aller de l'Europe à la Chine, la couleur & la salure des eaux marines, la propriété qu'elles ont d'étinceler pendant la nuit dans certains parages, la méthode proposée par plusieurs Savans, de calmer les flots par le moyen d'un peu d'huile, l'Auteur y a joint une foule

d'observations sur les phénomènes les plus singuliers qu'on rencontre dans différentes parties de notre Planète. En voici quelques exemples. On trouve, dit-il, à Goa l'*Arbre triste*. Quand le soleil se couche, on n'y apperçoit aucune fleur; mais une demie-heure après il en est tout couvert. Lorsque le soleil commence à donner sur l'arbre, les unes tombent, les autres se referment. On voit dans l'Isle de Ceylan une fleur singulière, qu'on appelle *Sindrimale*; elle s'ouvre sur les quatre heures du soir, demeure épanouie toute la nuit, & se referme le matin. La *Fleur du soleil* (qui croît aux Maldives) ne s'ouvre qu'au lever de l'astre du jour, & ne se ferme qu'à son coucher. On rencontre dans les mêmes îles une Plante qu'on appelle *Mélancolique*; elle ne s'épanouit qu'au soleil couchant, & ses feuilles ne se referment que lorsqu'il se lève. A l'île de *Soloyo*, l'une des Moluques, il croît, à ce que l'on prétend, un arbre dont l'ombre, du côté de l'occident, est mortelle pour ceux qui se couchent dessous; mais si la personne qui se trouve mal, passe du côté de l'orient, elle ne tarde pas à y trouver

F ij

## 124 MERCURE DE FRANCE.

sa guérison : ainsi d'un côté l'ombre de l'arbre est empoisonnée , & de l'autre côté elle est un antidote contre le venin de la première. Les Moluques nourrissent un autre arbre dont le bois est rouge , & qui brûle dans le feu sans paroître se consumer ; mais en le frottant ensuite entre les mains , on le réduit en poudre ».

» L'Irlande, comme l'Isle de Crète, ne souffre, dit-on, aucune bête venimeuse , & l'on prétend que le bois qui y croît n'est pas sujet à la vermoulure. Tavernier parle d'une montagne de Perse , au pied de laquelle coulent quelques sources qui ont la vertu de guérir ceux qui ont été mordus par un serpent ; si l'on porte quelques serpens sur cette montagne , ils y meurent aussitôt. Ce même Voyageur assure que tous les Habitans du village qu'on appelle *Chambé* dans le même Royaume , tant hommes que femmes , entrent en folie dès l'âge de dix-huit ans ; mais cette espèce de folie n'est pas méchante. Ceux du pays croient que c'est un châtement du ciel ; leurs ancêtres ayant persécuté S. Barthelemy & S. Matthieu ».

» La montagne de *Cor-Head* en Écosse ,

a la singularité d'être un des méridiens les plus élevés de l'Univers ; sa hauteur perpendiculaire a, dit-on, plus de quatre cent toises. Cette montagne est fendue & entrouverte jusqu'à la cîme , par une crevasse qui fait face au soleil de midi ; & les deux sommets forment une espèce de cadran qui indique l'heure qu'il est par l'ombre qu'il donne sur des rochers opposés. »

M. l'Abbé Saury traite ensuite des différentes espèces de terre qu'on trouve à la surface de notre planète ; & c'est à l'occasion de la pierre calcaire qu'il indique le procédé que les anciens Romains mettoient en usage pour faire ce mortier , dont le secret a été perdu pendant si long-tems , parce que l'on avoit mal interprété Pline & Vitruve. Le même Auteur parle fort au long de la formation des pierres de différentes espèces , des cailloux , du crystal de roche , du diamant , du rubis , & des autres pierrieres , tant orientales qu'occidentales ; de différentes espèces de sels , des bitumes , des charbons de terre , du soufre , du pétrole , des métaux , des pyrites & des marçassites ; des procédés qu'on suit pour retirer le vitriol & le soufre des

pyrites, les métaux de leurs mines, de la méthode par laquelle on les raffine, de différens moyens pour se procurer un alliage métallique qui fonde à la chaleur de l'eau bouillante. Cet Ouvrage contient encore différentes remarques sur quelques remèdes propres à remédier aux mauvais effets produits par les vins frelatés avec la litharge ou autres préparations de plomb par l'arsenic, &c.

L'Auteur discute dans le second volume, les opinions des plus célèbres Philosophes sur la formation du globe, principalement celles de MM. le Comte de Buffon & Beaumé; passant ensuite aux végétaux, il développe leur organisation, la manière dont ils croissent & se nourrissent; les vertus médicinales d'un grand nombre de plantes: il donne la composition de différens remèdes qui ont réussi dans des maladies que l'on regarde ordinairement comme désespérées, telles que le cancer, par exemple, la peste, &c. Il parle encore des différens moyens qu'on peut employer pour guérir les maladies des arbres, & leur faire rapporter d'excellens fruits; pour se procurer des espaliers magnifiques, &c. Pour rétablir les forêts, qui com-

mentent à manquer en France , se procurer des pièces courbes & autres propres à la construction des vaisseaux, il souhaiteroit qu'on écorçât les bois de service & qu'on les laissât sécher sur pied , ainsi que le recommande M. le Comte de Buffon , d'après lequel M. Saury rapporte une table propre à faire connoître la force d'une pièce de bois , ayant égard à sa longueur & à sa grosseur : il termine enfin son ouvrage par l'histoire naturelle de quelques arbres singuliers qu'on trouve dans différentes contrées de l'Univers.

Cet Ouvrage mérite d'être bien accueilli par tous ceux qui ont du goût pour l'étude de l'histoire naturelle. Il contient des recherches curieuses sur une infinité d'objets d'histoire naturelle; & quoique l'Auteur l'ait destiné à servir de supplément à son cours de Physique, les matières y sont traitées de manière qu'elles peuvent être facilement entendues par ceux qui n'ont aucune notion de cette science, pour laquelle on a aujourd'hui tant de prédilection.

*Histoire de Lady Julie Harley*, par M<sup>de</sup> Griffith; traduit de l'Anglois. 2 Par-

F iv

## 128 MERCURE DE FRANCE.

ries in-12. A Paris , chez la veuve Duchefne, Libraire , rue Saint-Jacques ; & se trouve à Amsterdam , chez D. J. Changuion. 1777. .

Ce Roman est dans la forme épistolaire. L'intrigue principale n'y occupe que peu de place : la partie essentielle de l'Histoire de Lady Julie Harley , qui en est l'Héroïne , n'y est même racontée que par incident. Lady Julie a été forcée, par un père injuste, d'épouser un homme qu'elle détestoit , & de renoncer à un amant aimé. Henri Evelyn , qui est cet amant infortuné , s'introduit par une porte de derrière dans le jardin du Château de sa Maîtresse , qu'il a la triste consolation de voir pour la dernière fois. Au sortir du Jardin , il est rencontré & attaqué par le mari de Julie , homme jaloux & emporté , contre lequel il est obligé de se défendre , & qu'il tue d'un coup de pistolet. Il meurt lui-même quelques jours après , d'une fièvre allumée par le remords que lui cause le chagrin qu'il croit qu'un tel événement doit répandre sur les jours de son amante.

Lady Harley , veuve depuis deux ans,

se trouve à la Campagne chez Lady Desmond, son amie, sœur de son amant défunt. Charles Evelyn, frère de Henri l'y voit, & s'enflamme aussi-tôt pour elle; mais Julie garde une tendresse trop fidelle aux mânes de son cher Henri, pour pouvoir être sensible à l'amour d'un autre. Afin de ne pas nourrir, par sa présence, une passion qui feroit le malheur d'un homme estimable, & dont toute la famille lui est chère, elle prend le parti de le fuir, & va se cacher dans une de ses terres. Evelyn la cherche quelque-tems sans succès, la trouve enfin, & a avec elle une entrevue qui lui fait perdre toute espérance. Lady Julie passe bientôt après en France, & s'y fait Religieuse.

Cet amour, aussi court qu'infructueux, de Charles Evelyn pour Julie, est la seule partie des incidens que nous venons de rapporter, qui entre dans l'action de ce Roman. On sent qu'il ne peut résulter un intérêt bien vif, ni de l'inutile passion du personnage principal pour une femme qu'il connoissoit à peine, & qu'il perd presque aussi-tôt de vue, ni de l'amour romanesque de cette femme pour un amant mort depuis quelques

F v

années, & qu'elle n'a jamais possédée. Ce caractère chimérique de Lady Julie n'est pas tracé avec des couleurs assez fortes pour produire beaucoup d'impression. Quant à Charles Evelyn, quoiqu'en dise l'Auteur du Roman, il supporte assez philosophiquement la perte de Julie, & s'occupe les trois quarts du tems de toute autre chose.

Le reste de l'Ouvrage est rempli par des intrigues épisodiques, & par beaucoup de ces détails attachans qui abondent dans tous les Romans Anglois, & qui font que les plus médiocres même ne se lisent pas sans plaisir. On y voit une Miss Lucie Evelyn, sœur de Charles, caractère enjoué, mille & unième copie de celui de la célèbre Miss *Howe*, dans le Roman de Clarice. Lady Desmond, autre sœur d'Evelyn dont nous avons déjà parlé, & dont le mari, Sir James Desmond, est livré à la funeste passion du jeu, & se laisse ruiner à plusieurs reprises par des joueurs escrocs. Charles Evelyn, dont le caractère est celui d'un homme honnête & bienfaisant, & qui est fort riche, signale la bonté de son cœur par les secours qu'il prodigue à son beau-frère & à sa sœur dans le dérangement de leurs affaires.

On trouve encore dans ce Roman l'épisode du Capitaine William, libertin scélérat, qui a abusé par un faux mariage une jeune personne nommée Nancy Weston, & qui meurt ensuite repentant; celui de Miss Harley, belle-sœur de Lady Julie, fille surannée, laide & riche, qui est rompée, volée & abandonnée par un aventurier Irlandois qu'elle a épousé, & qui s'est fait passer pour un homme de qualité; enfin celui de Miss Morton, qui devient ensuite Madame Dupont, Coquette méprisable, qui fait tout le mal qu'elle peut, trompe & abandonne son mari pour former une intrigue avec Sir Desmond, abandonne ce dernier lorsque ses créanciers le font arrêter, & finit par se livrer au libertinage.

*Histoire générale de Hongrie, depuis la première invasion des Huns jusqu'à nos jours. Par M. de Sacy, Censeur Royal, Membre de l'Institut Royal d'Histoire de Gottingen, des Académies de Caën, d'Arras, &c. 2 vol. in-12.*

Une Histoire de Hongrie manquoit à la Littérature Française. Nous n'avions

Fvj

sur ce Royaume que des Mémoires épars, insuffisans, & qui laissoient entre eux des lacunes immenses. Quelque éloignée que soit cette Contrée, ses annales peuvent intéresser des François. Depuis un siècle les chaînes de la politique ont tellement enveloppé l'Europe, qu'elles l'ont pour ainsi dire resserrée, & que les extrémités semblent se toucher. C'est le *plein de Descartes*, où un atôme ne peut pas s'agiter dans le lieu qu'il occupe sans communiquer une partie de son mouvement à tous les autres.

D'ailleurs, dit l'Historien dans son Discours préliminaire : « Si le Citoyen » ne promène pas ses regards au-delà » des frontières du pays qu'il habite, il » n'aura qu'une connoissance imparfaite » des hommes; & les appréciant tous » par ceux qu'il a vus, il commettra » autant d'erreurs, qu'il portera de jugemens sur les Nations étrangères. Les » voyages sont devenus une partie de » l'éducation; l'Histoire des Peuples » éloignés n'est pas moins nécessaire : » elle peut même suppléer à ces courses » dispendieuses, où l'on porte plus » de curiosité que de Philosophie, où » l'on est quelquefois plus jaloux de se

» montrer soi-même , que d'observer les  
 » autres. Tel auroit vu des hommes dans  
 » l'Histoire , qui n'a remarqué dans ses  
 » longs voyages, que des statues & des  
 » tableaux. Un coup-d'œil ne suffit pas  
 » pour approfondir le caractère & les  
 » mœurs d'un Peuple poli. Les Sauvages.  
 » montrent leur ame nue ainsi que leurs  
 » corps ; mais l'extérieur apprêté des  
 » Nations civilisées, est une enveloppe.  
 » que les regards de l'observateur ne  
 » percent pas sans peine. Chaque Peuple  
 » de l'Europe a son Carnaval perpétuel  
 » comme les Vénitiens ; il ne paroît  
 » point sans un masque qu'il faut lever.  
 » pour voir sa physionomie : le lui ôter,  
 » est le travail de l'Historien ».

Dans la suite du discours préliminaire,  
 l'Auteur expose ses vues politiques sur  
 la Hongrie, les abus & les remèdes qu'on  
 peut y apporter. Quant à la législation,  
 que la Maison d'Autriche a réformée  
 par degrés , elle fut absurde & informe  
 pendant plusieurs siècles. « L'ancien  
 » Code de Hongrie, dit M. de Sacy ,  
 » semble n'avoir été fait que pour ou-  
 » trager la raison , & légitimer le despo-  
 » tisme des Nobles. Les Loix sont toutes  
 » en leur faveur, & ne paroissent s'ap-

## 134 MERCURE DE FRANCE.

» percevoir de l'existence du Peuple ,  
» que pour le frapper lorsqu'il est cou-  
» pable. Dans les Loix pénales , nulle pro-  
» portion entre le crime & le châtiment ,  
» nulle distinction entre les fautes légères  
» & les grands attentats. L'infrauteur de  
» la loi du jeûne & de l'abstinence étoit  
» puni avec la dernière sévérité ; tandis  
» que le meurtrier en étoit quitte pour  
» quelques bœufs : les bestiaux étoient ,  
» pour ainsi dire , la monnoie des assas-  
» sinats. Si le coupable ne pouvoit les  
» payer , il étoit condamné à perdre la  
» vie ou la liberté , de sorte qu'on ne pu-  
» nissoit pas son crime , mais son indi-  
» gence. La plupart de ces loix ont été  
» dictées par des Princes plus pieux  
» qu'éclairés , qu'on ne peut mettre au  
» rang des grands Législateurs. Plus faits  
» pour gouverner un Diocèse qu'un  
» Royaume , plus occupés du salut des âmes  
» que de celui de l'état , n'ambitionnant , &  
» pour eux-mêmes & pour leurs sujets ,  
» que les biens d'une autre vie , ils  
» dédaignoient de songer aux biens de  
» celle ci. La discipline religieuse étoit  
» presque l'unique objet de leur atten-  
» tion ; & pourvu que les temples  
» fussent remplis d'adorateurs , peu leur

» importoit que les villes & les cam-  
 » pagnes fussent désertes, que la pro-  
 » priété fût mal assurée, que le com-  
 » merce languit, ou plutôt qu'il n'y en  
 » eût pas. »

L'introduction est consacrée à dévoiler l'origine des Hongrois, à suivre la marche des hordes de Barbares, qui inondèrent l'Europe, & qui après s'être elles-mêmes long-tems heurtées, repoussées, confondues, se fixèrent chacune dans un pays analogue à leurs besoins, à leurs mœurs, & aux circonstances. C'est-là qu'on voit figurer cet Attila, qui prit le surnom de *Fléau de Dieu*; comme depuis un Roi du Nord, Eric IX, se fit appeler *l'Ami de Dieu, & l'Ennemi des Hommes.* « Attila, dit M. de Sacy, » avoient le teint basané, le regard » farouche, les traits durs, la poitrine » large, la taille petite, la tête grosse, » peu de barbe : il étoit beau aux yeux » des Huns ».

C'est au règne d'Étienne I que commence le corps de l'Histoire. Nous ne suivrons point le cours des événemens; l'Auteur a eu l'attention de ne citer que ceux qui peuvent intéresser ou instruire; & l'analyse de son Ouvrage passeroit les

### 136 MERCURE DE FRANCE.

bornes que nous nous sommes prescrites. Ainsi nous ne nous arrêterons qu'à quelques faits particuliers.

Sous le règne de Bela IV les Tartares vinrent fondre sur la Hongrie. Le tableau de leurs ravages est d'une touche lugubre & convenable au sujet. « Ce Tableau ;  
» tracé par l'un des habitans de Varadin ;  
» qui s'étoient enfuis après la destruction  
» de cette ville , excite à la fois l'hor-  
» reur & la pitié. Forcés d'enterrer les  
» cadavres pour prévenir la corruption  
» de l'air , leurs mains défaillantes creu-  
» soient des tombeaux pour les morts  
» & des fosses pour eux-mêmes. Ils ne  
» trouvoient d'asyle que dans le sein de  
» la terre ; & tandis qu'ils croyoient  
» sauver leurs jours dans ces affreuses  
» retraites , les chevaux des Tartares les  
» écrasoient sous leurs pieds. Des fruits  
» sauvages étoient leur seul aliment.  
» Dans les champs , dans les villes , les  
» pères ne rachetoient leur vie qu'en  
» livrant leurs plus belles filles à ces Bar-  
» bares. Au sac de Strigonie trois cens  
» Dames , dans la fleur de l'âge , toutes  
» parées de leurs plus riches atours ,  
» crurent que le pouvoit de leurs yeux ,  
» embellis par leurs larmes , toucheroit

» ces hommes féroces. On les conduit  
 » vers le Chef. Mais ce monstre, aussi  
 » insensible aux traits de l'amour, que  
 » sourd au cri de l'humanité, leur fit  
 » trancher la tête en sa présence. Enfin  
 » la famine chassa les Tartares. Les Hon-  
 » grois sortirent de leurs forêts pour con-  
 » templer un spectacle déplorable. Leurs  
 » yeux cherchoient envain à distinguer  
 » les chemins & les champs ; tout étoit  
 » couvert de buissons. Dans ce vaste  
 » désert à peine trouvoit-on quelques  
 » traces de l'habitation des hommes.  
 » Dans l'enceinte des villes on ne ren-  
 » controit que les débris des temples &  
 » des maisons: l'herbe croissoit dans les  
 » rues & couvroit les os & les crânes des  
 » morts, dont le tems & les oiseaux de  
 » proie avoient dévoré la chair. Bela  
 » reparut enfin, lorsqu'il n'y eut plus  
 » d'ennemis à combattre ».

Le siège d'Agria, en 1442, offre une  
 anecdote intéressante ; en général, cette  
 Histoire est pleine de ces traits singuliers ;  
 & nous pensons qu'après l'avoir lue, on  
 sera étonné que, jusqu'à ce jour, aucun  
 Écrivain n'eût encore songé à présenter  
 aux ames sensibles, les annales de Hongrie.

» Malgré leurs revers, les Hongrois

### 138 MERCURE DE FRANCE.

» vivoient dans une sécurité profonde ;  
» tandis qu'on s'égorgeoit dans les cam-  
» pagnes, les villes offroient le spectacle de  
» l'allégresse publique. Dans Agtia on  
» se livroit à toutes les extravagances des  
» anciennes bacchanales : ce n'étoient  
» que festins, où régnoit cette gaieté  
» crapuleuse, qui commence où la  
» raison finit. Les Soldats couroient  
» les rues en fredonnant des chansons  
» bachiques. Les Sentinelles endormies à  
» leurs postes, oublioient leurs armes &  
» leur devoir. Les Autrichiens attentifs à  
» ce qui se passoit dans la ville, escaladè-  
» rent les murs à la faveur des ténèbres.

» Un jeune homme d'une fortune  
» médiocre, mais d'une figure intéres-  
» sante, adoroit une fille jeune & belle  
» comme lui ; il avoit su lui plaire. Les  
» parens de sa Maîtresse insensibles aux  
» prières des deux Amans, augmentoient  
» leurs plaisirs par les obstacles même  
» qu'ils leur opposoient. L'Amour sut  
» tromper leur vigilance. Le jeune  
» homme fut introduit dans la chambre  
» de sa Maîtresse vers le milieu de la  
» nuit : il est réveillé par un bruit confus ;  
» il croit d'abord que c'est un reste des  
» folies de la veille, & prend les cris

» qui frappent son oreille pour un con-  
 » cert de gens ivres. Mais bientôt le  
 » bruit redouble : il distingue les cris  
 » des mourans, le cliquetis des armes,  
 » le bruissement des flammes. Les deux  
 » Amans ne doutent plus que les  
 » ennemis ne soient entrés dans la ville.  
 » Le jeune homme aime mieux exposer  
 » sa vie que l'honneur de son Amante.  
 » Il s'élançe par la fenêtre armé d'une  
 » épée, & se laisse tomber dans le vesti-  
 » bule de la maison. Son Amante des-  
 » cend pour lui ouvrir la porte. Il sort,  
 » il est enveloppé : l'honneur de com-  
 » battre sous les yeux de sa Maîtresse,  
 » redouble ses forces & son courage;  
 » deux Autrichiens tombent sans vie à  
 » ses pieds; plusieurs sont blessés : enfin  
 » le nombre l'accable, ses forces l'aban-  
 » donnent, il nage dans son sang, il  
 » expire. A cette vue la jeune fille, fu-  
 » rieuse, égarée, saisit l'épée du mort,  
 » perce un des Autrichiens, blesse les  
 » autres, les met en fuite, revient sur ses  
 » pas, tourne l'épée contre sa poitrine,  
 » tombe, & meurt sur le corps de son  
 » Amant. Les Autrichiens frappés de  
 » terreur & d'admiration, restent muets,  
 » & contemplant de loin ce spectacle à

» la lueur des flammes. Leur étonnement  
 » les rendoit immobiles ; ils n'osèrent  
 » piller la maison de cette fille géné-  
 » reuse ».

Les malheurs d'Isabelle forment un tableau d'autant plus touchant qu'elle ne les mérita point. C'étoit , selon notre Historien , une Princesse accomplie. « Sa beauté , qui lui attiroit tant de  
 » jalousie dans son sexe , tant d'adora-  
 » teurs dans le nôtre , étoit le moindre  
 » de ses charmes. Elle avoit su , même  
 » au sein des prospérités , préparer son  
 » courage aux plus grands revers. La  
 » science du gouvernement n'étoit point  
 » une étude pour elle , mais un de ses  
 » plaisirs. Ses penchans étoient aussi  
 » invariables que la raison qui les lui  
 » inspiroit. Les détails de la misère du  
 » Peuple , loin de blesser ses yeux , inté-  
 » ressoient son cœur. Sa bouche étoit  
 » l'organe des plaintes des pauvres ; sa  
 » main étoit le canal des bienfaits de son  
 » père , elle méritoit un époux plus heu-  
 » reux & plus grand que Jean de  
 » Zapola.... Ce Prince n'étoit point né  
 » pour le Trône où il s'étoit laissé con-  
 » duire. Des Seigneurs puissans , qui  
 » vouloient gouverner sous son nom ,

» l'avoient couronné presque sans son  
 » aveu ; ils l'avoient marié de même.  
 » Il choisit pour protecteur son plus  
 » grand ennemi , (Soliman) opprima des  
 » Peuples qu'il aimoit fit le mal , sans  
 » être méchant. Son indifférence léthar-  
 » gique le fit paroître modeste dans la  
 » prospérité , stoïque dans l'infortune.  
 » Il étoit sans vertus & sans vices. Il  
 » épousa Isabelle sans la connoître ; il  
 » l'adora dès qu'il la connut ; &  
 » l'amour dont le feu s'alluma trop tard  
 » dans son cœur , parut lui donner un  
 » nouvel être ; mais il cessa de vivre  
 » lorsqu'il commençoit à régner ».

Ce Prince avoit donné toute sa con-  
 fiance à Georges Martinusi. C'étoit un sim-  
 ple Gentilhomme , qui de Moine étoit  
 devenu Evêque , Cardinal , & premier  
 Ministre ou plutôt Roi. « Son crédit  
 » l'emporta sur celui des Courtisans qui  
 » avoient gouverné Jean tour-à-tour ,  
 » & ce Prince esclave n'eut plus qu'un  
 » maître au lieu de cent tyrans. Du  
 » reste , Georges avoit l'ame élevée , il  
 » bravoit le péril & ne le cherchoit pas.  
 » Il avoit vu des batailles & pouvoit en  
 » gagner lui-même. Les fautes des géné-  
 » raux qu'il avoit remarquées , ne

## 142. MERCURE DE FRANCE.

» l'avoient pas moins instruit que leurs  
» succès. Peu esclave de sa parole , il  
» la donnoit & la violoit avec la même  
» facilité. Il savoit surprendre le secret  
» de son ennemi & cacher le sien.  
» Georges avoit en un mot tous les  
» talens qui font l'homme célèbre , &  
» nulle des vertus qui font l'homme de  
» bien. Il se rendit nécessaire aux  
» Grands , fut d'abord leur esclave , puis  
» égal , enfin leur Maître. Il n'eut point  
» d'amis , parce qu'il étoit incapable de  
» l'être. La Politique & la Religion ser-  
» virent également ses projets. Jamais  
» homme ne fut avec tant d'art fasciner  
» les yeux , & captiver les esprits de la  
» multitude. Avare avec industrie , il  
» s'enrichit par la guerre , qui ruine les  
» autres Souverains ».

Jean de Zapola , après avoir été long-  
têms la créature de Soliman , s'étoit vu  
contraint d'accepter l'appui plus dange-  
reux encore de la Maison d'Autriche ,  
& de léguer après sa mort à Ferdinand  
une couronne dont il ne pouvoit dis-  
poser , puisqu'elle étoit élective. Ferdi-  
nand se hâta de la réclamer ; Georges &  
Soliman , tous deux tuteurs du jeune  
fils de Jean , se déclarèrent ses protec-

reurs, le premier pour régner sous son nom, le second pour le dépouiller. La Reine qui ne croyoit pas que la nécessité qui dicte les Traités, fût un prétexte pour les violer, vouloit abandonner le Trône & élever son fils dans la retraite. C'est à cette époque que commence une espèce de Drame historique, qui réunit le double avantage de l'intérêt & de la vérité; où l'on voit Ferdinand toujours actif, ambitieux; Soliman fourbe & sanguinaire; Matinusi adroit & souple, trompant à la fois les deux Cours de Vienne & de Constantinople, & mourant d'un coup de poignard: Castalde meilleur soldat que politique, conquérant pour ses Maîtres sans approfondir leurs droits, & souillant par un assassinat qu'il ordonna, la gloire qu'il avoit acquise à leur service; enfin Isabelle toujours honnête & toujours malheureuse, souvent trompée par ses ennemis, par ses amis même, jamais abattue par la fortune, & de tous les biens qu'elle avoit possédés, ne craignant de perdre que son fils. Ferdinand l'exila à Cassovie.

» Elle sortit de Coloswar presque sans  
 » suite, dans un appareil conforme à  
 » sa fortune.... Elle étoit portée sur un

## 144 MERCURE DE FRANCE.

» simple chariot , & tenoit dans ses bras  
 » son fils presque mourant , à qui sa  
 » maladie n'ôtoit pas le sentiment de son  
 » malheur .... Sa marche fut plus lugubre  
 » encore que dans son premier exil ,  
 » ordonné par Soliman ; car le sort de  
 » cette Princesse étoit d'être dépouillée  
 » & bannie tour-à-tour par ses deux  
 » protecteurs. Elle arriva enfin au pied  
 » d'une haute montagne , qui sépare la  
 » Hongrie de la Transilvanie : là elle  
 » mit pied à terre , gravit long-tems le  
 » long des précipices pendant un orage  
 » affreux. Excédée de fatigues , elle s'assit  
 » au pied d'un arbre , & promena ses  
 » tristes regards sur les Etats qu'elle ve-  
 » noit de perdre ; puis prenant un  
 » poignard dont elle se seroit percé le  
 » sein , si sa tendresse pour son fils ne  
 » l'eût attachée à la vie , elle grava ces  
 » mots sur l'écorce de l'arbre dont le  
 » feuillage la couvroit :

*Sic fata volunt..... Isabella Regina.*

*Ainsi l'ordonne le destin..... Isabelle , Reine.*

» Elle laissa sur cette montagne ce  
 » monument de sa douleur , & continua  
 » sa route par des chemins écartés &  
 » presque inaccessibles. Ce fut dans cet  
 » état qu'elle arriva à Cassovie. Le Peuple  
 la

» la reçut avec cette compassion orgueil-  
 » leuse , dont les caresses sont souvent  
 » moins supportables que les insultes de  
 » la haine ».

C'est à cette époque que commence les prétentions de la Maison d'Autriche sur le Royaume de Hongrie; des révoltes , des complots , des négociations entamées , rompues , renouées avec les Turcs , des guerres allumées , mal éteintes , rallumées de nouveau entre l'Autriche & la Porte, des diètes où les regrets de la liberté expirante s'expriment d'une manière forte , mais infructueuse , les malheurs du Peuple , les discordes de la Noblesse , les mouvemens des Chefs , les menées secrètes , les combats , les aventures des Tekeli , des Ragotski , plusieurs conspirations générales contre la Maison d'Autriche , la fin tragique de leurs Auteurs , les cruautés des Généraux Autrichiens , les querelles de Religion , la soumission entière de la Hongrie , la couronne devenue héréditaire , le despotisme du Roi reconnu par la Nation , enfin l'Europe liguée contre Marie-Thérèse , les malheurs de cette auguste Princesse , la fidélité des Hongrois que ses Ayeux avoient su

*I. Vol.*

G

dompter , mais dont elle seule a su se faire adorer , tels sont les tableaux qu'offre le second volume de cette Histoire. M. de Sacy y a répandu tous les traits qui peuvent faire sortir le caractère ferme & altier , le courage un peu féroce de cette Nation. Le sexe que nous appelons le plus foible , ne mérite point , en Hongrie , cette humiliante épithète ; entre mille preuves de sa force & de sa valeur , que rapporte l'Historien , nous choisirons celle-ci. Le Visir Méhémet vint assiéger Agria en 1552 : « A la vue » de l'armée ennemie , toute la ville re- » tentit de cris de joie. Hommes , » femmes , soldats , tous d'une voix unanime , jurèrent d'observer ces conditions dictées par le fanatisme patriotique. *Le mot de Capitulation sera pros- crit ; si quelqu'un ose le prononcer , il sera puni de mort. Si l'ennemi envoie faire des propositions de paix , on y répondra par des décharges d'Artillerie. Quand les vivres seront épuisés , nous nous mangerons les uns les autres , & les victimes seront tirées au sort. Les femmes seront occupées à réparer les murailles , elles pourront suivre leurs époux sur la brèche & dans les sorties. Pour prévenir la conspiration ,*

*on ne pourra s'assembler plus de trois ou quatre dans l'intérieur de la Ville.*

» Méhémet n'ignora pas cette résolution  
 » héroïque ; mais il se flatta qu'en  
 » opposant la barbarie au courage , il  
 » pourroit triompher.

» Avant d'en venir à ces extrémités , il  
 » voulut cependant jouer la clémence.

» Un Trompète demande à être intro-  
 » duit dans la Ville ; on ne daigne

» pas lui répondre : il s'avance jusqu'au  
 » pied des murailles , & s'écrie que ,

» si l'on veut remettre la place entre les  
 » mains de Méhémet , les habitans se-

» ront traités comme les sujets les plus  
 » chéris du Sultan. Tandis qu'il parle ,

» les habitans , dans un morne silence ,  
 » plantent quatre piques sur le rempart ,

» & élèvent dessus un cercueil couvert  
 » d'un drap noir , pour annoncer à

» Méhémet que leur Patrie sera leur  
 » tombeau. Le Trompète ne rapporta

» à son Général que cette réponse élo-  
 » quente & terrible. L'Artillerie des Af-

» siégans joua avec tant de fureur , que  
 » le château fut démentelé & les toits

» abattus. Ce spectacle anima les Turcs ,  
 » ils livrèrent un assaut ; huit mille de

» leurs plus braves soldats y périrent :

G ij

14? MERCURE DE FRANCE.

» Méhémet irrité , ordonne quatre  
 » assauts au même instant. Les habitans  
 » reçoivent les Turcs avec la plus grande  
 » intrépidité. Les femmes accourent &  
 » se confondent parmi les soldats ; on  
 » ne les distingue qu'à leur bravoure,  
 » L'épouse anime son époux , la mère  
 » son fils , la fille son amant. On voit  
 » les unes se précipiter au milieu des  
 » ennemis , les autres rouler sur eux des  
 » pierres énormes , ou les inonder d'un  
 » déluge d'huile bouillante. Un Hon-  
 » grois est tué à côté de sa femme : elle  
 » étoit jeune , belle & sensible ; la mère  
 » de cette citoyenne lui ordonne de  
 » prendre entre ses bras le corps de son  
 » époux , de l'attacher de la mêlée , & de  
 » l'enterrer dans la ville. Est-il tems de son-  
 » ger à des obsèques ? répond l'Héroïne,  
 » *Je rendrai les derniers honneurs à mon*  
 » *mari quand sa mort sera vengée , & elle le*  
 » *fera bientôt.* Elle s'arme à l'instant de  
 » l'épée du mort , se couvre de son bou-  
 » clier , descend parmi les Turcs , en  
 » égorge trois. Revenue de sa première  
 » fureur , elle prend entre ses bras les  
 » restes sanglans de son époux , court au  
 » temple , les y dépose , & revient com-  
 » battre. Une de ses compagnes prend  
 » une pierre dans les débris de la mu-

» raille, la soulève avec effort, & veut  
 » écraser les Turcs qui montent à la  
 » brèche : dans cet instant un boulet lui  
 » emporte la tête. Sa fille qui combat  
 » à ses côtés, ne verse pas une larme ;  
 » mais saisissant cette pierre toute fu-  
 » mante encore du sang de sa mère, &  
 » couverte de sa cervelle, la jette au  
 » milieu des Turcs, en écrase deux, en  
 » blesse plusieurs, s'avance, appelle les  
 » Hongrois, les anime. Son exemple  
 » est suivi, & les Assiégés deviennent  
 » agresseurs. On vit d'autres femmes  
 » qui, pour enflammer le courage des  
 » Hongrois, ramassoient d'une main les  
 » membres de leurs compagnes coupés,  
 » brisés par les balles, les montroient  
 » aux Hongrois, & de l'autre combat-  
 » toient avec les armes des morts ».

A côté de ce tableau, nous placerons  
 celui du règne de Marie-Thérèse, qui  
 termine cette Histoire,

» Telle fut la fin de cette guerre (de  
 » 1741) que tant de Puissances avoient  
 » entreprise pour accabler Marie-Thé-  
 » rèse, & partager les dépoüilles de la  
 » Maison d'Autriche, comme les Na-  
 » tions se partagèrent autrefois les débris  
 » de l'Empire Romain..... Cette Prin-

Güj

» cesse força ses ennemis mêmes à l'ad-  
» mirer. Jamais on ne vit tant de cou-  
» rage pour supporter les revers , tant  
» de prudence pour les prévenir , tant de  
» ressources pour les réparer..... Sa nais-  
» sance lui avoit donné la couronne de  
» Hongrie; l'amour de la Nation la lui  
» donna, pour ainsi dire, une seconde  
» fois; & le Peuple en voyant sur le  
» Trône une Princesse qu'il eût élue  
» dans le tems où le Royaume étoit  
» électif, crut en effet avoir recouvré le  
» droit de choisir ses Maîtres. Ses États  
» jouirent d'un calme profond; elle  
» seule ne goûtoit pas le repos qu'elle  
» leur avoit procuré. Occupée à réparer  
» les désastres de la guerre, à supprimer  
» les impôts..... Sa vie étoit aussi labo-  
» rieuse au sein de la paix, que celle de  
» ses Généraux l'avoit été pendant la  
» guerre. Elle rappela des déserteurs, &  
» leur permit de retourner à la charrue,  
» persuadée qu'il vaut mieux avoir de  
» bons laboureurs dans ses campagnes,  
» que de mauvais soldats dans ses villes ..  
» Marie-Thérèse fut adorée dans ses  
» États, comme Henri IV l'avoit été en  
» France; comme lui, elle fut forcée de  
» conquérir son patrimoine : elle fit

» comme lui le bonheur de ses con-  
 » quêtes..... On finit par lui donner le  
 » surnom de *Mère de la Patrie* : elle  
 » avoit commencé par le mériter ».

On trouve à la fin du Tome second, des notes historiques qui renferment des anecdotes assez curieuses, plusieurs traits comiques que la gravité de l'Histoire ne pouvoit admettre dans le cours de l'Ouvrage, des recherches sur les antiquités des villes, enfin les *Décrets* singuliers qui formoient l'ancienne législation Hongroise.

Cet extrait suffit pour faire connoître le mérite de cette Histoire, & la manière noble & sage de l'Historien : son style est majestueux & ordinairement élégant, ses réflexions, lorsqu'il s'en permet, sont judicieuses & semblent sortir naturellement du sujet. M. de Sacy étoit déjà avantageusement connu par quelques autres Ouvrages.



---

 ANNONCES LITTÉRAIRES.

**L**ES *Sermons du Père Surian*, petit Carême; in-12. rel. 2 liv. 10 f. A Paris, chez Nyon aîné, Lib. rue St Jean-de-Beauvais.

*Les vies des Hommes illustres de Plutarque*, traduites en françois, avec des remarques historiques & critiques; par M. Dacier, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c. nouvelle édition, revue & corrigée: 12 vol. in-12. rel. prix 36 liv. A Paris, chez les Veuves Savoye & Defaint, Hochereau, Brocas, Samson, Humblot, Robin, Delalain, Nyon l'aîné, Bleuet, Barois l'aîné, Bailly, Durand-Sugères, Nyon jeune, Barois jeune, Libraires.

*Contes & Nouvelles*, par M. Willemain d'Abancourt; in-8°. prix 2 l. chez Cellot, Imp.-Lib. rue Dauphine.

*Daminville*, première anecdote du

Tome V. des *Epreuves du Sentiment*, par M. d'Arnaud; prix 3 liv. br. avec fig. A Paris, chez Delalain, Lib. rue de la Comédie Française.

Cette anecdote est plus étendue que les précédentes du même recueil, ce qui a obligé d'en augmenter le prix, ainsi que de celles qui dorénavant formeront la suite des *Epreuves du Sentiment*. Nous rendrons compte dans le volume prochain de cet Ouvrage intéressant.

*Le Temple de l'Amour & de l'Hymen*, accompagné de morceaux de littérature, traduits de l'Anglois & de l'Italien, par M. le Prévôt d'Eximes. Prix 1 l. 4. s. br. A Genève; & à Paris, chez la veuve Duchesne, rue St Jacques, & Mérigot jeune, quai des Augustins.

*Tarif général des toisés des bois & de la marque*, avec une instruction sur le bordage, & des observations pour savoir en quel tems & en quelle saison il faut abattre les bois, &c. prix 2 l. 10 s. br. A Paris, chez Bastien, Lib. rue du Petit-Lion, F. S. G.

*Journal de la navigation d'une Escadre*

## 154 MERCURE DE FRANCE.

*Françoise*, partie du Port de Dunkerque aux ordres du Capitaine Thuror, le 15 Octobre 1759, avec plusieurs Détachemens de Gardes-Françoises & Suisses, & de différens autres Corps. A Bruxelles; & à Paris, chez Vente, Libraire, au bas de la Montagne Sainte Geneviève.

---

## ACADÉMIES.

### I.

*Programme de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, du 25 Août 1777.*

L'ACADÉMIE de Bordeaux avoit, cette année, deux Prix à distribuer : un (simple) pour lequel elle avoit demandé qu'on établit sur des preuves solides, *comment la ville de Bordeaux tomba au pouvoir des Romains ; & quels furent sous leur domination, l'état, les loix & les mœurs de ses Habitans.*

Et un (double) qu'elle avoit destiné à cette question, *s'il ne seroit pas possible*

*de procurer à la ville de Bordeaux une plus grande abondance de bonnes Eaux , & quels seroient les moyens de les y conduire & de les y distribuer, les plus solides, les moins sujets à inconvéniens, & en même-tems les moins dispendieux.*

N'ayant reçu aucune Pièce sur le premier de ces deux sujets, elle le repropose pour l'année 1780.

Quant au second, n'ayant trouvé dans ce qu'elle a reçu, qu'une simple indication de quelques sources qui pourroient procurer à Bordeaux les secours que cette Compagnie a eus pour objet, & des lieux où ces secours pourroient être distribués, avec quelques états superficiels des frais qu'il en coûteroit; sans analyse des Eaux qui en constate la bonne qualité, sans discussion du meilleur choix à faire pour les tuyaux de leur conduite, sans détails d'opérations qui en établissent les pentes & contrepentes: & ne trouvant ainsi ses vues & les conditions de son Programme, que très-imparfaitement remplies, elle a aussi jugé à propos de redonner ce même sujet, & elle le repropose pour 1779, en invitant ceux qui voudront s'en occuper, à ne pas

## 156 MERCURE DE FRANCE.

tant négliger , en le traitant , les points principaux de la question.

Cette Compagnie aura donc deux Prix doubles à distribuer en 1779 ; celui qu'elle réserve ici , pour cette année : & celui qu'elle destina , l'année dernière , pour la même époque , à l'Auteur qui indiquera le mieux *quelles sont les principales causes qui font que les Cheminées fument , & quels seroient les moyens d'obvier & de remédier , par principes , à cet inconvénient.*

A l'égard de ce sujet , elle espère qu'on aura suffisamment compris que son intention n'a pas été de se contenter qu'on lui indiquât des moyens *d'empêcher les Cheminées de fumer* , qui ne seroient que l'effet du tâtonnement ou du hazard , & qu'elle n'admettra que ceux qui seront déduits des vrais principes de la Physique , combinés & réunis avec ceux de l'Architecture , dans la construction des Cheminées.

Pour l'année prochaine , elle rappelle qu'elle aura aussi deux Prix à donner : un , double , destiné à cette question : *indiquer les propriétés médicinales du règne animal , celles sur tout des Vipères , des Ecrevisses des Tortues , des Cloportes , & du blanc*

A V R I L. 1778. 157

*de Baleine ; en donner l'analyse chimique ,  
& l'appuyer d'observations faites avec soix  
dans les maladies.*

Et un , extraordinaire , pour sujet duquel elle a demandé que l'on indiquât *les différentes espèces de Plantes qui nuisent le plus aux Prairies ; & quels seroient les moyens les plus efficaces , les mieux constatés par l'expérience , & les moins coûteux , pour les détruire radicalement ; particulièrement celle que les Botanistes désignent par le nom d'Equisetum palustre , brevioribus setis , connue en France sous le nom de Prêle , ou Queue de cheval , & en terme vulgaire dans la Guienne , sous celui de Rouganet.*

Les Prix *simples* que cette Compagnie distribue , fondés par M. le Duc de la Force , sont une Médaille d'or , de la valeur de trois cens livres : les *doubles* sont composés d'une pareille Médaille , & d'une somme de trois cens livres en argent.

Elle prévient les Auteurs qui voudront concourir pour ces Prix , que , passé le premier Avril des années pour lesquelles ils sont assignés , elle ne recevra point leurs Ouvrages. Elle les avertit aussi qu'elle rejette les Pièces qui sont écrites

en d'autres langues qu'en François ou en Latin; & qu'elle n'admet point non plus au concours, celles qui se trouvent signées par leurs Auteurs. Elle les prie d'avoir l'attention de ne point se faire connoître. Ils mettront seulement une Sentence au bas de leurs Ouvrages, & y joindront un billet cacheté, sur lequel la même Sentence sera répétée, & qui contiendra leurs noms, leurs qualités & leurs adresses.

Les Paquets seront affranchis de port, & adressés à M. de Lamontaigne, *Conseiller au Parlement, & Secrétaire-perpétuel de l'Académie.*

## I I.

## L Y O N.

*La Société Royale d'Agriculture de Lyon*, avoit fait annoncer, l'année dernière, le sujet du Prix qu'elle devoit distribuer en la présente année. Elle renouvelle aujourd'hui cet avis, & fait savoir que n'ayant pas été pleinement satisfaite des Ouvrages qui ont été envoyés au Concours, elle propose le même sujet pour l'année 1778, & donnera un Prix

double à l'Auteur qui aura le mieux traité le sujet suivant :

« Quels sont les avantages qui résul-  
 » teroient de la confection ou réparation  
 » des Chemins de traverse , autres que  
 » les grandes routes entretenues aux frais  
 » de Sa Majesté , & quels sont les moyens  
 » les plus simples & les moins dispen-  
 » dieux de pourvoir à cet objet ? »

Parmi les différens Mémoires qui ont été envoyés au Concours , au nombre de 17 , la Société a distingué :

1°. Le Mémoire N°. 5 , avec la devise :  
*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

2°. Le Mémoire N°. 8 , ayant pour devise : *Hercule veut qu'on se remue , puis il aide les Gens.*

3°. Le Mémoire N°. 14 , avec la devise : *Primo demus necessaria , deinde utilia , deinde jucunda , utique mansura.*

4°. Le Mémoire N°. 15 , ayant pour devise : *si verè , utiliterque bene.*

La Société , en donnant de justes éloges à la rédaction de ces Mémoires & aux recherches qu'ils renferment , n'a pu s'empêcher d'observer que les Auteurs n'ont pas assez travaillé la seconde partie du programme. On auroit désiré qu'ils eussent proposé des moyens plus doux ,

que celui d'une imposition. Ils ont presque tous adopté ce système, dans la crainte sans doute que les Communautés ne fussent trop fatiguées de faire par elles-mêmes les réparations des Chemins de leur arrondissement; mais ne peut-on pas démontrer que les avantages résultans de ce travail, l'emporteroient de beaucoup sur les frais; & que, dans ce cas, l'Agriculture ne feroit qu'une avance des plus fructueuses? Si l'on parvenoit à prouver cette proposition, il seroit aisé de dissiper l'effroi qu'inspire le projet de la réparation des Chemins par les Communautés: alors on abandonneroit la ressource d'un impôt pour cet objet. Le Programme devoit en effet être inutile avec cette ressource.

L'idée d'un impôt est malheureusement la première qui se présente dans toutes sortes de projets; mais c'est celle que la Société d'Agriculture croit devoir adopter la dernière.

En continuant le même sujet à l'année prochaine, la Société d'Agriculture conservera les Mémoires admis au Concours dans la présente année, par l'espérance qu'elle a que les Auteurs les rendront de plus en plus dignes d'une

matière aussi importante pour l'Agriculture & le Commerce: le Prix sera double, & d'une Médaille d'or de 600 liv.

Les Mémoires ne seront admis que jusqu'au premier Février 1778. Ils seront adressés à M. de Fleffelles, Intendant de Lyon, ou à M. Déjuis, Secrétaire-perpétuel de la Société Royale d'Agriculture, en observant d'en affranchir le port. Les autres conditions comme celles du Programme de l'année dernière.

I I I.

*Sujet de Prix proposé pour l'année 1779  
par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon.*

L'Académie avoit demandé pour le Prix de Physique, fondé par M. *Christin*, qu'elle a distribué l'année dernière, cette question: *L'Électricité de l'Athmosphère a-t-elle quelque influence sur le corps humain? Quels sont les effets de cette influence?* Elle propose, afin de perfectionner cet objet, la question suivante pour le prix qu'elle distribuera en 1779: *Quelles sont les Maladies qui procèdent de la plus ou moins grande quantité de*

*fluide électrique du corps humain? Et quels sont les moyens de remédier aux unes & aux autres?*

Le Prix proposé est une Médaille d'or, de la valeur de 300 livres.

### C O N D I T I O N S.

Toutes Personnes pourront concourir pour ce Prix, excepté les Académiciens titulaires & les vétérans; les Associés y seront admis. Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les Auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils mettront une devise à la tête de l'Ouvrage, & y joindront un billet cacheté qui contiendra la même devise, leurs noms & le lieu de leur résidence. Les Paquets seront adressés francs de port à Lyon, à M. de la Tourette, ancien Conseiller à la Cour des Monnoies, Secrétaire-Perpétuel pour la classe des Sciences, rue Boissac; ou à M. de Bory, Commandant de Pierre-Scize, Secrétaire-Perpétuel pour la classe des Belles-Lettres, ou chez Aimé de la Roche Imprimeur - Libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Aucun Ouvrage ne sera reçu au con-

A V R I L. 1778. 163  
cours passé le premier Avril 1779; le  
terme est de rigueur. L'Académie décer-  
nera le Prix dans l'Assemblée publique  
qu'elle tiendra après la Fête de Saint-  
Louis.

La Médaille sera remise à l'Auteur  
couronné, ou à son Fondé de procu-  
ration.

---

## S P E C T A C L E S.

### CONCERT SPIRITUEL.

**L**E mercredi 25 Mars, jour de l'An-  
nonciation, on a donné au Château des  
Tuileries un superbe Concert sous la  
direction de M. le Gros. On a d'abord  
applaudi une belle symphonie del Signor  
Hayden. La Signora Ravizza a chanté,  
pour la première fois, une ariette ita-  
lienne del Signor Anfossi, avec un ac-  
compagnement de violon, exécuté par  
del Signor Chamberani. M. Ranun, pre-  
mier hautbois de S. A. S. M. l'Electeur  
Palatin, a exécuté, pour la première  
fois, un concerto de sa composition.

## 164 MERCURE DE FRANCE.

Mademoiselle Duchâteau & M. le Gros ont chanté un nouveau motet del Signor Anfossi. M. Zummuntowski, âgé de 7 ans, a exécuté, pour la première fois, avec beaucoup d'applaudissemens, une sonate de violoncelle. On a ensuite entendu une symphonie concertante de M. Davaux ; exécutée par MM. Guérin & Piettin. Mademoiselle Duchâteau a chanté un air italien del Signor Piccini. M. Barrier a exécuté, pour la première fois, un concerto de violon de sa composition. La Signora Ravizza a chanté un air italien del Signor Sacchini. Le Concert a fini par la *Sortie de l'Égypte*, oratoire françois de M. Rigel, dans lequel Mademoiselle Plantin, MM. Guichard & le Gros ont chanté les principaux morceaux. On ne pouvoit desirer un concours plus admirable de talens, & de Virtuoses plus admirables.

---

## O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE a donné alternativement l'Opéra de *Roland*, celui d'*Armide*, & les Fragmens,

composés de *Myrtil & Lycoris* & du *Devin du Village*, suivis de la *Chercheuse d'Esprit*, Ballet pantomime nouveau, de la composition de M. Gardel l'aîné, Maître des Balets du Roi en survivance.

Le sujet de ce charmant Ballet est tiré de la *Chercheuse d'Esprit*, Opéra-Comique de M. Favart. M. Gardel a conservé, autant qu'il a été possible, les airs de l'Opéra Comique; il a donné à sa pantomime les développemens, les figures, le caractère & l'expression les plus convenables pour parler aux yeux, & remplacer la parole par la danse. Il seroit inutile de donner ici l'analyse de ce Ballet, qui diffère très-peu, pour l'action & pour la coupe des scènes, de l'Opéra-Comique, si connu de tous ceux qui aiment le Spectacle.

C'est un très-grand avantage pour la Pantomime de ne représenter que des sujets déjà bien sus des Spectateurs, & de leur laisser le plaisir de faire eux-mêmes l'interprétation des airs, des gestes & des danses. Ajoutons que le danseur pantomime doit toujours régler ses gestes & ses pas sur la musique, & s'il s'abandonne quelquefois à une mar-

che libre & non mesurée; il trahit alors son art, il devient un Pantomime de Comédie; son jeu, défiguré par cette négligence, n'a plus le même intérêt ni le même agrément. C'est un défaut que nous relevons ici, parce que nous l'avons remarqué dans plusieurs Ballets Pantomimes, où ce mélange de Pantomime libre avec la Pantomime mesurée, faisoit longueur, & un disparate sensible.

On ne peut trop admirer ni trop exalter le talent de Mademoiselle Guimard dans le rôle de *Nicette*; il faut la voir & convenir que jamais on n'a rendu une *Niaise*, en même-tems simple & maligne, avec plus de grâces, avec plus de vérité & plus de nature que cette charmante Actrice-Danseuse, qui, par son art, est toujours tout ce qu'elle veut être. Elle est parfaitement secondé dans cette action pantomime par M. Gardel l'aîné, jouant *Alain* avec toute la naïveté que ce rôle demande. Les autres Personnages sont rendus avec une perfection qui ne laisse rien à désirer; c'est un concours de talens uniques, que le Théâtre de Paris peut seul rassembler; il suffit sans doute de nommer Mlle Allard, si gaie & si brillante, Mlles Pessin, Dorival, Cécile,

A V R I L. 1778. 167

Asselin ; M. Dauberval, si supérieur dans la danse & la pantomime , MM. Gardel le jeune , Despréaux , &c. pour faire juger de la belle exécution de ce Ballet.

La composition en est très-ingénieuse , très bien conduite , & fait le plus grand honneur à M. Gardel , déjà bien distingué par des compositions de genres différens & opposés. Ce Ballet se termine par une contredanse , dont les figures sont variées avec un art infini.

On a donné pour la capitulation des Acteurs *Alceste & Iphigénie en Aulide* , deux Opéra de M. le Chevalier Gluck.

---

La nouvelle Direction de l'Opéra , qui commence au premier du mois d'Avril , fera l'ouverture de son Spectacle , après Pâques , par une représentation extraordinaire le Lundi 27 Avril. On commence un prologue dans lequel les Auteurs des trois époques de la Musique Française viennent eux-mêmes caractériser le genre de leur composition. La Musique de ce prologue est de M. Grétry , dont on attend aussi une

## 168 MERCURE DE FRANCE.

Tragédie lyrique, qui est composée & prête à être représentée.

Les représentations extraordinaires que la nouvelle administration de l'Opéra doit donner, ont engagé M. Devisme de demander à MM. les Locataires des Loges à l'année, un nouvel arrangement & une augmentation, s'ils desirent profiter de ces jours qui ne seront pas ceux consacrés par l'ancien usage à l'Opéra : il leur offre la préférence s'ils veulent retenir leur Loge pour ces spectacles nouveaux, en avertissant la surveillance; enfin, il consent de continuer le même abonnement que par le passé, pour les jours accoutumés. Le Bureau de la nouvelle direction est place des Victoires.

---

## COMÉDIE FRANÇOISE.

L'ARRIVÉE de M. de Voltaire dans cette Capitale, après une longue absence, a excité l'enthousiasme de ses amis & de ses admirateurs; ils sont en grand nombre, & autant qu'il y a d'ames sensibles aux bienfaits & à la gloire

gloire d'un génie supérieur à tous ceux que l'Antiquité & les plus beaux tems de la Monarchie puissent offrir.

L'Académie Françoisé lui a fait une députation. Une Société formée par le goût des talens & de la littérature, s'est empressée pareillement de lui payer le tribut de son admiration. La Comédie Françoisé, si riche des fruits de son travail, lui a rendu ses hommages. Son buste en marbre, ouvrage de M. le Moine, & présent de M. Caffieri, célèbres Sculpteurs, a été mis dans le foyer de la Comédie.

M. de Voltaire étant venu au Spectacle le Lundi 30 Mars, il fut fêté avec ivresse par une foule immense d'admirateurs qui se précipitoient sur son passage, & qui firent retentir la salle d'applaudissemens infinis. Il fut couronné de lauriers dans le Spectacle, & les Comédiens en Corps rendirent les honneurs de l'inauguration à la Statue qui fut apportée sur le Théâtre & ornée de guirlandes & de couronnes. Madame Vestris lui récita les vers suivans, que la présence de ce grand homme avoit inspirés à M. le Marquis de Saint-Marc :

Aux yeux de Paris enchanté,

I. Vol.

H

Reçois en ce jour un hommage,  
 Que confirmera d'âge en âge  
 La Sévère Postérité,

Non, tu n'as pas besoin d'attendre au noir rivage  
 Pour jouir de l'honneur de l'immortalité.

Voltaire, reçois la couronne

Que l'on vient de te présenter.

Il est beau de la mériter.

Quand c'est la France qui la donne.

J'amaï's homme n'a joui d'un triomphe  
 si glorieux & si bien mérité par soixante  
 ans de gloire & de travaux. On joua Irène  
 & Nanine; ainsi tout ce beau jour lui fut  
 entièrement consacré.

On lui a adressé une foule de vers;  
 & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est  
 qu'à quatre vingt-quatre ans il ait lui-  
 même fait jouer au Théâtre une Tra-  
 gédie nouvelle, soixante ans après  
*Edipe*, la première Tragédie qui lui  
 ait ouvert la carrière brillante où il a tant  
 de fois remporté la palme des succès.

La première représentation d'*Irène* a  
 été donnée le lundi 16 Mars.

Nicéphor, usurpateur du Trône de  
 Constantinople, a forcé Irène de lui  
 donner la main, & de légitimer en

quelque sorte son usurpation. Irène ne voit qu'avec horreur cette alliance, qui la prive pour toujours de l'espérance d'être unie à Alexis Comnène, jeune Héros, que son rang & ses vertus rendent plus digne de la couronne & de son choix.

Alexis Comnène vient demander le prix de son courage & de sa gloire; c'est avec horreur qu'il voit qu'Irène lui a été enlevée par Nicéphor. Cette Princesse ne peut contenir ses regrets & son amour. Alexis ose encore former des vœux. En vain le Tyran veut-il écarter de sa Cour un rival dont il craint l'ascendant sur ses Peuples. Alexis résiste aux ordres de Nicéphor; il en appelle à la Nation, qui saura le défendre contre une injuste proscription. Le Capitaine des Gardes de l'Empereur, son ennemi secret, & le partisan zélé des droits & des vertus d'Alexis, lui offre le secours de ses soldats & de ses amis, pour forcer l'usurpateur à lui céder le Trône.

Alexis plus excité encore par l'amour que par l'ambition, accepte ses services; il concerte avec cet Officier les moyens de se venger du Tyran, &

de s'élever sur le Trône de ses Ancêtres avec Irène. Cette Princesse combattue par le devoir qui l'attache à son époux, & par la passion qui l'entraîne vers son amant, a pourtant la force de commander à son cœur, & de repousser avec indignation le cruel sacrifice qui lui est offert. Alexis poursuit sa vengeance; il attaque Nicéphor jusques dans son Palais; il le tue, il est proclamé Empereur. Son premier devoir est de venir offrir la couronne & sa main à Irène. Cette Princesse frémit à l'aspect du meurtrier de son époux. Qu'Alexis fasse oublier son forfait par l'éclat d'un règne heureux, elle ne veut point partager son triomphe; &, veuve de l'Empereur, elle doit s'ensevelir dans l'obscurité d'un Cloître, suivant l'usage prescrit aux femmes de son rang. Alexis ne peut vaincre sa résolution. Léonce, père d'Irène qui a consacré sa vieillesse au culte des Autels, sort de son temple pour avertir sa fille de son devoir. Tant de résistance ne fait qu'allumer la passion impétueuse d'Alexis. Il commande, il menace, il veut forcer le vieillard de détruire un usage cruel; & le trouvant toujours inflexible & tranquille, cet Amant furieux

le fait arrêter. Les imprécations de la fille obtiennent bientôt la délivrance du père. Alexis vient lui-même aux pieds d'Irène expier son emportement, & ramène le vieillard qu'il appelle son père. Mais l'Impératrice ne pouvant soutenir l'excès de sa douleur, s'étoit plongé le poignard dans le sein. L'amant se reproche sa rigueur, dont la violence de sa passion est la cause & l'excuse; le père reconnoît que sa vertu a été trop inflexible; Irène meurt victime de son amour & de son devoir. Telle est la foible esquisse que la première représentation tumultueuse de cette Tragédie nous a tracée dans la mémoire, mais dont il ne faut juger que d'après la lecture. Un plan nettement exposé, un intérêt bien ménagé, des caractères habilement annoncés & heureusement soutenus, une foule de beaux vers, qui appartiennent à une imagination encore vive & brillante; des sentimens exprimés avec force & avec chaleur, des expressions d'une simplicité sublime, de beaux mouvemens dans la passion, un goût sûr, un style pur & naturel, toutes ces beautés attestent la supériorité de cet homme immortel. Nous avouons que cette pièce nous a

paru être une de celles que M. de Voltaire a écrite avec le plus de soin & d'élegance.

## D É B U T.

M. Fleuri qui avoit déjà débuté sur ce Théâtre, y a reparu le vendredi 20 Mars, & a rempli le rôle de Sainville dans la *Gouvernante*, & celui de Dormilly dans les *Fausses infidélités*. Il a joué ensuite Saint-Albin dans le *Père de Famille*, & Lindor dans la pièce d'*Heureusement*.

Cet Acteur a montré du talent, de l'ame, de l'intelligence, de l'esprit, de la vivacité; mais il a des défauts de prononciation très-sensibles, & qu'il a le plus grand intérêt de corriger.

## COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont donné le mercredi 11 Mars 1778, la première représentation de la reprise de la *Fausse Peur*, Comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes. Par M. M\*\*\*. Musique de M. Darcis. Cette Pièce, représentée

au mois de Juillet 1774, a été revue avec plaisir, parce qu'il y a de la gaieté & du comique. Mais deux à trois situations plaisantes n'ont pu compenser les défauts d'une Musique trop vague, qui nuit souvent à l'action en l'interrompant quand la musique n'ajoute pas à l'intérêt, elle ne peut que lui être très-préjudiciable. *La Fausse Peur* auroit sans doute été plus goûtée comme Comédie, que comme Pièce à ariettes. Nous avons rendu compte au mois d'Août 1774, de cette Comédie qui est imprimée, & se vend à Paris, chez Valade, Libraire, rue Saint-Jacques.

---

*La Rage de l'Amour*, parodie de Roland, en un acte & en vers, mêlée de vaudevilles & ariettes, par M. Dorvigny, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens, le Jeudi 19 Mars 1778.

Cette parodie est calquée sur l'Opéra. Au lieu de Roland, c'est Rouland, Grenadier recruteur; Lolotte, Opératrice, au lieu d'Angélique; Lindor, Coiffeur

H iv

de femmes à la place de *Médor*, &c. Il y a de la gaieté dans cette pièce : les airs de Vaudevilles sont bien choisis & bien variés. On peut reprocher à l'Auteur des expressions trop basses, & des images trop communes. L'art seroit au contraire d'annoblir des personnages vulgaires, & de leur donner des sentimens & un langage plus relevés que dans la société. Il y a dans cette parodie des chants très-agréables, & une danse Chinoise qui ont fait plaisir.

## D É B U T.

Mlle Gontier a débuté le mercredi 18 Mars, par le rôle de Simone dans le *Sorcier*; le lundi suivant par le rôle de la Mère Bobi dans *Rose & Colas*. ; & le samedi d'après, par le rôle de *Duegne* dans les trois Fermiers. Cette Actrice joue avec beaucoup d'intelligence, de feu & de vérité; sa voix est un peu foible, mais la netteté de sa prononciation supplée à ce défaut. Elle est d'une figure agréable & théâtrale. Nous croyons qu'elle peut se rendre très-utile dans l'emploi qu'elle a choisi.

M. Carlin a reparu sur le Théâtre le lundi 16 Mars , après une maladie dangereuse , dans *Arlequin cru mort*. Il faut connoître combien le jeu de cet Acteur est aimable , & combien il est varié , pour se figurer l'accueil qu'il a reçu du Public. Il a fait ses remerciemens aux Spectateurs en les amusant par des lazzis qui avoient rapport à sa maladie ; & en redoublant de zèle , de talent , de grâces & de naturel dans le rôle qu'il jouoit.

M. Guérin de Frémicourt lui a fait les couplets suivans , sur sa rentrée au Théâtre :

*Air : Sous le nom de l'amitié.*

C'est un charme de revoir  
Ce cher Carlin qu'on aime ;  
Ce cher Carlin qu'on aime ,  
C'est un charme de le voir ,  
Toujours , toujours le même ,  
Et nouveau chaque soir.

C'est un cha.. c'est un cha.. c'est un charme de le  
voir.

C'est un charmant Arlequin ,

H ▼

178 MERCURE DE FRANCE.

Pairri de gentilleſſe ,  
Pairri de gentilleſſe :  
C'eſt un charmant Arlequin ,  
Il fait dire ſans ceſſe  
Vive à jamais Cardin ;  
C'eſt un cha. c'eſt un cha. c'eſt un charmant  
Arlequin.

---

On a donné, le même jour 16 Mars, une représentation de *l'Olympiade*, dont nous ne faisons mention que pour dire avec quelle ſupériorité Madame Trial a chanté la belle ariette de bravoure dans ce *Bocage*, &c. On'a point l'idée d'un organe plus brillant, plus flexible, plus agréable; ni des transports du Public, enivré de plaisir & d'admiration. Cette charmante Actrice a obtenu des bienfaits de la Reine une nouvelle pension, qui atteste le bonheur qu'elle a de lui plaire.

M. Guérin de Frémicourt a adressé à cette occasion, le couplet suivant à Madame Trial.

AIR : *Monseigneur vous ne voyez rien.*

Ah ! Trial qu'il t'est glorieux  
De plaire à notre auguste Reine !

Par ton accent mélodieux  
 D'amuser notre Souveraine :  
 Exemple, des cœurs bienfaisans,  
 Elle couronne les talens.  
 Qu'ils doivent chérir  
 L'Astce heureux qui les fait fleurir !

---

On a remis à ce Théâtre *les Sultanes*,  
 Comédie en trois Actes en vers avec les  
 agrémens ; par M. Favart , suivie du  
*couronnement de Roxelane* : la Musique  
 est de M. Gibert.

Ce beau spectacle est toujours revu  
 avec un nouveau plaisir & très-suivi. Les  
 caractères contrastés des trois Sultanes y  
 sont exprimés avec beaucoup d'esprit &  
 de vérité. Celui de Roxelane, qui triom-  
 phe de la fierté Ottomane & de ses  
 rivales par son enjouement & son in-  
 génuité, forme un tableau qui plaît  
 la raison, & qui intéresse le cœur. Les  
 Sultanes sont parfaitement jouées par  
 Mesdames Colombe, Billioni & Beau-  
 pré. Le Sultan est rendu avec dignité  
 par M. Clairval. M. Narbonne, repré-  
 sentant le Muphti dans la cérémonie de  
 couronnement, chante une invocation  
 qui est fort applaudie.

Hvj

## A R T S.

## G R A V U R E S.

## I.

*Le Billet doux*, Estampe d'environ 16 pouces de haut sur 12 de large, gravée par N. Delaunay, de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, d'après le Tableau peint à la gouache par N. Laverence, Peintre du Roi de Suède. A Paris, chez Delaunay, Graveur du Roi, rue de la Bucherie, la porte-cochère près la rue des Rats. Prix 6 liv.

**C**ETTE Estampe est de la grandeur de celle, intitulée *le Coucher de la Mariée*, gravée par le même Artiste d'après M. Beaudouin, & est destinée à lui faire pendant. On y voit un jeune homme qui, pour donner, sans être aperçu, un Billet doux à une Dlle, occupe sa bonne mère avec un papier de Mus-

A V R I L. 1778. 181

que. Cette Scène se passe dans un Sallon décoré , & le mérite de la gravure ajoute à l'agrément de la composition.

I I.

*Apollon & Marfias*, estampe nouvelle de 18 pouces de hauteur & 19 de largeur, gravée d'après le tableau de Carle Vanloo, par Simon-Charles Migér, pour sa réception à l'Académie en 1778. A Paris, à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, au Louvre.

Cette estampe est d'un burin vigoureux & pittoresque.

I I I.

*Portrait en médaillon de Monseigneur François-Joachim Pierre de Bernis, Cardinal & Archevêque d'Alby*, gravé d'après le tableau de Callet, par P. Savart. C'est un portrait qui ornera la belle suite des hommes de génie, gravé par MM. Fiquet & Savart; prix 3 liv. chez M. Savart, quai St Bernard, Hôtel Chamouzet; & aux adresses ordinaires de gravure.

## I V.

*Table raisonnée des principes de l'économie politique.*

Cette Table présente sous un même point de vue, tous les intérêts divers qui concourent à l'avantage commun de la société. Cette analyse a été imaginée par S. A. S. Mgr. le Margrave régnant de Bade, & rédigée par M. Dupont, Chevalier de l'Ordre Royal de Vasa.

Cette Carte est très-bien exécutée sur papier grand aigle, & gravée en taille-douce par J. Capitaine, Ingénieur-Géographe du Roi, rue St. Jacques, vis-à-vis les Jacobins. Prix 6 liv.

## V.

On publie la première livraison du *Voyage pittoresque de l'Italie*, pour donner à MM. les Souscripteurs une idée de la manière dont l'Ouvrage sera exécuté, avec une explication sommaire des différens sujets dont cette suite est composée. On livrera bientôt une autre

faite du Voyage de l'Italie ; & dans l'intervalle on continue de donner les estampes concernant la Suisse , qui sont du même Auteur , & proposées par la même souscription. Quant à ce qui concerne l'Italie , il faut s'adresser à M. de Lafosse , Graveur , rue du Carrousel , vis-à-vis la porte des Écuries du Roi ; c'est chez lui que se fera la distribution de ce Voyage.

Tout répond à la magnificence de ce monument , le plus considérable qui ait été connu & exécuté en gravure. Les dessins sont faits par les plus célèbres Artistes ; l'exécution en est supérieure & faite par les plus habiles Graveurs.

## V I.

*Seconde suite d'Estampes* , pour servir à l'Histoire des modes & du costume en France dans le 18<sup>e</sup>. siècle : année 1776. Prix 6 liv. le cahier de 12 Estampes. A Paris , chez M. Moreau , Graveur du Cabinet du Roi , Cour du Mai au Palais , Hôtel de la Trésorerie.

Une composition ingénieuse & une exécution agréable , doivent faire rechercher ces Tableaux de nos mœurs & de nos usages.

## MUSICUE.

## I.

**M**ethode de Guittare , pour apprendre seul à jouer de cet instrument , sur les principes de M. Patouart , fils , par M. Corbelin , son Élève. Prix 12 liv. Recueil d'Ariettes choisies d'*Opéra-Comiques & autres*. Prix 6 liv. Deuxième Recueil d'Ariettes choisies des *trois Fermiers & autres*. Prix 4 liv. 4 sols. Troisième Recueil , contenant les airs d'*Armide , une ariette del Signor Colla , une de Laurette & autres*. Prix 4 liv. 4 sols. Quatrième Recueil d'Ariettes de *Myrtil & Lycoris , de l'Olympiade , de Félix & autres*. Prix 6 liv.

Tous lesdits Recueils avec accompagnement de Guittare , & pour servir de suite à la méthode ci-dessus. A Paris , chez l'Auteur , Place Saint-Michel , maison du Chandelier , & au Cabinet Littéraire , Pont Notre-Dame , près la Pompe.

## II.

*Nouveau Recueil de Romances , de Chansons & de Vaudevilles avec accom-*

pagnement de Harpe, de Clavecin & de Guittare.

Il paroît tous les quinze jours une feuille in-8°. de 16 pages, imprimée avec un caractère tout neuf. Il y a dans chaque feuille une Chanfon ou Romance nouvelle, & deux airs nouveaux, & chaque air a son accompagnement de Harpe, de Clavecin & de Guitarre, gravés à part sur une demi-feuille in-8°.

On pourra fouscrire de quatre manières différentes.

1°. Pour les paroles imprimées avec l'air fimple, & alors la fouscription ne fera que de 12 liv. pour Paris, de 15 l. pour la Province (port-franc).

2°. Pour les paroles & les accompagnemens de Harpe, de MM. Petrinî & Meyer, gravés à part, mais du même format que les paroles, & la fouscription fera de 24 liv. pour Paris, & de 27 liv. pour la Province (port franc).

3°. Pour les paroles arrangées pour le clavecin ou le forté-piano, avec accompagnement de deux violons & la baffe chiffrée, par M. Benaut, gravés auffi à part, mais du même format, & la fouscription fera également de 24 liv. pour

## 186 MERCURE DE FRANCE.

Paris & de 27 liv. pour la Province (port franc).

4°. Pour les paroles & des accompagnemens de Guitarre, par M. Tiffier, de l'Académie Royale de Musique, gravés aussi à part, mais du même format, la souscription sera de 24 liv. pour Paris & de 27 liv. pour la Province (port franc).

Le prix de la souscription, pour chacun de ces trois divers Recueils d'accompagnemens en particulier, est de 12 livres.

On pourra souscrire en tout temps, en prenant tous les Numéros antérieurs.

La souscription sera double pour les Exemplaires en papier d'Hollande, grand format, tirés à petit nombre.

Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

### I I I.

*Six Sonates pour le Clavacin ou Forté-piano, avec accompagnement d'un Violon, composées par M. Neven. Prix 7 l. 4 sols. A Bruxelles, chez les sieurs Gram & Couleman; M Grétry à Gand; Désfer à Liège; & à Paris, aux adresses ordinaires de Musique.*

## I V.

*Deux Sonates pour le Clavecin avec accompagnemens, premier, second violon & basse, composées par M. Brodsky. Prix 5 liv. 4 sols. aux mêmes adresses de Musique.*

## V.

*Premier quatuor pour le clavecin principal, avec accompagnement de deux violons & basse obligée, composé par Isaac Lefebure, Œuvre 11. Prix 4 liv. 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue Culture-Sainte-Catherine, maison de M. Barreau, Correcteur des Comptes, chez Madame Castagnéry, rue des Prouvaires; & Madame Lemenu, rue du Roule.*

## V I.

*Six Sonates pour le Clavecin avec accompagnement de violon, dédiées à Madame de Bourdie, ci-devant Marquise d'Antremont, par M. Arnaud de Nîme. Œuvre 1. Prix 9 liv. A Nîme, chez l'Auteur, & chez M. Bouleron; à Paris, chez M. la Chevardière, Marchand de*

188 MERCURE DE FRANCE.

Musique, rue du Roule. ; à Lyon , chez M. Castaud ; à Marseille , chez M. Genoyer, Organiste ; à Toulouse , chez M. la Barthe , Facteur de Clavecin.

V I I.

*Deuxième Livre de Sonates en duo pour une flûte & un violon, ou pour deux flûtes ou deux violons, de différens Auteurs, Abel, Bach, Dôthel, &c. Prix six liv. ; à Paris, chez M. Taillast l'aîné, rue de la Monnoie, la première porte-cochère à gauche en descendant du Pont-Neuf, & aux adresses ordinaires de Musique.*

---

**B I E N F A I S A N C E.**

**L.**

**U**N Maître d'École, mort il y a quelque tems à Courville, village de Champagne, Diocèse de Rheims, avoit laissé en mourant sa femme chargée de sept enfans. La maison où il deméuroit, appartenant à la Communauté, l'infor-

tuncée veuve se vit obligée de la quitter pour faire place au successeur de son mari. Tous les effets devant être vendus au profit de deux enfans mineurs que ce mari avoit eus d'un premier mariage, elle ne put emporter que ses hardes & ses meubles. La Communauté, touchée de son sort, s'assembla au Presbytère pour délibérer sur les moyens de la soulager. Une veuve charitable se chargea de la loger gratuitement avec ses enfans pendant dix années; & les habitans lui assignèrent, pour le même espace de tems, 120 liv. de pension sur les revenus d'une fabrique établie dans l'endroit; ils se cotisèrent ensuite, les uns en bled, les autres en argent, ce qui produisit à cette femme la valeur d'un muid de bled, dont une partie doit lui être fournie pendant plusieurs années.

M. Rouillé d'Orfeuil, Intendant de Champagne, informé de ces actes de charité, en a témoigné sa satisfaction à la Paroisse, en lui expédiant une ordonnance de diminution de 400 livres sur la taille qu'elle devoit payer,

## I I.

M. Secret, Procureur au Bailliage de Péronne, ayant fait assigner un Paysan en paiement d'une somme sur laquelle le Créancier n'avoit d'autre titre que la bonne-foi du Débiteur, & sachant que celui-ci alloit faire usage de la voie appelée *fin de non-recevoir*, éloigna adroitement l'Audience, & écrivit au Débiteur pour le prier de passer chez lui. Il lui parla d'un ton si honnête & si persuasif, qu'il le força à convenir de sa dette, & du motif qui l'avoit déterminé à la nier; l'impuissance d'y faire honneur. « Eh bien lui dit M. Secret, vous n'aurez-  
 » eu que l'intention d'être faussaire »  
 » voici la quittance de ce que vous devez.  
 » Allez dire à votre Créancier que vous  
 » m'avez remis la somme, & qu'il  
 » vienne la toucher ». Le Paysan surpris, mais pénétré de reconnoissance, offre au généreux Procureur de lui faire son billet.  
 » Non, repond-t-il, vous me rembour-  
 » serez si vous pouvez, & quand vous  
 » le pourrez, mais ne contractez jamais  
 » d'obligations que vous ne soyez certain  
 » de pouvoir les remplir. Je suis assez

A V R I L. 1778. 192  
" récompensé de vous avoir empêché de  
" commettre un parjure "

---

*Variétés, inventions utiles, établissemens  
nouveaux, &c.*

I.

LE sieur Bellepaume le Febvre, Marchand de fer à Paris, & Artificier du Roi, a imaginé une espèce particulière de Poëles mobiles, qui ne sont point exposés aux inconvéniens que les personnes délicates leur reprochent communément; ces Poëles, garnis de leurs tuyaux bronzés, se posent en moins de cinq minutes, & échauffent une pièce, quelque grande qu'elle soit, en moins de dix. On les transporte facilement d'un appartement dans un autre, sans fumée & sans danger du feu, dans des endroits même garnis de tapis.

II.

Le sieur Lemay, Mécanicien, fait

## 192 MERCURE DE FRANCE.

voit à Nantes une Voiture unique en son genre ; elle va , sans le secours d'aucun cheval , par le moyen d'un balancier , & peut contenir deux personnes placées à côté l'une de l'autre , ainsi qu'une troisième pour mettre en mouvement le balancier , & gouverner la roue du devant : sa grandeur est celle d'une Voiture ordinaire.

### I I I.

Clavecin, véritable ruchers à Méchanique & à grand ravalement, d'un genre unique & qui n'a point encore paru, fabriqué par un Flamand nouvellement arrivé à Paris. Ce Clavecin fait à merveille le crescendo, enfle & diminue les sons à volonté, & produit différens jeux charmans ; le tout par le moyen d'un seul bouton que le genou fait agir avec la plus grande facilité sans gêner ni troubler en rien l'Exécuteur ni l'exécution. L'on ne doute point que les connoisseurs & les amateurs en cette partie, ne soient charmés d'entendre cet instrument, & d'accorder leurs suffrages à celui qui en est l'inventeur, & qui est aussi intéressant à connoître pour son mérite que pour son talent.

Ce

Ce Clavecin se voit chez le sieur Goërmans, Professeur de Musique & Maître de Clavecin & de Harpe, rue de Limoges au Marais, la première porte-cochère à gauche en entrant par la rue de Bretagne, au deuxième étage.

## I V.

Le sieur Regnier, Arquebusier-Mécanicien à Sémur en Auxois, a inventé & exécuté une Serrure de combinaison, qui lui a valu la plus grande partie du prix d'encouragement proposé par la Société libre d'émulation de Paris. Cette Serrure réunit plusieurs avantages à la fois, comme d'être incrochetable, de consolider les portes, de les décorer, de donner au propriétaire le moyen de changer les combinaisons (& cela en un instant) sans rien démonter, & sans le secours d'aucuns instrumens, ni clefs, tant pour ouvrir que pour fermer. L'inventeur en fournira à 72 liv. & de plus chères, selon la propreté qu'on désirera. On observera de lui désigner la grandeur & l'épaisseur des traverses auxquelles on voudra les adapter, & d'affranchir les ports de lettres.

*I. Vol.*

I

## V.

Le Sieur Darbois, Maître Fabricant d'étoffes de soie à Lyon, vient d'imaginer un nouveau mécanisme, au moyen duquel tout Ouvrier est en état de fabriquer la plupart des étoffes de la petite Tire, telles que les Florentines, les Mexicaines, les Persiennes, les Droguets & autres semblables, sans avoir besoin du secours de personne pour tirer les ficelles du simblot, qui servent à faire la figure ou le brochié; les Hambourgeoises, les Saxonnes, les Satins piqués, &c. qui, jusqu'à présent, ne pouvoient se travailler qu'avec un grand nombre de *marches* \* très-embarrassantes, s'exécutent sur les nouveaux métiers de cet ingénieux Fabricant, avec deux marches seulement, & sans tireur.

---

\* On appelle *marches*, en terme de Fabrique, des tringles de bois qui sont ajustées à la partie inférieure du métier, de manière que l'Ouvrier, en posant les pieds dessus ou en les ôtant, fait hausser ou baisser à volonté les fils de la chaîne à travers lesquels ceux de la trame doivent passer.

## V I.

M. Reynard, Membre de l'Académie des Sciences de Clermont-Ferrand, & Mécanicien ordinaire du Roi, a inventé un Fusil destiné pour le service des troupes, où il y a douze pièces de moins que dans les Fusils ordinaires, ce qui ne nuit point à la solidité de l'arme, & la rend moins coûteuse. Cette invention a été honorée de l'approbation de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

---

 A N E C D O T E S.

## I.

L'ARMÉE commandée par le Duc d'Albe, envoyée en Flandre pour en appaiser les troubles, s'établit ensuite près de Groningue à dessein de chasser de la Frise le Comte Louis de Nassau. C'est dans ce canton qu'elle eut une alarme assez plaisante. Strada la raconte ainsi : Les partis détachés ayant en-

tendu de loin des tambours , & distingué quatre drapeaux qui venoient à eux, retournèrent annoncer que l'ennemi arrivoit. C'étoit au lieu d'ennemis une nouvelle Mariée que des Payfans conduisoient avec l'appareil d'une fête rustique. Les quatre Drapeaux qu'ils avoient vus, étoient attachés à des chariots couverts d'une espèce de courtine & de branches d'arbres qui faisoient partie de la pompe nuptiale. Strada assure que le Duc trompé par ses Coureurs, fit prendre lui-même les armes à son Armée, qui ne les quitta point sans avoir fait une décharge générale pour saluer la Noce qu'elle vit défiler. Cette Historiette a passé en proverbe parmi les troupes Wallonnes. Les Soldats ne manquent jamais de demander à ceux qui arrivent fort à la hâte de la découverte , & en témoignant de la frayeur , *s'ils ont vu la Mariée ?*

## I I.

Personne n'ignore quelle juste célébrité Mlle Damesnil s'est acquise dans le rôle de Métope. Lorsqu'on répéta cette Pièce pour la première fois , M. de Voltaire reprochoit à cette célèbre Actrice

de ne pas employer assez de force & de chaleur en invectivant Polifonte. « Mais il faudroit avoir le Diable au corps, » dit Mlle Dumefnil, pour arriver au » ton que vous voulez me faire prendre. — Eh ! vraiment oui, Mademoiselle, c'est le Diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les Arts. Oui, oui, sans le Diable au corps, on ne peut être ni bon Poëte, ni bon Comédien ».

## I I I.

Un homme très-malheureux, après avoir rendu compte à son ami intime des revers terribles qu'il venoit d'essuyer : « Eh bien, qu'auriez-vous fait à ma place dans de telles extrémités ? — Qui ? moi ! répondit vivement cet ami, je me serois donné la mort. — J'ai plus fait, répartit l'infortuné : *j'ai vécu*

## I V.

On n'avoit pas vu depuis long-tems, au Théâtre François, de cabale plus forte que celle qui s'éleva à la première représentation d'Oreste, en 1750. Ce-

## 198 MERCURE DE FRANCE.

pendant la partie saine & impartiale du Public témoignoit son contentement par des acclamations. Dans un de ces momens de transport & d'ivresse, M. de V., hors de lui, s'élançe à demi-corps hors de sa loge, & s'écrie de toutes ses forces : *Applaudissez, braves Athéniens ! c'est du Sophocle tout pur.*

### V.

Un Officier général de l'armée françoise, étant venu sur le champ de bataille après la journée de Lens, demanda à un Espagnol couvert de blessures & mourant : *Mon ami, combien y avoit-il d'Espagnols à la bataille ?* Ce Soldat lui répondit fièrement, *Monfieur, vous pouvez les compter, car ils sont tous ici.*

---

### A V I S.

**D**EPUIS long tems les Arts n'ont cessé de contribuer au luxe & à la magnificence dans tous les genres.

Après la découverte de la composition de ces Pierres dont on fait tant d'usage en Bijouterie,

c'est à l'Artiste & à son industrie qu'on est redevable de leur brillant, de leur mise en œuvre & de leur emploi dans tant d'espèces d'ouvrages différens.

Il ne paroïssoit guères possible d'ajouter à leur éclat, lorsqu'à force de recherches & de travaux, on est parvenu à l'augmenter d'une richesse singulière en y amalgamant pour ainsi dire l'or & l'émail.

D'abord on a émaillé des ouvrages de poche, comme Bonbonnières, Souvenirs, Boëtes à mouches & autres; mais on s'est appliqué depuis peu à employer ces nouveaux ornemens sur les boucles de souliers d'homme & de femme, & on l'a fait non-seulement avec une délicatesse & un art infini, mais encore avec toute la solidité requise.

Leur beauté complète & achevée, soit dans le travail, soit dans la forme & le goût le plus moderne, donne donc lieu d'espérer qu'elles seront recherchées avec plaisir & empressement.

On trouvera ces nouvelles garnitures de Boucles émaillées en or, à Paris, chez le sieur Granchez, Bijoutier de la Reine, au Petit-Dunkerque, quai de Conti, vis-à-vis le Pont-Neuf.



---



---

**NOUVELLES POLITIQUES.**

*De Constantinople, le 24 Janvier 1778.*

**O**N croit savoir positivement que le Général Romanow a pris le commandement d'une nouvelle Armée, composée de vingt-cinq mille hommes, & à-peu-près d'autant de Cosaques venant de l'Ukraine pour se porter sur la Crimée.

Il n'est presque plus question de la guerre de Perse, qui paroît comme assoupie depuis quelque tems ; on croit même Bassora évacué.

On annonce de nouveaux faits d'armes de la part des Tartares en Crimée, & l'on dit que Selim-Gueray y a pénétré & se trouve à la tête des mécontents, qui ont envoyé ici de nouveaux Députés pour presser l'assistance de la Porte.

*De Varsovie, le 22 Février 1778.*

Malgré les bruits qui se répandent d'un accommodement entre les Turcs & les Russes, les Lettres des frontières du Dniester portent que les Russes ont encore renforcé de quelques milliers d'hommes les Troupes déjà rassemblées vers la Moldavie, & qui se montent aujourd'hui à cinquante mille hommes, sans compter les Cosaques. Elles s'occupent à pourvoir leurs magasins de tout ce qui pourra leur être nécessaire.

*De Vienne , le 4 Mars 1778.*

On écrit de la Basse-Hongrie , que le 3 du mois dernier , en fouillant dans les masures d'*Alt-Offen* ou de l'ancienne Bude , on a découvert un monument des Romains qu'on croit avoir été un bâtiment pour les bains. L'intérieur , dont le plafond est soutenu par beaucoup de piliers , a six toises de longueur sur cinq de largeur. On y trouve les caractères suivans gravés : L. S. II. H.

*De Rome , le 6 Février 1778.*

Le Souverain Pontife étant informé que les charges de l'État n'étoient pas distribuées avec égalité , & sachant que l'injustice de la répartition portoit particulièrement sur ceux de ses Sujets qui ont le plus de droit à sa bienfaisance paternelle , a ordonné , par un Édit du 15 Décembre dernier , que tous les six mois il seroit dressé un nouveau Cadastre des revenus territoriaux dans les cinq Provinces de l'État Ecclésiastique , l'intention de Sa Sainteté étant que les Impôts ne soient plus désormais arbitraires , & qu'au contraire ils soient toujours en proportion avec les facultés des contribuables.

Le Saint Père , qui enrichit chaque jour la belle collection d'antiques établie au Vatican par le feu Pape Clément XIV , vient d'y faire placer , entre autres Statues , celles du Dieu Pan & d'un Faune : l'une & l'autre , de marbre de Paros & de la plus grande beauté , ont été trouvées dans les fouilles

qui se font pour le compte de la Chambre Apostolique.

*De Civita-Vecchia, le 1 Février 1778.*

Le Pape vient d'accorder une petite traite de trois mille cinq cens Rubbi de bled (*sorte de mesure à Rome*) aux Fermiers de la Province du Patrimoine de Saint-Pierre & de la Minière des Aluns. On se flatte d'une plus considérable extraction dans les mois de Mars & d'Avril prochain. La plus grande partie de ce bled doit passer à Marseille, & l'on a déjà freté plusieurs Bâtimens pour en faire le transport.

*De Florence, le 5 Février 1778.*

En exécution des ordres du Grand Duc, communiqués aux Archevêques & Evêques de ses Etats, l'Archevêque de cette Capitale a déjà envoyé à tous les Recteurs des paroisses de son ressort une lettre circulaire par laquelle il leur enjoint de l'informer exactement, & dans le cours du mois de Mars prochain au plus tard, du nombre des personnes qui composent le Clergé séculier & régulier, de celui des Bénéfices, de toutes les obligations de Messes qui y sont attachées, & enfin de ce qui regarde les Monastères & Couvens de l'un & de l'autre sexe. Tous les autres Prélats du Grand Duché se disposent à concourir également aux vues bienfaisantes de notre Souverain.

Les négociations entre cette Cour & le Saint-

Siège, relativement aux limites des Pays voisins de la rivière de Chiana ou Clanis, viennent enfin d'être terminés. Il en avoit été question dès le tems du Pontificat d'Eugène IV, vers le milieu du quinziesme siècle. Côme de Médicis eut à Rome, dans le seiziesme siècle, des Conférences sérieuses avec Pie IV, au sujet de cette affaire, dont la poursuite fut interrompue par la mort de ce Pontife : elle fut reprise depuis par Ferdinand II, & ce Prince avoit résolu de charger le célèbre Galilée de la négociation, lorsque la guerre survenue entre Edouard Farrèse, Duc de Parme, & les Barberins, neveux d'Urbain VIII, suspendit encore cette discussion, qui depuis étoit restée indécise. Son Altesse Royale, qui ne néglige rien de tous les objets de l'administration la plus éclairée, est venue à bout de faire finir cette difficulté, qui duroit depuis plus de treis cens ans.

*De Gènes, le 23 Février 1778.*

L'Ambassadeur de Maroc qui est à la Cour de Florence, a envoyé une lettre de son Maître, adressée à cette République : on assure qu'elle contient deux articles essentiels : le premier concernant un Traité de paix entre ces deux Etats, & le second, un Traité de Commerce. Le Gouvernement n'a point encore donné de réponse positive ; en sorte qu'on est dans l'attente des suites de cette négociation.

*De Londres, le 20 Février 1778.*

On assure qu'il a été décidé dans le Conseil

Lvj

que les frères Howe seroient rappelés , & que la permission de s'absenter leur a été envoyée dès le 29 du mois dernier ; c'étoit à quoi il falloit s'attendre dès qu'on devoit leur ôter la qualité de Commissaires du Roi & d'envoyer à leur place cinq autres , parmi lesquels , sans doute , il y en aura de désignés pour prendre leur commandement. Quelques personnes pensent que ces Commissaires sont déjà en mer.

Des lettres d'Hanovre annoncent que six mille hommes de cet Electorat sont prêts à s'embarquer pour l'Amérique ; mais on n'ajoute point si de nouvelles recrues des Princes nos Alliés grossiront ce secours, si nécessaire , dans le cas possible où le Congrès Américain auroit pris les mesures convenables pour empêcher l'effet des négociations des cinq Commissaires , dont les noms sont encore ignorés.

La Cour a reçu quelques dépêches du Général Howe , qui contiennent que les dispositions sont faites pour la sûreté des quartiers d'hyver à Philadelphie ; que l'Armée ennemie est cantonnée à quinze milles de distance ; que le Congrès a ordonné la levée d'un grand nombre de recrues pour l'augmentation de ses Armées , & qu'il étoit survenu des obstacles à l'embarquement des Troupes de Burgoyne pour repasser en Europe : mais on ne parle pas de la nature de ces obstacles , & encore moins de la situation actuelle de New-York.

Les Américains instruits de tous nos efforts pour une Campagne vigoureuse , si leur refus la rend nécessaire , ont fait de leur côté des

levées considérables d'hommes, & l'Armée de Washington attend de nombreux renforts de plusieurs endroits. A l'égard de l'état actuel des choses, on ne fait rien de positif; chaque jour voit naître un bruit qui se dissipe presque aussitôt, parce qu'il n'a pour fondement que la manie de prévoir & d'anticiper sur ce que l'intérêt particulier fait désirer.

Le Roi se rendra demain en Parlement pour signer les trois Bills réconciliatoires qui, à ce que présument quelques personnes, ne sont qu'une montre pour l'Europe, attendu que les Commissaires, quels qu'ils soient, ne seront pas bornés à ne traiter que dans le seul cas de la renonciation à l'indépendance. On n'a aucune nouvelle intéressante de l'Amérique, mais on parle d'une dangereuse émeute qui vient d'éclater dans la Ville de Norwick, à l'occasion des enrôlemens.

Les Commissaires désignés pour traiter de la réconciliation, sont, le Comte de Carle-Isle, les deux Commandans en chef par mer & par terre en Amérique, le sieur Eden, sous-Secrétaire d'État du Comte de Suffolck, & le sieur Jackson, du département du Commerce & des Plantations. En attendant leurs instructions, ils font toutes les dispositions que demande un prompt départ. Leurs honoraires sont fixés à 10 livres sterlings par jour, avec la table.

L'émeute de Norwick, à l'occasion des enrôlemens qu'on vouloit empêcher, est calmée, à l'aide de quelques Détachemens de Dragons qui ont rétabli l'ordre dans cette Ville.

Le sieur Went-Worth, un de nos Généraux en Pensylvanie, est arrivé ici de Philadelphie le 14 de ce mois, avec des dépêches du Général & du Lord Howe. Il a été en conférence avec le Roi & ses Ministres, & voici les nouvelles qu'on prétend qu'il a apportées : 1°. Que l'Armée du Roi étoit toujours maîtresse de Philadelphie ; que les Américains s'étoient remis en possession, par surprise, de Red-Bank & de Mud-Island, mais qu'ils en avoient été délogés ; & que le Détachement qui s'en étoit emparé avoit été tué ou fait prisonnier : 2°. Que les Colonies faisoient de nombreuses levées pour renforcer leurs Armées & que la colonie de la Nouvelle-Ecosse paroïssoit disposée à se révolter contre la Mère-Patrie.

*D'Amsterdam, le 23 Février 1778.*

Des Lettres authentiques de Méquinez, du 22 Décembre dernier, rapportent que le 20 du même mois, le Roi de Maroc a fait expédier aux Consuls & Négocians qui résident dans le port de Tanger, de Salé & de Mogador, des lettres circulaires par lesquelles ce Prince leur fait savoir que tout Bâtiment Russe, Napolitain, Maltois, Allemand, Prussien, Toscan, Génois, Hongrois, Sarde & Américain pourra désormais entrer librement dans tous les Ports de ses États, & qu'en conséquence il a été expédié des Lettres à ses Corsaires pour qu'ils aient à laisser passer ces Navires sans les inquiéter, afin qu'ils puissent s'y fournir de provisions & y jouir des mêmes privilèges que les autres Nations avec lesquelles ce Souverain est en paix ; au moyen

de quoi il n'aura plus de guerre avec les Européens , & le commerce avec les Etats sera permis à toutes les Nations. Cette révolution si importante à l'humanité demanderoit , pour que ses avantages s'étendissent au-delà des jours du Prince qui l'a fait naître , qu'il s'efforçât encore de tourner les vues de les Peuples du côté de l'Agriculture & des Arts utiles & paisibles qui consolideroient ce triomphe de l'équité & de la raison universelles.

*De Paris, le 7 Mars 1778.*

L'Académie Royale d'Architecture de Paris, ayant reconnu les talens de M. André Tagliaféchy , Architecte de la République de Gênes , vient de le nommer unanimement son Associé-Correspondant.

### N O M I N A T I O N S.

L'Abbé de Narbonne-Lara s'étant démis de la place d'Aumônier du Roi , Sa Majesté a nommé pour le remplacer , l'Abbé de Mauleon , Grand-Vicaire d'Evieux , qui eût, le 22 du mois de Février , l'honneur d'être présenté au Roi par le Prince Louis de Rohan , Grand-Aumônier de France , & de faire en cette qualité ses remerciemens à Sa Majesté.

Le Roi ayant accordé à la Demoiselle de Larnage un brevier de Dame , elle a pris le titre de Comtesse de Larnage.

Le Roi a nommé à l'Abbaye de Bonnefontaine, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Rheims, l'Abbé de Hercé, Vicaire-Général de Nantes.

Le Roi ayant accordé à Demoiselle d'Esterhazy le brevet de Dame, elle a pris le titre de Dame d'Esterhazy.

Le Roi a accordé, le 28 du mois de Février, le Régiment de la Marine, vacant par la démission du Vicomte de Jaucourt, au Vicomte de Boisse, Colonel en second du Régiment de Picardie.

Le Roi a nommé à l'Abbaye de Flavigny, Ordre de Saint Benoît, Diocèse d'Autun, l'Abbe Fremont, Vicaire-Général du même Diocèse; à celle d'Ebreuil, même Ordre, Diocèse de Clermont, l'Abbé de Montault, Aumônier de Monseigneur le Comte d'Artois, sur la nomination & la présentation de ce Prince, en vertu de son Apanage.

### PRÉSENTATIONS.

Le 11 de Mars, le sieur Sabatier de Cabre, Ministre Plénipotentiaire du Roi, près le Prince Evêque de Liège, qui est de retour en cette Cour par congé, a eu, à son arrivée, l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères.

Le 15 du même mois, la Marquise d'Esparbès

a eu l'honneur d'être présentée, sous le nom de la Comtesse de Luffan, à leurs Majestés & à la Famille Royale par la marquise d'Aubierre.

Le même jour, le Vicomte de Vibraye, Ministre Plénipotentiaire du Roi près le Duc de Wirtemberg, & son Ministre près le cercle de Souabe, de retour en cette Cour par congé, a eu l'honneur, à son arrivée ici, d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères.

Les sieurs Benjamin Franklin, Silas Déane & Arthur Lée, Députés des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, ont eu l'honneur d'être présentés au Roi, le 20 du même mois, par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères. Ils ont eu aussi l'honneur le même jour, d'être présentés à la Reine & à la Famille Royale.

Le 18, le Duc de la Vauguyon, Ambassadeur du Roi auprès des Etats Généraux des Provinces-Unies, qui étoit de retour en cette Cour par congé, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat ayant le département des Affaires Etrangères, & de prendre congé de Sa Majesté pour retourner à son Ambassade.

Le 24, le Baron de Schoenfeld, Ministre Plénipotentiaire de l'Electeur de Saxe, eut une audience particulière du Roi, dans laquelle il présenta ses Lettres de créance à Sa Majesté. Il fut conduit à cette audience, ainsi qu'à celle de

la Reine & de la Famille Royale, par le sieur Lalive de la Brèche, Introdacteur des Ambassadeurs, & précédé par le sieur de Séqueville, Secrétaire ordinaire du Roi pour la conduite des Ambassadeurs.

Le 25, le Marquis de Noailles, Ambassadeur du Roi près Sa Majesté Britannique, de retour en cette Cour, a eu l'honneur d'être présenté, à son arrivée, à Sa Majesté par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'État au département des Affaires Etrangères.

### PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Les sieurs Née & Masquelier, Graveurs, que Leurs Majestés & la Famille Royale ont honoré de leurs Souscriptions pour un Ouvrage intitulé : *Tableaux pittoresques, physiques, moraux, historiques, politiques & littéraires de la Suisse & de l'Italie*, ont eu l'honneur de remettre, le 9 Mars à Leurs Majestés & à la Famille Royale, la première livraison du *Voyage pittoresque d'Italie*, qui s'est faite sans interrompre la continuation des Vues de la Suisse; & le 21 du même mois, la quatorzième livraison de cet Ouvrage.

L'Abbé du Houx, Aumônier du Régiment d'Infanterie de Monsieur, a eu l'honneur de présenter à ce Prince, le Vendredi 6, & à Madame, le Dimanche 8 Mars, un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Histoire du Régiment d'Infanterie de Monsieur, créé sous le nom de Provence en 1674*, un volume in-8°. A

Bouillon, de l'Imprimerie de la Société Typographique.

L'abbé de Villiers a eu l'honneur de présenter au Roi, le 17 du même mois, un Ouvrage ayant pour titre : *Dignité de la Nature humaine considérée en vrai Philosophe & en Chrétien.*

L'Abbé Batteux, de l'Académie Française, a eu, le 25 Mars, l'honneur de présenter au Roi le *Cours d'Etudes à l'usage des Elèves de l'Ecole Royale Militaire*, rédigé & imprimé par ordre de Sa Majesté.

### M A R I A G E S.

Le 25 Mars, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le Contrat de mariage du Marquis de la Tour-du-Pin, Colonel en second du Régiment de Condé, Infanterie, avec Demoiselle de Bethune-Pologne; & celui du Comte de Nugent, Officier au Régiment de Walsh, Irlandois, avec demoiselle Maillon de Maillon-Rouge,

### M O R T S.

Le sieur Charles François de Vendomois le Saint-Aubin, ancien Vicaire-Général de Rennes, & Abbé Commendataire de Saint-Etienne de

Rémy, Diocèse de Cambrai, est mort en cette Ville le 14 de Mars.

Le Marquis de Martigny, Mestre de Camp de Cavalerie, Maréchal des-Logis de la première Compagnie des Mousquetaires, est mort le 23 de Février, après cinquante-cinq années de service, & dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge.

Abraham de la Pelouze, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Inspecteur-Général de l'Artillerie au département de Bretagne, est mort en cette Ville le 1 de Mars, dans la soixante-dix-septième année de son âge.

Charles-Philbert Tardieu, Comte de Maleiffye, ancien Capitaine au Régiment des Gardes-Françoises, est mort en cette ville le 15 Février.

Marie-Geneviève-Henriette-Gertrude de Bourbonnè-Maleuze, veuve du Comte de Poictiers, est mort en cette Ville dans la quatre-vingt-huitième année de son âge.

Nicolas-Charles le Sefne, Chevalier, Marquis de Menilles, ancien Capitaine de Dragons, est mort en son Château de Menilles, en Normandie, le 7 de Mars, âgé de 95 ans.

Louise-Charlotte Alexandre est morte en cette Ville, sur la Paroisse de Saint-Sulpice, le 28 Février dernier, âgée de 117 ans.

Le sieur Lebeau, ancien Professeur d'Eloquence en l'Université de Paris, Professeur au Collège Royal, Secrétaire-ordinaire du Duc d'Orléans, ancien Secrétaire-Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & Pensionnaire de la même Académie, est mort à Paris le 13 de Mars.

Pierre le Sciure Desbrières, Docteur de la Mai-

son & Société de Navarre, ancien Chapelain du Roi, Abbé Commendataire de l'Abbaye de Notre-Dame de Lorrour, Ordre de Cîteaux, Diocèse d'Angers, est mort à Paris le 14 de Mars, dans la soixante-huitième année de son âge.

N... Taurin, ancien Vicaire-Général & Official de Lombès, Abbé Commendataire de l'Abbaye Royale de Notre-Dame de Puyferrand, Ordre de Saint-Augustin, Diocèse de Bourges, est mort à Paris le 16 Mars.

N... de Piolehc, Abbé Commendataire de Saint-Pierre de Flavigny, Ordre de Saint-Benoît, Diocèse d'Autun, est mort à Paris le même jour, dans la soixante-cinquième année de son âge.

Le nommé François Chimler, Laboureur au village des Chazes, Paroisse de Thiezac en Auvergne, Election d'Aurillac, est mort le 25 Janvier dernier, dans la cent-treizième année de son âge. Il a joui d'une vieillesse vigoureuse & saine. Un de ses fils est père de onze enfans mâles, tous vivans.

*Tirage de la Loterie Royale de France,  
du 2 Mars 1778.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

37, 64, 75, 59, 61.

*Du 16 Mars.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

85, 88, 28, 20, 5.

*Du 1 Avril.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

52, 22, 5, 67, 2.

---



---

**T A B L E.**

<b>P</b>	<b>PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5</b>
Les Délices du sentiment.	<i>ibid.</i>
Épître à Julie.	13
Description de Bouillac.	16
Lettres de Mélanie & de Saint-Clair.	17
Épigramme,	35
Adieux à Rosette.	<i>ibid.</i>
Réflexions Mélancoliques.	38
Réponse à Moi même,	41
Le Printems.	43
Suites des Pensées diverses,	46
Vers pour mettre au-bas du Portrait de M. le Kain,	52
A Madame * * *	53
Le jeune Enfant & son Père,	<i>ibid.</i>
Épigramme,	54
L'Enfant & Sa Mère,	55
Conte,	<i>ibid.</i>
Explication des Enigmes & Logogryphes,	56
<b>ENIGMES,</b>	57
<b>LOGOGRYPHES,</b>	59
<b>NOUVELLES LITTÉRAIRES,</b>	65.
Aspect Philosophique,	68
L'Origine des Grâces,	76
Les Passions du jeune Werther,	80
Idylles & autres Poësies,	84

A V R I L. 1778. 215

Progrès ultérieurs de la Chirurgie ,	86
B. Flacci Albini ,	89
Mémoires secrets , tirés des Archives des Souve- rains de l'Europe ,	95
Métamorphoses d'Ovide ,	97
Harangues choisies des Historiens Latins ,	100
Essais historiques sur Orléans ,	101
Pensées Philosophiques ,	105
Almanach Littéraire ,	108
Mémoire Artificiel ,	112
Essai sur les maladies des Artisans ,	119
Histoire Naturelle du Globe ,	121
Histoire de Lady Julie Harley ,	127
Histoire Général de Hongrie ,	131
Annonces littéraires ,	152
ACADÉMIES ,	154
————— Bordeaux ,	<i>ibid.</i>
————— Lyon ,	158
SPECTACLES.	163
Concert Spirituel ,	<i>ibid.</i>
Opéra ,	164
Comédie Françoisé ,	168
Comédie Italienne ,	174
ARTS.	180
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Musique ,	184
Bienfaisance ,	188
Variétés , inventions , &c.	191
Anecdotes ,	195
Avis ,	198
Nouvelles politiques ;	200
Nominations ,	207

## 216 MERCURE DE FRANCE.

Présentations,	208
————— d'Ouvrages,	210
Mariages,	211
Morts,	<i>ibid.</i>
Loterie,	213.

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier volume du Mercure de France, pour le mois d'Avril, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 2 Avril 1778.

DE SANCY.

---

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,  
près Saint Côme;

MERCURE  
DE FRANCE,  
DÉDIÉ AU ROI,  
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:

AVRIL, 1778.

SECOND VOLUME.

---

*Mobilitate viget.* VIRGILE.

---



A PARIS,  
Chez LA COMBE, Libraire, rue de Tournon,  
près le Luxembourg.

---

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

## AVERTISSEMENT.

C'EST AINSIEUR LACOMBE Libraire, à Paris, rue de Tournon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du *Mercur*.

L'abonnement du *Mercur* à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, Libraire, à Paris, rue de Tournon.

---

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux  
suivans, port franc par la Poste.*

<b>JOURNAL DES SAVANS</b> , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
<b>JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES</b> , 24 cahiers par-an, à Paris,	24 l.
En Province,	30 l.
<b>BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS</b> , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
<b>ANNÉE LITTÉRAIRE</b> , 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
<b>GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE</b> , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
<b>JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE</b> , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
<b>JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES</b> , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
<b>JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE</b> , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
<b>LA NATURE CONSIDÉRÉE</b> , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
<b>JOURNAL DE LECTURE</b> , 24 parties par an. Prix.	30 l.
<b>LE BABILLARD</b> , 72 feuilles par an, qui paroissent de cinq en cinq jours, à Paris,	24 l.
En Province,	30 l.
<b>LE COURIER D'AVIGNON</b> ; prix,	18 l.

A ij

*Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.*

<i>Quinti Horatii Flacci carmina cum annotationibus</i> , 2 gr in-8°. br.	10 l.
Les Incas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in 8°. rei.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 s.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse- cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	3 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architec- ture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in 12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br. 2 l.	
Dict. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°. broché	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°. br.	2 l. 10 s.
L'Égyptienne, poème épique, br.	2 l. 10 s.
Hymne au Soleil, nouv. édit. augmentés,	1 l. 10 s.



M E R C U R E  
D E F R A N C Ê .

A V R I L , 1778.

---

P I È C E S F U G I T I V E S .  
E N V E R S E T E N P R Ô S E .

---

*LETTRE écrite à M. de SAINT-MARC,  
par M. DE VOLTAIRE, le lendemain  
du couronnement de son Buste sur le  
Théâtre de la Comédie Française.*

**M** O N S I E Û R ,

J'AI appris que c'est vous qui daignâtes, hier,  
vous amuser à me donner l'immortalité dans les  
plus jolis vers du monde. Ils ont apaisé les  
souffrances que la suite de ma maladie me fait

A ij

## 6 MERCURE DE FRANCE.

éprouver. Si je ne suis pas encore en état de vous répondre dans le langage charmant dont vous faites un si bel usage, je vous supplie du moins d'agréer ma vive reconnoissance, & le respect avec lequel j'ai l'honneur, &c.

---

*VERS envoyés quelques jours après à M.  
DE SAINT-MARC, par M. DE  
VOLTAIRE.*

**V**ous daignez couronner aux jeux de Melpomène,  
D'un Vieillard affaibli, les efforts impuissans.  
Ces Lauriers dont vos mains couvroient mes cheveux blancs,  
Étaient nés dans votre Domaine.  
On sait que de son bien tout Mortel est jaloux.  
Chacun garde pour soi ce que le Ciel lui donne.  
Le Parnasse n'a vu que vous  
Qui sût partager sa Couronne.

---

*VERS de M. l'Abbé DE LATAIGNANT  
à M. DE VOLTAIRE.*

**J'**AI vu le célèbre Voltaire,  
Il compose à son ordinaire ;

Et quoique plus qu'octogénaire ,  
Il fait charmer comme à trente ans ;  
C'est toujours le même art de plaire ,  
Et son hiver est son printems.

Ce Favori de Melpomène ,  
Ce digne Héros de la Scène ,  
Revient sur le bords de la Seine  
Enchanter encor tout Paris ;  
Par les nouveaux fruits de sa veine ,  
Il étonne nos beaux esprits,

Disciple charmant d'Épicure ,  
Il semble qu'en lui la Nature  
Se perfectionne & s'épure ,  
Quand en nous elle se détruit ;  
Et qu'une lumière plus pure  
L'éclaire, quand elle nous fuit,

Grand , dès sa plus tendre jeunesse ,  
Respectable dans sa vieillesse ,  
Et ménageant avec adresse ,  
Et l'erreur & la vérité ,  
Du Chantre immortel de la Grèce ,  
Il aura la célébrité.

Du tems que sa belle Émilie ,  
Aussi savante que jolie ,  
Et digne d'être son amie ,

A iv

## 2 MERCURE DE FRANCE.

Passoit avec lui les beaux jours  
Au sein de la Philosophie,  
Il charmoit & plaira toujours.

En tout genre c'est un grand Maître,  
Les Dieux sembloient l'avoir fait naître  
Pour nous apprendre à les connaître  
Comme pour l'immortalité.  
Quel dommage de ne plus être  
Lorsque l'on a si bien été !

Déjà ce sublime Génie  
A reçu de l'Académie,  
Ainsi que de la Comédie,  
Les complimens, les tendres vœux.  
Honoré par leur Compagnie,  
Il s'honore d'être avec eux.

Modèle de la bienfaisance,  
Sans espoir de reconnoissance,  
Avec tendresse & complaisance,  
Son cœur sensible & libéral  
Tire du sein de l'indigence  
La famille de son rival.

Que ce Mortel s'acquit de gloire !  
Sa tête est un vrai répertoire  
Des hauts faits tirés de l'Histoire ;  
De rares exploits & de traits

Qu'il a gravés dans sa mémoire  
Pour ne les oublier jamais.

Qu'il est étonnant qu'à son âge  
Il fasse encor plus d'un Ouvrage  
Où l'esprit brille à chaque page,  
Aussi bien en prose qu'en vers!  
De Paris le juste suffrage  
Est celui de tout l'Univers.

Le voilà donc dans sa Patrie,  
Malgré la critique & l'envie;  
Son Monarque le justifie  
Lorsqu'il approuve son retour;  
Et tout, jusqu'à l'Académie,  
S'empresse à lui faire la cour.

*RÉPONSE de M. DE VOLTAIRE  
aux Couplets de M. l'Abbé DE  
LATAIGNANT.*

**L**LATAIGNANT chanta les Belles,  
Il trouva peu de cruelles,  
Car il fut plaie comme elles;  
Aujourd'hui plus généreux,  
Il fait des Chançons nouvelles  
Pour un Vieillard malheureux.

A. V.

10 MERCURE DE FRANCE.

Je supporte avec constance  
Ma longue & triste souffrance,  
Sans l'erreur de l'espérance,  
Mais vos Vers m'ont consolé,  
C'est la seule jouissance  
De mon esprit accablé.

Je ne peux aller plus loin, Monsieur; M. Tronchin, témoin du triste état où je suis, trouverait trop étrange que je répondisse en mauvais Vers à vos charmans Couplets; l'esprit d'ailleurs se ressent trop des tourmens du corps; mais le cœur du vieux Voltaire est plein de vos bontés.

---

*VERS SUR LE SUCCÈS D'IRÈNE.*

**L'**AN mil sept cent dix-huit, Voltaire sur la  
Scène,  
Pour la première fois combattant & vainqueur,  
Fut couronné par Melpomène.  
Du Théâtre Français le soutien & l'honneur,  
Que de lauriers couvrent sa tête!  
A ses nombreux exploits, ce grand homme, au-  
jourd'hui,  
Ajoute encote une conquête.  
Favori d'Apollon, toujours digne de lui,  
Justement il peut dire après cette victoire:  
*Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta  
gloire.*

---

*VERS à M. DE VOLTAIRE, lorsqu'il se  
rendit dans la Loge Franc-Maçonne  
des Neuf-Sœurs.*

**Q**U'AU seul nom de l'illustre Frère,  
Tout Maçon triomphe aujourd'hui ;  
S'il reçoit de nous la lumière,  
Le monde la reçoit de lui.

*Par M. de la Dixmerie.*

---

*VERS de M. DE VOLTAIRE à Madame  
HEBERT, qui lui avoit envoyé deux  
remèdes, l'un contre l'hémorrhagie, &  
l'autre contre une fluxion sur les yeux.*

**J**E perdois tout mon sang, vous l'avez conservé ;  
Mes yeux étoient éteints, & je vous dois la vue.

Si vous m'avez deux fois sauvé,

Grace ne vous soit point rendue :

Vous en faites autant pour la foule inconnue

De cent Mortels infortunés.

Vos soins sont votre récompense.

Doit-on de la reconnoissance

Pour les plaisirs que vous prenez ?

A vj

---

SUITE DES LETTRES  
DE MÉLANIE ET DE SAINT-CLAIR.

---

## L E T T R E X I.

*De Durofay à Saint-Clair.*

**J**E ne puis, mon cher ami, faire un meilleur usage de la lettre que je viens de recevoir, que de te l'envoyer. Je ne me permettrai aucune réflexion : ton cœur est le meilleur guide que tu puisses suivre. Tu dis que ton père est ton meilleur ami, il faut lui en donner des preuves.

---

## L E T T R E X I I.

*De M. Durand à Durofay.*

**V**ous trouverez peut-être bien extraordinaire, pour ne rien dire de plus.

Monſieur, la réſolution que je prends. Ma démarche en effet eſt bien ſingulière, puifque je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais vous êtes l'ami de mon fils, & ce titre ſuffit pour me juſtifier.

Je ne puis déposer que dans votre ſein, Monſieur, l'inquiétude dont je ſuis dévoré depuis le retour de Saint-Clair. Je ne doute pas que vous n'avez toute ſa confiance; je ſuis intimement perſuadé que vous en êtes digne à tous égards, & j'implore votre pitié pour m'arracher de la ſituation la plus cruelle où je puiſſe jamais me trouver.

Je n'ai qu'à me louer de la conduite de mon fils; il n'y a point d'attentions, de prévenances qu'il ne mette en uſage pour me faire couler la vieilleſſe la plus heureuſe; mais il eſt tourmenté d'un ennui ſecret qu'il s'efforce en vain de me déguiſer; l'œil d'un père tendre eſt pénétrant: mon fils eſt malheureux, je n'en puis douter; & le peu de confiance qu'il me témoigne en cette occaſion, alarme ma ſenſibilité. Daignez, Monſieur, au nom de l'amitié que vous portez à Saint-Clair, daignez éclairer ma tendreſſe inquiète, & me mettre

## 14 MERCURE DE FRANCE.

à portée d'alléger le poids de ses peines. Je vous prie de croire, Monsieur, que la curiosité n'entre pour rien dans les motifs qui me conduisent : l'état de mort fils me pénètre, & je ne puis être heureux que lorsqu'il le sera lui-même.

---

### LETTRE XIII.

*De Saint-Clair à Durosay.*

**J'**AI connu mes torts, mon cher Durosay ; je les ai connus, & je les ai réparés. Il est donc vrai que j'ai affligé le meilleur des pères ? Oh ! que je me reprocherai long-tems ma cruelle réserve ! Il m'a pardonné, mon cher ami, il m'a généreusement pardonné ! Je suis tombé à ses genoux ; je les ai mouillés de mes larmes, je lui ai tout avoué ; il m'a relevé, m'a serré dans ses bras, & nous avons confondu nos pleurs. Quelle situation plus touchante ! Loin de condamner mon amour, mon généreux père doit mettre tout en œuvre pour parvenir à combler mes vœux. Il a été lié dans sa jeunesse avec le père de Mélanie qu'il a connu au

Collège : d'ailleurs il voit souvent un de ses intimes amis, & il m'a promis de concerter avec lui les moyens de me rendre heureux. O mon ami ! quelle paix profonde succède à l'agitation de mon cœur ! Il m'est donc permis d'espérer..... Espérer ! . . . . Dois-je donc me flatter si promptement ?... Le dois-je ?... S'il se pouvoit.... J'entends Mérival... Je vais savoir.... Je quitte la plume un instant ; je ne tarderai point à la reprendre.

Je serai présenté sous peu de jours au père de Mélanie. Mérival a témoigné à cette famille respectable, le desir que j'avois de cultiver sa connoissance, & j'aurai tout lieu d'être satisfait de l'accueil qu'on me fera. Ah ! Durosay ! Je verrai Mélanie !... Je pourrai lui parler !.. Conçois-tu mon bonheur ?.... L'heure de la poste ne me permet pas de t'entretenir plus long-tems. Adieu.

## L E T T R E X I V.

*Du même à Durosay.*

**J**E ne puis commander à l'excès de ma joie ; je ne puis suffire aux transports qui m'animent. Mérival m'a conduit hier chez M. d'Héricourt ; on ne peut pas être mieux reçu que je ne l'ai été. La mère de Mélanie m'a fort engagé à perdre avec elle, ce sont ses expressions, les momens dont je pourrois disposer. J'ai vu Mélanie ; je lui ai adressé la parole, elle a rougi, je me suis déconcerté ; & sans la présence d'esprit de Mérival, qui m'a tiré d'embarras, je ne fais comment j'aurois pu contenir l'ivresse où j'étois plongé. Heureusement que personne ne s'est apperçu de mon trouble, & qu'une visite survenue fort à propos, m'a donné le tems de me remettre. Enfin, après une heure au moins de conversation, j'ai demandé, en me retirant, la permission de venir faire ma cour, ce qui m'a été accordé de la meilleure grace du monde. Tu dois être persuadé, mon cher

ami, que je ne tarderai point à en profiter. Mélanie.... plus je la vois, & plus elle me paroît digne des hommages de toute la terre ; c'est la candeur, c'est la vertu personnifiées. Que ne sacrifierbis-je pas pour obtenir un seul de ses regards!

Il semble que mon père rajeunisse de jour en jour ; la santé brille sur son visage, & son front annonce la sérénité de son ame. Nous nous entretenons souvent de Mélanie ; il prend à mon amour l'intérêt le plus tendre, & ne négligera rien pour assurer mon bonheur. Il compte entièrement sur le crédit d'un ami commun, dont je crois l'avoir déjà parlé. Cet honnête homme s'appelle M. de la Noue : il a été long-tems employé dans différentes Cours, où il s'est acquis l'estime & l'amitié de tout le monde. Il a de puissantes protections qui pourront m'être de la plus grande utilité ; mais ce qui me flatte le plus, c'est qu'il est intime ami du père de Mélanie, & qu'il peut tout s'il veut s'employer pour moi. Quelles obligations ne lui aurai-je pas s'il peut m'obtenir la main de cette charmante personne !

Je t'entretiens toujours de mes extravagances, & je t'ennuie sans doute ;

mais pardonne ce bavardage à l'excès de mon amour.

---

## L E T T R E X V.

*De Mélanie à Constance.*

**J**E ne fais, ma chère amie, par où commencer ma lettre; je suis dans un trouble, dans une agitation... Je ne puis te peindre l'état de mon cœur... Je viens de voir Saint-Clair... de lui parler... Il m'a fait l'aveu... Respirons un moment....

J'étois occupée à répondre à deux lettres que ma mère m'avoit remises avant d'aller faire quelques visites, où je ne m'étois pas souciée de l'accompagner: ma cousine d'Orgeval vint passer l'après-dîné avec moi; & , peu de tems après son arrivée, on annonça Mérival & Saint-Clair. Tu ne saurois imaginer le trouble qui s'empara de moi: je rougis, je pâlis; la joie, la crainte, mille mouvemens divers se succédèrent dans mon ame avec tant de rapidité, que j'eus bien de la peine à prononcer quelques paroles.

Saint-Clair remarqua mon trouble , & ses yeux s'animerent de l'éclat le plus vif. La conversation devint générale pendant quelques minutes ; ma cousine se mit au clavecin , je ne fais à quel propos : Mérival prit un violon & l'accompagna. Je restai seule avec Saint-Clair. Nous nous regardâmes quelques momens sans parler. Il rompit enfin le silence ; mais la conversation expira bientôt. Je pris mon tambour , & je me mis à broder ; Saint-Clair s'approcha comme pour examiner mon ouvrage : jugez de la situation où je me trouvai ! je respirois avec difficulté , & mon cœur battoit de toutes ses forces. Saint-Clair rougit & pâlit tour-à-tour ; il s'enhardit enfin , & , d'une voix entrecoupée , il me fit l'aveu de sa tendresse ; je voulus lui imposer silence , & je ne pus que balbutier. Il vit mon embarras , & me demanda pardon d'un air si touchant & si expressif , que je n'eus pas la force de me plaindre. Encouragé par mon silence , il devint plus pressant , & sollicita même , avec tant d'instances & de respect , la permission de me consacrer tous les momens de sa vie , qu'il ne m'a pas été possible de le refuser. C'est en vain que j'ai voulu

m'armer de sévérité. Eh! comment aurois-je pu rejeter les vœux de Saint-Clair, dans le moment même où l'aveu de sa tendresse mettoit le comble à mes desirs!

Cependant, soit que Mérival favorisât son ami, soit que le hasard seul eût secondé ses projets, nous étions d'accord lorsque ma cousine s'est rapprochée de nous : elle étoit loin de soupçonner la scène tendre qui venoit de se passer auprès d'elle. Heureusement pour moi que la conversation ne fut pas longue; je n'étois point en état de la soutenir. Il arriva des visites; Mérival & son ami se retirèrent. Saint-Clair saisit le moment de me jeter à la dérobée le regard le plus tendre, & nous nous séparâmes fort satisfaits. Quelle révolution s'est faite en moi! Suis-je encore la même, & puis-je me reconnoître?... Saint-Clair... pourquoi n'ai-je pas rejeté... pouvois-je commander au trouble de mes sens?... On m'appelle, il faut que je descende. Adieu, ma chère Constance; l'instant de ton bonheur approche, & nous ne tarderons pas à être réunies.

## L E T T R E X V I.

*De la même à Constance.*

**J**E n'ai point fermé l'œil de la nuit ; toute entière à mon amour, j'ai voulu réfléchir sur ma conduite avec Saint-Clair, & je n'ai point eu le courage de me blâmer. Je crains tes reproches, je l'avoue, & je redoute le moment de te voir. Comment pourrai-je soutenir tes regards ? Ta candeur cependant & ton amitié me rassurent ; tu ne décourageras point ta malheureuse amie, & tu la traiteras avec autant d'indulgence que j'ai eu de foiblesse. Je ne me dissimule point que j'ai sans doute agi trop légèrement ; mais dans le trouble où j'étois, pouvois-je conserver assez d'empire sur moi-même pour imposer silence à Saint-Clair ? Que le sort d'une fille est à plaindre ! Quelle situation plus cruelle !... Il ne m'est pas possible de t'entretenir plus long-tems ; il faut que j'aille avec ma mère à Saint-Ouën, passer la journée chez Madame

## 22 MERCURE DE FRANCE.

de Blangy, que je n'aime point. Que ne donnerois-je pas pour qu'il me soit permis de rester seule, & de m'abandonner à l'impression charmante que j'ai reçue !

---

### L E T T R E X V I I.

*De la même à Constance.*

**J**E suis rentrée fort tard, excédée de fatigue & d'ennui ; le sommeil s'est emparé de mes sens ; mais je me suis éveillée de bonne-heure, & ... dois-je te l'avouer ? je ne me suis occupée que de Saint-Clair. Plus je rapproche tous les traits qui le caractérisent, & moins je me trouve coupable.... Je l'apperçois qui monte chez ma mère ; il ne pourra pas venir me voir.... la bienfiance!... Si j'allois chez ma mère... je sors de chez elle ; je n'ai point de prétexte pour y rentrer.... je suis au supplice.... Je vais descendre au jardin, peut-être le rencontrerai-je!...

Je n'ai point vu Saint-Clair ; il étoit déjà sorti ; mais on l'a retenu à dîner ;

ma mère qui m'a apperçue, vient de me l'apprendre... J'entends sonner midi... Je cours me mettre à ma toilette.

---

## L E T T R E X V I I I.

*De la même à Constance.*

COMMENT te découvrir, ma chère amie, la nouvelle situation de mon cœur? Il est en proie à l'agitation la plus violente. Saint-Clair a épié le moment de me remettre un billet qu'il ne m'a pas été possible de refuser sans m'exposer aux regards de ma mère; elle auroit voulu savoir le sujet de notre différend, & je me serois exposée à ses justes reproches. Je t'envoie sa lettre; tu m'objecteras sans doute, qu'ayant été forcée de la recevoir, je n'aurois pas dû l'ouvrir; mais prends ma place pour un instant, qu'aurois-tu fait? Je ne lui ai point répondu, & je ne lui répondrai point... Non, je ne lui répondrai point; c'est un parti pris, tu peux en être assurée. J'attends de tes nouvelles avec la plus grande impatience; ne me fais pas lan-

guir plus long-tems. Nous allons à la Comédie Françoisse voir Tancrède. Je me suis dérobée un moment à la Compagnie pour t'écrire, & je me hâte de rentrer pour ne pas donner matière au plus léger soupçon.

---

## L E T T R E X I X.

*De Saint-Clair à Mélanie.*

**J**E ne fais, Mademoiselle, ce que vous penserez de ma témérité; je ne cherche point à dissimuler combien elle est grande; je ne prétends point m'aveugler sur mes torts; mais la pureté de mon cœur me rassure & m'inspire une confiance peut-être criminelle. Daignez, Mademoiselle, daignez regarder ma démarche avec indulgence, & pardonnez à l'excès de mon audace. J'ai osé vous dire que je vous aimois; permettez-moi de vous renouveler le serment que je fais de vous consacrer tous les momens de ma vie. Mon cœur est pour jamais à vous, & ma constance est à l'épreuve de tous les événemens. Ce n'est ni l'ambition,  
ni

ni l'intérêt qui conduisent mon cœur ; c'est la flamme la plus pure qui l'anime. Depuis l'heureux jour où j'ai eu le bonheur de vous voir pour la première fois, à votre aspect frappé comme d'un trait, je n'ai pu résister au pouvoir de vos charmes. J'ai formé sur le champ le projet de mériter votre estime, & la candeur de mes démarches est une preuve authentique de la pureté de mes sentimens. Puis-je espérer, charmante Mélanie, que vous ajouterez à la grace de recevoir ce billet, celle d'y répondre... Je m'arrête à ce mot, dont je sens toute la témérité... Eh! quel titre ai-je pour mériter une pareille faveur?... Pardon, Mademoiselle, pardon; je sens que je m'égaré... Je remets mon sort entre vos mains... Ah! pardonnez à la violence de mon amour, une tentative peut-être inconsidérée: trop heureux si je puis obtenir un jour votre estime, & vous convaincre de ma tendresse.... Ah! Mademoiselle, ayez pitié de l'état où je suis; ne m'accablez pas de votre courroux; & permettez-moi d'espérer.

Je suis avec le respect le plus tendre,  
Mademoiselle, votre, &c. SAINT-CLAIR.

## L E T T R E X X.

*De Saint-Clair à Durosay.*

**J**E suis le plus heureux des hommes, mon cher Durosay ! J'ai fait à Mélanie l'aveu de ma tendresse. Elle n'y est point insensible, mon ami, elle n'y est point insensible ! Le trouble que j'ai remarqué dans ses yeux, une certaine joie qui transpiroit malgré le soin qu'elle prenoit de la cacher ; la permission enfin, la permission que j'ai obtenue de cultiver son amitié, tout m'annonce que je ne lui suis point indifférent. Conçois-tu tout mon bonheur ? J'ai l'espoir d'être aimé de Mélanie ! Je ne puis suffire à l'ivresse qui me transporte. J'y suis retourné hier au matin. Je n'ai trouvé que sa mère, qui m'a retenu à dîner. Dîner avec Mélanie ! Juges de ma joie ! Rien n'est indifférent pour un cœur aussi tendre que le mien. J'ai couru sur le champ prévenir mon père de mon bonheur ; ce digne vieillard qui ne veut, qui ne desire que ma sa-

tisfaction, en a versé des larmes de joie. Placé à table entre Mélanie & sa mère, je n'aurois pas cédé le rang que j'occupois pour le premier Trône du monde. Le dîner fini, nous descendîmes au jardin; je me trouvai pendant quelques minutes seul avec Mélanie, & j'en profiterai pour lui remettre un billet que j'avois préparé à tout événement. Mélanie laissa tomber un petit Almanach que je m'empressai de ramasser. J'y glissai assez adroitement, mais cependant de manière qu'elle s'en apperçut, la lettre que j'avois dessein de lui donner, & je lui remis le tout en souriant. Je ne doutai pas qu'elle n'eût remarqué mon stratagème, car elle rougit & baissa les yeux. Je l'observois avec attention, & j'épiois ses moindres démarches. Elle ne refusa cependant point ma lettre, & j'en tire l'augure le plus favorable. J'allois lui parler de mon amour; mais la Compagnie se rapprocha, & il ne me fut plus possible de me retrouver seul avec elle. Je me retirai sur les sept heures, & je rentrai chez mon père à qui je contai tout. Il m'a blâmé d'avoir donné ma lettre, & je conviens que j'ai peut-être agi trop légèrement:

B ij

## 28 MERCURE DE FRANCE.

mais ce n'est point à l'amour qu'il faut demander de la raison; & si le succès peut justifier ma témérité, je serai plus heureux que sage.

Tu me négliges beaucoup, mon cher Durofay; j'ai cependant plus besoin que jamais de tes conseils. Crois-tu que Mélanie me réponde? Je n'ose m'en flatter, & cependant je l'espère. Pourquoi ne me répondroit-elle pas? Si elle m'aime, comme j'ai lieu de le croire; si mes vœux.... Je ne fais à quel parti m'arrêter.... Mon père me désole, en me répétant sans cesse que Mélanie ne peut ni ne doit me répondre.... Je vais prendre patience pendant quelques jours; mais qu'un jour paroît long quand on aime!

*La suite au Mercure prochain.*



---



---

 LA RECHUTE.

**C'**EN est fait, j'ai brisé mes chaînes,  
 Amis, je reviens dans vos bras ;  
 Les Belles ne vous valent pas,  
 Leurs faveurs coûtent trop de peines ;  
 Je leur dis adieu pour toujours.  
 Bouteillé, long-tems négligée,  
 Remplace chez moi les amours,  
 Et distraits mon ame affligée.  
 Buons, ô mes amis ! buons,  
 C'est le seul plaisir sans mélange :  
 Il est de toutes les saisons ;  
 Lui seul nous console & nous venge  
 Des Maîtresses que nous perdons.  
 Que dis-je, malheureux ! Ah ! qu'il est difficile  
 De feindre la gaieté dans le sein des douleurs !  
 La bouche sourit mal quand les yeux sont en  
 pleurs.

Repoussons loin de nous ce nectar inutile,  
 Et toi, tendre amitié, plaisir pur & divin,  
 Non, tu ne suffis plus à mon ame égarée,  
 Au cri des passions qui couvent dans mon sein.  
 En vain tu veux mêler ta voix douce & sacrée,

B ij

30 MERCURE DE FRANCE.

Tu gémis de mes maux qu'il falloit prévenir.  
Tu m'offres ton appui lorsque la chute est faite,  
Et tu sondes ma plaie au lieu de la guérir.

Va, ne m'apporte plus ta prudence inquiète,  
Laisse-moi m'étrourdir sur la réalité ;  
Laisse-moi m'enfoncer dans le sein des chimères,  
Tout courbé sous les fers, chanter la liberté,  
Saisir avec transport des ombres passagères,  
Et parler de félicité

En versant des larmes amères.

Ils viendront ces paisibles jours,  
Ces momens du réveil, où la raison sévère,  
Dans la nuit des erreurs, fait-briller sa lumière,  
Et dissipe à nos yeux le songe des amours.

Le tems qui, d'une aîle légère,  
Emporte, en se jouant, nos goûts & nos pen-  
chans,

Mettra bientôt le terme à mes égaremens,  
O mes amis ! alors échappé de ses chaînes,  
Mon cœur dans votre sein déposera ses peines ;  
Ce cœur qui vous trahit revolera vers vous.  
Sur votre expérience appuyant ma foiblesse,  
Peut-être je pourrai, d'une folle tendresse,

Prévenir les retours jaloux.

Sur les plaisirs de mon aurore,

Vous me verrez tourner des yeux mouillés de  
pleurs,

Soupirer malgré moi , rougir de mes erreurs ,  
Et même en rougissant , les regretter encore.

*Par M. le Chevalier de Parny.*

---

## AUX INFIDELLES.

**A** Vous qui savez être belles ,  
Favorites du Dieu d'Amour ,  
A vous Maîtresses infidelles  
Qu'on cherche & qu'on fait tour-à-tour ,  
Salut , rendre hommage , heureux jour ,  
Et sur-tout voluptés nouvelles !  
Écoutez : chacun à l'envi  
Vous craint , vous adore & vous gronde ;  
Pour moi je vous dis grand merci.  
Vous seules de ce triste monde ,  
Avez l'art d'égayer l'ennui ;  
Vous seules variez la scène  
De nos goûts & de nos erreurs ;  
Vous piquez au jeu les Acteurs ;  
Vous agacez les Spectateurs  
Que la nouveauté vous amène.  
Le tourbillon qui vous entraîne ,  
Vous prête des appas plus doux ;  
Le lendemain d'un rendez-vous

Biv

32 MERCURE DE FRANCE.

L'Amant vous connoît à peine ;  
 Tous les yeux sont fixés sur vous ,  
 Et n'apperçoivent que vos grâces ;  
 Vous ne donnez pas aux dégoûts  
 Le tems de naître sur vos traces.  
 On est heureux par vos rigueurs ,  
 Plus heureux par la jouissance ,  
 Chacun poursuit votre inconstance ;  
 Et s'il n'obtient pas vos faveurs ,  
 Il en a du moins l'espérance.

*Par le même.*

A UN HOMME BIENFAISANT.

CESSE de chercher sur la terre  
 Des cœurs sensibles aux bienfaits ;  
 L'homme ne pardonne jamais  
 Le bien que l'on ose lui faire.  
 N'importe , ne te lasse pas ,  
 Ne suis la vertu que pour elle ;  
 L'humanité seroit moins belle  
 Si l'on ne trouvoit point d'ingrats.

*Par le même.*



## A U N M Y R T E.

**B**EL Arbre, je viens effacer  
 Ces noms gravés sur ton écorce,  
 Qui, par un amoureux divorce,  
 Se reprennent pour se laisser.  
 Ne parle plus d'Éléonore,  
 Rejette ces chiffres menteurs,  
 Le tems a désuni les cœurs  
 Que ton écorce unit encore.

*Par le même.*

## MÉLANGOLIE AMOUREUSE.

IMITÉ DU SONNET DE PÉTRARQUE.

*Solo e pensofo i più deserti campi*

**S**OLITAIRE & pensif, d'un pas lent je me traîne  
 Au fond des bois les plus cachés,  
 Si des pas imprimés sur la mobile arène,  
 S'offrant à mes regards sur la terre attachés,  
 Des Humains impertuns me retracent l'image,

**B v**

Je m'enfonce encor plus sous cet épais feuillage ,  
 Et c'est pour dérober aux Mortels curieux ,  
 Mes secrets sentimens qui trahissent mes yeux.  
 Je voudrois échapper aux traits de la lumière ;  
 Je voudrois me cacher à la Nature entière :  
 Mais j'ai pour confidens les échos d'alentour ,  
 La rivière & ses bords, la forêt & son ombre.

Non , il n'est point dans ce séjour ,  
 De rocher escarpé, ni de caverne sombre ,  
 Où ne m'accompagne l'Amour,

*Par M. L. R.*

## SUR LE PORTRAIT DE LAURE ,

*Fait par Simon de Sienne.*

IMITÉ DU SONNET DE PÉTRARQUE.

*Quando giunse à Simon l'alto concetto,*

**D**U rival de Zeuxis , le pinceau créateur ,  
 Dont l'art , sur une toile , à mès yeux fit éclore  
 L'air, la grace , les traits & les beaux yeux de  
 Laure ,

Eût charmé mes ennuis & ma vive douleur.

Mais aux attraits vivans , à l'aimable douceur ,

Au souris gracieux de l'objet que j'adore,  
 Par un nouveau prestige il devoit joindre encore  
 Les accens de sa voix, son esprit & son cœur.

Trompé par mes desirs, séduit par la peinture,  
 Je crois être écouté; je presse, je conjure:  
 Elle ne répond point aux vœux de mon amour.

Heureux Pigmalion, Mortel digne d'envie!  
 Ah! que ne puis-je entendre une fois en ma vie,  
 L'aveu que l'on te fit mille fois en un jour.

*Par le même.*

## V E R S.

**P**APHOS, Amathonte, Cythère,  
 Vous êtes de tristes pays,  
 Depuis qu'à la Cour de *Louis*  
 Une aimable & jeune Bergère,  
 Sous la tige heureuse des lys,  
 Fixe les plaisirs & les ris,  
 Et la troupe vive & légère  
 Des joyeux enfans de Cypris.  
 Le sceptre lui sert de houlette:  
 D'une main que Vénus regrette,  
 Il reçoit un éclat nouveau;

**B vj**

Et tout brillant qu'est le bandeau  
 Qui pare son Auguste tête,  
 Celui que la grace lui prête  
 Est plus attrayant & plus beau.  
 La France entière est le Hameau  
 Dont elle embellit chaque fête;  
 Ses Habitans sont ses troupeaux,  
 Et leurs cœurs, de tendres ormeaux,  
 Où le nom chéri d'Antoinette,  
 Bravera l'horreur des tombeaux,  
 Et les injures de là faux  
 Qui n'épargna pas ma Lisette.

*Par M. de la Croix.*

RÉPONSE de Mademoiselle de C\*\* ,  
 aujourd'hui Madame de la P\*\* , à  
 M. G... Professeur.

NON, non, vous vous trompez, beau Sire,  
 Cet enfant dangereux que vous peignez si bien,  
 N'est point celui qui me guide & m'inspire.  
 Il est un autre Dieu, grave dans son maintien,  
 Aussi tendre que lui, mais cent fois plus fidèle,  
 Qui m'assure en secret d'une ardeur éternelle,  
 Et fixe, je l'avoue, un cœur tel que le mien.

De son frère à mes yeux il efface les charmes,  
 Et s'il n'a pas ses perfides attraits,  
 Il ne nous blesse point de ces funestes traits  
 Qui déchirent un cœur, font couler tant de  
 larmes,  
 Et dont on ne guérit qu'après mille regrets.  
 On m'assure, & j'aime à le croire,  
 Que l'Hymen, c'est le Dieu dont je vous entre-  
 tiens,  
 Malgré ce qu'on en dit, a souvent eu la gloire  
 D'attacher cet enfant par d'éternels liens.  
 En trouverois-je ailleurs une preuve plus sûre ?  
 Hortense & Licidas, dans leurs flammes constants,  
 Modèles fortunés de l'ardeur la plus pure,  
 Sont, après trente hivers, époux encor amans.  
 Souvent même dans leur ménage,  
 L'amitié de l'Amour emprunte le langage,  
 Ranime de ses feux les premières ardeurs,  
 Et se couronne de ses fleurs.  
 Le concert de ces Dieux fait le bonheur du Sage ;  
 Et mon cœur, qui se plaît à les unir entre eux,  
 Se fait de cet accord heureux  
 Une douce & brillante image.  
 Mais cependant l'Amour, sans le Dieu qui m'en-  
 gage,  
 N'eût osé paroître à mes yeux ;  
 Dès qu'il se montre dans ces lieux,

38 MERCURE DE FRANCE.

C'est pour rendre à son frère un éclatant hommage;  
Ainsi je peux voler au Temple de l'Hymen ,  
Sans que le raison en soupire ,  
Et malgré tout ce qu'en peut dire  
Votre Apollon par fois malin.  
Par des liens sacrés, peut-être qu'enchaîné ,  
Sous le voile & sous le bandeau ,  
J'aurois à quarante ans vécu plus fortunée ,  
L'Hymen m'offre à vingt ans une autre destinée ,  
Et je vais prendre son flambeau.

*A Angers , par M. L\*.*

---

*LA GRANDEUR DES ROIS.*

**R**AVÎTU de la pourpre, orné du Diadème ,  
Et portant avec majesté ,  
Sur un Trône de paix, un sceptre d'équité ,  
Sous les yeux du Juge suprême ;  
Ami de la Justice & de l'humanité ,  
Un Monarque puissant & sage ,  
Du Très-Haut la plus vive image ,  
Auguste imitateur de sa vaste bonté ,  
Avec le Roi des Cieux partage  
L'Empire de la Terre & son plus pur hommage.

*Par M. Drobecq.*

## F L O R I V A L ,

o u

L E P R É J U G É S U R M O N T É .

*Conte moral.*

**F**LORIVAL avoit à peine fini ses études quand il perdit son père & sa mère, dans trois mois de tems, malgré les soins extrêmes d'un Médecin de leurs amis. Il avoit reçu de la nature un cœur bon & sensible : on avoit eu soin de le former de bonne heure à la vertu ; mais la jeunesse doit un tribut à la folie ; il lui faut des plaisirs & non des principes. Florival n'avoit retenu de son éducation que la haute idée de sa naissance, qu'on lui avoit malheureusement un peu trop inspirée.

Il se trouvoit fils unique & héritier de ses parens ; il n'avoit pas vingt ans ; il étoit d'une très-jolie figure, & en voilà certainement plus qu'il n'en faut pour être souvent bien fat. Il fut la

dupe de sa propre situation : plein d'estime pour lui-même & de mépris pour les autres, ardent dans ses volontés, peu fait à des réflexions sérieuses, sans cesse entraîné par l'attrait du vain plaisir, entêté dans ses idées, constant dans ses préjugés, il estimoit sincèrement la vertu, sans se mettre fort en peine de la pratiquer; il sentoit vivement ses fautes, mais il étoit rare qu'il en profitât: il se dispensoit librement de ses devoirs, quand ils ne lui plaisoient point; on eût dit qu'il avoit des privilèges en fait de morale. Des bijoux, des habits recherchés, un brillant équipage, un grand train; en un mot, la vanité, la frivolité lui tenoient lieu de mérite.

On comprend aisément qu'avec toutes ces qualités, on n'est pas trop à couvert des surprises & de la violence des passions; il l'éprouva bientôt par lui-même. Sa maison étoit voisine de celle de M. Sulmon, c'étoit un honnête Bourgeois de la Ville, & l'ami intime de son père: Florival lui avoit des obligations essentielles; il avoit rendu à sa famille les services les plus signalés, & sans lui c'en étoit fait de sa fortune, que des parens avides & injustes avoient voulu

lui ravir. Ce qu'il y avoit de plus grand & de plus noble dans M. Sulmon, c'est qu'il n'avoit jamais voulu d'autre récompense de ses services, que la satisfaction d'avoir pu les rendre. Il n'avoit qu'une fille nommée Lucinde, qu'il avoit jusqu'alors tenue au Couvent; il fut bien aise de l'avoir chez lui, en attendant l'occasion de l'établir.

Lucinde étoit dans cet âge heureux où l'on aime à folâtrer & à rire, sans en trop prévoir les conséquences : ses traits n'étoient point encore dans toute leur perfection; mais ses charmes naissans n'en étoient ni moins vifs, ni moins enchanteurs. Florival ne l'eut pas plutôt vue qu'il en devint éperduement amoureux : sous le nom d'ami de son père & de voisin, il ne lui étoit pas difficile de la voir souvent; il rentroit chez lui toujours plus épris de ses charmes. Quelque amour cependant qu'il eut pour la fille, quelque attachement, quelque estime qu'il eut pour le père, il regardoit Lucinde comme bien au-dessous de lui, & il étoit bien éloigné de penser à en faire sa femme. Comment accorder pourtant, sans être coupable, la force de son penchant & de son préjugé, avec

## 42 MERCURE DE FRANCE.

l'amitié & la reconnoissance qu'il devoit à M. Sulmon? Cette idée lui fit d'abord quelque peine; mais il n'étoit pas accoutumé à réfléchir long-tems sur ses devoirs, & à vaincre ses desirs par délicatesse de sentiment; il avoit à longs traits le poison de l'amour; il n'écoutoit que le langage de la passion.

Que je serois heureux, pensoit-il en lui-même, si je pouvois posséder l'aimable Lucinde, si je pouvois lui donner les premières leçons de l'amour! Quel plaisir de faire éclore le desir dans un jeune cœur, de surprendre la nature dans toute sa simplicité; la timidité de la résistance, l'embarras de la pudeur, tout, jusqu'à la douleur & aux larmes, tout plaît dans une belle innocente! Florival raisonnoit ainsi, & il agissoit en conséquence: hélas! il n'étoit que trop fait pour réussir! Il avoit tous les talens pour séduire; il séduisit en effet; il abusa de l'ingénuité de Lucinde, il triompha de sa foiblesse.

Quand le cœur est neuf, l'impression du plaisir est bien profonde. Cette jeune fille l'aima, mais l'aima avec tout le désordre de la passion. Sa maison, ses parens, ses compagnes, tout étoit triste

pour elle. Tout ce qui n'étoit pas Florival l'ennuyoit. Son image l'occupoit sans cesse. Durant le sommeil, si quelquel bruit voisin l'éveilloit, elle croyoit voir son amant ; elle avoit perdu sa gaieté naturelle ; elle ne se mêloit plus que d'aimer. Toutes les facultés de son ame avoient pris l'empreinte de ce sentiment. M. Sulmon ne savoit pas trop à quoi attribuer ce changement. Il pensoit que c'étoit un effet de l'inconstance naturelle au sexe. Il étoit bien éloigné de soupçonner la vérité.

Florival étoit heureux, s'il est possible de l'être aux dépens de l'innocence. En outrageant l'amitié ; l'ivresse des sens s'évanouit bientôt pour faire place à la vérité. Il fut étonné, confondu de sentir naître un trouble impérieux dans son ame. Il lui opposa les maximes légères de son siècle ; mais il ne put pas tenir long-temps contre lui-même. Le cœur dans lui étoit meilleur que l'esprit ; les premières ivresses de sa passion s'étoient dissipées ; l'amour s'indignoit contre ses propres fautes ; les plaisirs avoient déchiré son bandeau ; & toute la fatuité de Florival venoit échouer contre sa raison. Quoi, disoit-il en lui-même, j'ai

pu trahir mon bienfaiteur, l'ami de mon père ! J'enlève une fille aimable à l'honneur, à la vertu. On s'apperçoit déjà de sa conduite. Je lui prépare l'indignation d'un père sensible & vertueux ; je lui ravis peut-être à jamais un établissement honnête. C'eût été une bonne mère de famille, & ce n'est plus que le vil instrument de ma débauche ; c'est une victime que j'immole à la brutalité, au désœuvrement, que fais-je, au plaisir de publier mes folies. Encore si j'étois dans le dessein de réparer mes injustices ; mais Lucinde ne m'assortit point ; elle n'a ni assez de naissance, ni assez de biens ; elle est belle ; elle m'aime ; je l'aime aussi ; mais enfin voilà tout. Hé bien donc, tu veux continuer à la séduire & à la tromper. Ah ! qu'il est terrible pour une ame noble d'avoir conduit l'innocence dans le crime !

Frappé de ces réflexions, il n'étoit plus le même ; il étoit rêveur, & sa rêverie étoit mêlée de tristesse. Son ame, ensevelie dans elle-même, plongée dans la sécheresse, se trouvoit pour ainsi dire voisine du néant. Son attitude répondoit à sa situation intérieure. Il avoit le coude appuyé contre une fenêtre ; sa tête repo-

soit négligemment sur son bras ; ses yeux étoient fixés contre terre.

Il étoit dans cet état, quand M. l'Abbé de C\*\*, frère de son père, entra dans son appartement. M. l'Abbé de C\*\* étoit né pour le bonheur de ses semblables : il connoissoit les hommes ; il les excusoit ; il les aimoit ; il jugeoit le vice & la vertu indépendamment des préjugés. Son cœur noble aimoit le bien pour le bien même, & jamais pour les apparences. Ce bon oncle ne l'avoit pas perdu de vue : il gémissoit sur ses égaremens ; il mettoit toujours dans ses avis cette douceur & cette bonté qui ménagent l'amour-propre, qui disposent l'ame à la raison. Florival convenoit de tout, & ne profitoit de rien : c'étoit toujours beaucoup de ne pas perdre sa confiance. Qu'avez-vous, lui dit-il en entrant, mon neveu, vous êtes triste ? — Oui mon oncle, & rien ne ressemble à l'état où je me trouve. — Mais encore qu'avez-vous ? — Ce que j'ai ; ah ! lisez dans mon cœur ; arrachez-moi, s'il est possible, à moi-même ; sauvez-moi de la haine, du dégoût de la vie : je vois avec horreur jusqu'à mes plaisirs. L'image d'une jeune personne me trouble, m'inquiète ; j'ai égaré la jeunesse : vous en

savez assez pour m'entendre. — Ah ! que trop ; épargnez-vous un récit que je fais mieux que vous-même : ma tendresse est encore plus vigilante que vous ne pouvez croire. — Hé bien , si vous savez tout , vous savez que je suis indigne de vivre ; que j'ai violé les droits de la reconnoissance , les droits de l'amitié , le respect dû à l'innocence. — Hé , pourquoi vous troubler ? — Comment ? — Il faut vous acquitter de la reconnoissance ; il faut réparer votre faute ; il faut épouser Lucinde. — Moi l'épouser ! Une fille sans naissance , presque sans biens ! — Sans biens ! N'est-ce pas à son père que vous devez l'état de votre fortune ? Sans naissance ! & voilà l'orgueil de tous les hommes : tous les états sont les mêmes ; ils sont tous vils à leurs yeux dès qu'ils sont au-dessous de leur rang. — Quoi vous voulez que je sois la fable du monde ! Parce que je dois beaucoup au père , suis-je obligé d'épouser la fille ? — Non , la reconnoissance seule ne vous y force pas ; mais la reconnoissance , jointe à votre perfidie , à votre ingratitude , vous y oblige. C'est un devoir sacré. Vous craignez le monde , & vous ne craignez pas le crime ; allez , il n'est jamais déshonorant d'être juste.

— Mais enfin j'aurai soin de sa fortune : elle n'aura rien à me reprocher. — Quel langage ! Et vous croyez que la fortune peut consoler de la perte de l'innocence ; qu'on peut mettre l'honneur à prix ; que les larmes de la vertu se séchent avec de l'or ? — Non, je ne puis m'y résoudre ; je veux plutôt faire diversion à mon inquiétude ; je vais voir les parens de ma mère ; je pars pour Lyon ; j'y passerai un an , deux ans s'il le faut. — Et Lucinde ? — Lucinde m'oubliera sans doute , comme je tâcherai de l'oublier. Son oncle eut beau dire & représenter , il ne put rien obtenir. Hé bien , lui dit-il , je vois que vous n'avez pas besoin de moi , ni de mes conseils ; je vous laisse , avec vos faux préjugés , rendre inutiles vos sentimens les plus vertueux. En achevant ces mots il se retira.

Florival ne perdit pas son dessein de vue. Le lendemain , sans voir Lucinde ni personne , il partit pour Lyon. Ses parens l'y virent avec plaisir. Il parut dans les assemblées de cette ville avec tout le faste & la magnificence possible : il jouoit gros jeu ; il avoit table ouverte pour ses amis ; il ne lui manquoit qu'une intrigue pour s'étourdir entièrement sur

## 48 MERCURE DE FRANCE.

le passé. Madame de B\*\* , jeune veuve de vingt-cinq ans , lui en fournit bientôt l'occasion : c'étoit une de ces femmes folles , qui n'ont rien de fixe qu'un grand orgueil de leur beauté , dont tout le mérite consiste à des galanteries que l'occasion fait naître , & que l'oïveté entretient , toujours gouvernées par le présent , toujours emportées par la nouveauté , sans aucun caractère qui lui fût propre : peut-être , de sa vie , elle n'avoit réfléchi sur elle-même ; elle confondoit ses pensées & ses sentimens ; elle prenoit la vanité pour de l'amour. Floricourt , jeune , brillant , fêté dans le monde , ne pouvoit pas manquer de lui plaire. A peine l'eut-elle vu , que ses regards , ses gestes , ses paroles , tout dans elle travailloit à s'en faire un amant. Florival , qui cherchoit à se distraire , attiré , prévenu par une jolie femme , ne tarda pas à lui faire ses premières déclarations. Elle les reçut avec bonté , & lui tenoit compte des moindres services , des plus petites attentions.

Souffrir des assiduités , c'est avouer sa foiblesse. Le Roman ne fut pas long. Ce fut dans un jardin , un beau soir sur la fin de Mai , qu'elle combla les vœux de son amant. La nuit , la campagne & le printemps

printemps favorisèrent leur amour.

Ils n'étoient point assez habiles dans l'art d'aimer, ou plutôt ce qu'ils sentoient l'un pour l'autre n'étoit point l'amour : ils se connurent trop ; ils avoient besoin de se quitter, & ils ne s'en doutoient pas. Florival apprenoit de jour en jour à ne pas faire cas de sa conquête : les égards même, les bienféances commençoient à lui peser ; il soupiroit dans les bras de la jeune veuve, le plus souvent, d'ennui & de dégoût. Le public rioit, il rioit avec lui ; il ne prenoit pas la peine de le désabuser : enfin il étoit indiscret & point assidu. D'un autre côté, Madame de B\*\* croyoit s'être acquis le droit de devenir tous les jours plus exigeante : il fallut en venir à des éclaircissemens, à des querelles : on finit par se brouiller.

Florival se fut bon gré de s'en être débarrassé si facilement ; il essayoit déjà le plaisir de l'inconstance ; il aspiroit même à multiplier ses conquêtes ; il croyoit se satisfaire en voltigeant d'un objet à l'autre ; il songeoit à étouffer de plus en plus l'idée de Lucinde séduite & abandonnée. En fréquentant les femmes, il apprit à les connoître : il en trouva de

## 50 MERCURE DE FRANCE.

capricieuses qui l'impatientèrent, de prudes qui le trahirent, de coquettes qui le désespérèrent ; encore falloit-il acheter ces désagrémens au prix de sa liberté ; c'étoit des soins & des égards sans fin ; la gêne ne lui plaisoit point. Insensiblement il prit son parti ; il vécut avec tout ce qu'il y avoit de plus renommé en beautés mercenaires. Le théâtre & la ville lui en fournissoient bon nombre. Il est vrai que ses bijoux & son argent fondoient à vue d'œil ; en revanche il disoit & faisoit tout ce que lui inspiroit sa folle imagination : mais au milieu de ses désordres, il ne pouvoit pas se cacher les vérités les plus humiliantes ; il remarquoit dans ces beautés une disposition déclarée pour tous les vices ; il les voyoit dans le fond avec un souverain mépris.

Des goûts si vils & si dispendieux tout ensemble, ne durent guère, sur-tout quand on en reconnoît les abus. Florival avoit trop de discernement pour ne pas s'en laisser plutôt qu'un autre. Deux ans s'étoient écoulés dans une dissipation continuelle. Ennuyé, dégoûté de tout, il éprouvoit un vuide affreux : il se rappela, les larmes aux yeux, la tendre & naïve Lucinde. Il en est des personnes comme

des choses : on n'en juge bien que par comparaison , & l'on ne connoît qu'avec le temps leur véritable prix. « O Lucinde ,  
 » s'écria-t il , Lucinde ! j'ai eu la cruauté  
 » de t'abandonner ; je connois la sensibi-  
 » lité de ton ame : que je t'aurai coûté  
 » de pleurs ! Ils coulent peut-être en ce  
 » moment. Arrête , je ne les mérite plus ;  
 » je t'ai trompé ; je t'ai fui ; je t'ai donné  
 » d'indignes rivales ; j'aurois craint de  
 » prononcer ton nom ; je recherchois tout  
 » excepté toi-même. Ah ! j'en suis bien  
 » puni : un seul geste , un seul de tes  
 » regards , vaut mieux que les faveurs de  
 » toutes ces femmes qui profanent l'a-  
 » mour , qui ne le sentent point , qui  
 » peut-être ne l'ont jamais connu. Oui ,  
 » je sens plus que jamais que je t'aime ,  
 » que je t'adore. Voudras-tu pardonner  
 » mon ingratitude ? Hélas ! j'avois un  
 » moyen sûr & facile pour te posséder  
 » sans crime & sans remords : je n'ai  
 » écouté ni ton amour , ni les services  
 » de ton père ; je me suis opposé moi-  
 » même à moi-même. Le préjugé de la  
 » naissance & des richesses m'a ébloui.  
 » Devoit-il l'emporter sur le plaisir du  
 » cœur , sur la sympathie des inclina-  
 » tions , sur l'assurance d'être aimé , &

## 52 MERCURE DE FRANCE.

» rendre heureux qui nous aime ? Ah !  
» Lucinde , si tu étois toujours la même ,  
» toujours tendre , toujours fidelle , que  
» j'irois bientôt arroser tes mains de mes  
» larmes , que je te sacrifierois volontiers  
» un préjugé qui m'a rendu malheureux !  
» Peut-être je parle en vain ; tu m'es  
» ravie pour toujours : peut-être as-tu  
» passé dans les bras d'un amant fidèle ,  
» constant , plus chéri que moi , plus  
» digne de l'être.

» O Dieux ! serai-je toujours réservé à  
» ne recueillir de mes fautes que l'hor-  
» reur de les reconnoître ? Lucinde , c'en  
» est fait ; je pars ; je vais te revoir : j'ap-  
» prendrai , je trouverai , en te voyant ,  
» le bonheur ou le désespoir ».

Florival étoit prompt dans ses résolu-  
tions ; il part de Lyon aussi brusquement  
qu'il y étoit venu ; il arrive : son premier  
soin est de s'informer de ce que fait Lu-  
cinde ; on l'eut bientôt satisfait là-dessus.  
Lucinde l'aimoit sincèrement ; son indif-  
férence & sa perfidie l'avoient sensible-  
ment touchée. Deux ans de temps n'a-  
voient pu cependant effacer un tendre  
souvenir : tous les hommes lui étoient  
devenus odieux. Elle avoit refusé cons-  
tamment de s'établir , malgré les pres-

fantés sollicitations de ses parens : elle vivoit dans la plus grande retraite, & ne s'occupoit que du soin de soulager un père infirme & d'un âge avancé. Florival attendri, transporté de joie, court chez elle ; il la trouve seule. La vue de ses charmes parvenus à leur perfection, & les reproches secrets qu'il avoit à se faire, lui ôtent au premier abord l'usage de la parole. A la fin, il lui demande en tremblant si son père étoit dans la maison. Lucinde troublée, hors d'elle-même, lui répond qu'il est sorti pour affaire avec son oncle M. l'Abbé de C \* \*. Florival la regarde fixement ; il soupire ; des larmes lui échappent. Ah ! Mademoiselle, dit-il, ce n'est pas lui seul que je cherche : ne le comprenez-vous pas au trouble, à la confusion où je suis ? Je viens vous demander ma grace ; je vous rapporte un cœur qui seroit digne de vous s'il avoit toujours été tel que je vous l'offre dans ce moment. Vous ne répondez pas ; vous détournez les yeux : songez que ce n'est plus un vil séducteur qui vous parle ; c'est un amant, c'est un mari, prononcez ; un seul mot peut faire mon bonheur. Ah ! Florival, lui dit-elle, n'abusez pas de l'état où je suis ; qu'il me seroit doux de vous croire !

#### 54 MERCURE DE FRANCE.

Retirez-vous ; vous avez pu être l'auteur de mes maux , mais il n'est pas juste que vous veniez ici jouir de ma douleur. Arrêtez , s'écria Florival , vous déchirez mon cœur : il est vrai , je vous ai donné le droit de soupçonner ma sincérité ; mais , Lucinde , croyez-moi , je suis faible sans être méchant. Pardonnez-moi ; vous me voyez à vos pieds avec l'expression de l'amour & du ravissement.

Il n'avoit pas fini de parler , quand M. Sulmon & M. l'Abbé de C\*\* entrèrent. Il courut au-devant d'eux ; il prit , tout égaré , M. Sulmon par la main , lui raconta d'une voix entrecoupée son amour , ses fautes , ses égaremens , le dessein où il étoit d'épouser sa fille. Le bon oncle pleuroit de joie. M. Sulmon étonné , doutoit si tout ce qu'il voyoit n'étoit pas un songe : il étoit trop intéressé à ce mariage pour ne pas y donner son consentement. L'impairience des deux amans ne fut pas retardée ; ils furent unis pour toujours , & Florival se félicita de plus en plus d'avoir surmonté un préjugé qui , peut-être , a fait plus de mal qu'il n'a fait de bien dans le monde.

*Par M. Porre de Montméyan.*

---

A L' E M P E R E U R.

**O** DE tant de Césars le plus digne héritier !  
 Tous les Dieux ne sont pas au séjour du tonnerre :  
 Ta seule humanité suffit au monde entier ,  
 Pour lui prouver qu'il en est sur la terre.

*Par M. le Comte de Couçurelle, Chambellan  
 actuel de l'Electeur Palatin, & Chevalier  
 de Saint - Louis.*

---

L A B E A U T É.

**B**EAUTÉ, charme des yeux, tourment d'un cœur  
 sensible ,  
 Un seul de tes regards suffit pour l'enflammer ,  
 Un seul de tes regards pourroit le consumer :  
 Pourquoi déchires-tu, Vainqueur doux & terrible,  
 Un cœur tendre qui craint d'aimer ?  
 Ce bonheur, à la fois délicat & solide ,  
 Ces plaisirs toujours purs qu'on ne goûte jamais ,  
 Est-ce toi qui nous les promets ?  
 Tu brilles, éblouis de ton éclat perfide ,  
 On te poursuit, tu disparois ;  
 On t'aime, & tu n'es plus. Vains desirs, vains re-  
 grets.

C iv

56 MERCURE DE FRANCE.

Souveraine des cœurs , ton empire homicide ,  
Finit , passe avec tes attraits ,  
Comme l'éclair vif & rapide  
Fuit les yeux blessés de ses traits.

*Par M. Drobecq.*

---

*MORCEAU du Temple de Gnide ,  
traduit en Vers.*

VÉNUS se plaît à Gnide , & chérit ses bosquets ;  
Amathonte & Paphos pour elle ont moins d'at-  
traits.

Quitte-t-elle l'Olympe ? Elle descend à Gnide ;  
Toujours vers ces beaux lieux son doux penchant  
la guide.

Son Peuple aime à la voir , & ce fréquent aspect  
Enhardit ses regards , sans nuire à son respect :  
Aux rayons journaliers de sa gloire admirée ,  
S'éteint le sentiment de cette horreur sacrée  
Qu'inspire à tous Mortels la présence des Dieux.  
Parfois dans un nuage elle se cache aux yeux,  
Mais sous ce voile en vain son éclat se dérobe.  
Une odeur d'ambroisie échappe de sa robe ;  
Et les divins parfums qu'exhalent ses cheveux ,  
Annoncent son approche aux Gnidiens heureux.  
A son culte immortel la Ville consacrée ,  
S'élève avec splendeur au sein d'une contrée

Qu'à pleines mains les Dieux comblent de leurs  
présens.

Là règnent les douceurs d'un éternel Printems ;  
Et la Terre, en trésors heureusement féconde,  
Sans cesse offre aux desirs les biens dont elle  
abonde.

D'innombrables troupeaux paissent dans les val-  
lons ;

Les vents y servent Flore, &, chargés de ses dons ,  
Vont embaumer les airs des plus douces essences.

Les Bois harmonieux répondent aux cadences  
Dont les fait retentir le chant de mille oiseaux.

Sur des gazons fleuris murmurent les ruisseaux ;

Une douce chaleur anime la Nature ;

On respire avec l'air une volupté pure.

Aux abords de la Ville, & non loin des remparts,

Le Palais de Vénus attire les regards.

Vulcain même pour elle en bâtit l'édifice ,

Voulant, par son travail, réparer sa malice,

Et faire à l'infidelle oublier un affront :

Dont, à l'aspect des Dieux, il fit rougir son front.

En vain voudrois-je ici, d'un crayon mal habile ,

Esquisser les beautés d'un si charmant asyle.

Grâces, peignez vous-mêmes, il n'est que vos  
traits fins

Pour tracer à nos yeux l'ouvrage de vos mains.

Les plus rares trésors ici se réunissent.

C v

## 58 MERCURE DE FRANCE.

Or, azur, diamans & rubis, éblouissent...  
Que fais-je ? J'en dépeins les riches ornemens,  
Sans pouvoir au tableau joindre les agrémens.

Quels jardins ! qu'ils sont beaux ! Aurore par ses  
larmes ,

Zépher par son haleine , y versent mille charmes.

Par Flore ils sont ornés, par Pomone enrichis.

Leurs Nymphes prennent soin de ces Vergers  
chérés,

Et sous l'adroit ciseau tombe l'oïssive feuille ;

Le fruit soudain renaît sous la main qui le cueille :

On voit, sans intervalle, en ce riant séjour,

Et les fleurs & les fruits se suivre tour-à-tour.

Quand, parmi les beautés de sa Cour Gardienne,

La Déesse y descend & gaiement s'y promène,

On diroit, à les voir tout froisser dans leurs jeux,

Que leur folâtre ardeur va détruire ces lieux ;

Mais un pouvoir secret de la troupe volage,

Répare en un clin-d'œil le pétulant outrage.

*Par M. L \* \* \* \* de Limoges.*



## A T O R Q U A T U S.

## TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE.

*Diffugere nives.*

**L'**HIVER & ses frimats, tyrans de la Nature,  
 Ont fait place au Printems ;  
 La Campagne renaît ; tout rit , & la verdure  
 Pare, embellit nos champs.  
 Nos Bois offrent déjà ces ombrages utiles ,  
 A l'Amante , à l'Amant :  
 Dans leurs lits resserrés , les Fleuves plus tran-  
 quilles ,  
 Coulent plus lentement.  
 Sur le gazon naissant , les Grâces demi-nues ,  
 Dansent d'un pied léger ;  
 Et , de folâtres jeux , les Nymphes ingénues  
 Osent les partager.  
 L'heure , les jours , les mois , les saisons & l'année,  
 Passent rapidement ,  
 Et nous disent : Mortels , votre course est bornée ,  
 Vous n'êtes qu'un moment.  
 Zéphir chasse l'Autan , Cérés la jeune Flore ,  
 Pomonne suit Cérés :

C vj

## 60 MERCURE DE FRANCE.

Bientôt l'Aquilon souffle , & l'Autan vient encore  
Inonder nos guérêts.

Mais le Printems revient , & de l'Été sépare  
Le rigoureux Hiver ;

Dans son rapide cours , Phébé toujours répare  
L'inclémence de l'air.

Pour nous lorsque la Parque a, d'un ciseau barbare,  
Tranché nos heureux-jours ,

Vile cendre , ombre vaine , entraînés au Ténarë ,  
Nous mourons pour toujours.

L'héritier de tes biens en espoir les dévore :  
A son avide main

Dérobe-les , jouis : eh ! qui fait si l'Aurore  
Pour toi luira demain ?

Lorsque Minos aura prononcé la Sentence  
Qui t'attend au trépas ,

Torquatus , la vertu , le rang , ni l'éloquence  
Ne t'en sauveront pas.

Diane ne sauroit fléchir pour Hypolite  
Le Tyran des Enfers ;

De son ami , Thésée en passant le Cocyte ,  
N'a pu briser les fers.

*Par M. Maimi,*



## L'ESCLAVE

QUI VIENT REDEMANDER DES FERS.

*Imitation d'un Apologue Oriental.***A**MI de la Justice & de l'Humanité,

Usbek, en montant sur le Trône,  
 Voulut se signaler. Bienfaisant, il ordonne  
 Que tous les Prisonniers soient mis en liberté :  
 Les cachots sont ouverts, les grilles disparaissent...  
 Tandis que, satisfaits, le visage serain,

Tous ces nouveaux Sujets s'empressent  
 De porter leur hommage aux pieds du Souverain ;  
 Un Vieillard à genoux implore sa clémence,  
 Accablé sous le poids de quatre-vingt Hivers :

« Prince, quoiqu'innocent, dès ma plus tendre  
 » enfance.

» Je fus, dit-il, chargé de fers ;

» Dans la prison la plus obscure,

» Comme un vil criminel, je me vis entraîné.

» Oublié, méconnu de toute la Nature,

» Des horreurs de la mort sans cesse environné,

» Je détestai d'abord ma triste solitude.

» Hélas ! depuis ce tems oubliant mes malheurs,

## 62 MERCURE DE FRANCE.

- » Je m'étois fait une habitude
- » De mes ennuis & de mes pleurs ,
- » Lorsqu'au tombeau prêt à descendre ;
- » Je me suis vu tiré de cet affreux séjour ;
- » Ébloui de l'éclat du jour
- » Auquel vous venez de me rendre ,
- » J'errois , enchanté de revoir
- » Mes parens , mes amis : ô trop flatteur espoir !
- » Aucun d'eux ici ne respire ;
- » Les uns, pour éviter un injuste courroux ,
- » Ont fui dans des climats plus doux ;
- » Du sort qui soumet tout à son funeste empire ,
- » Les autres ont subi la loi ;
- » Tout est anéanti pour moi ;
- » Je vois d'un œil surpris tout ce qui m'environne :
- » Étranger dans cet Univers ,
- » Où je ne reconnois personne ,
- » Je vous redemande des fers :
- » Permettez que dans cet asyle ,
- » Où Caprif j'ai passé ma jeunesse inutile ,
- » J'aie traîner , abandonné ,
- » De mes jours presque éteints le reste infortuné.
- » Je préfère aux Palais , à leur magnificence ,
- » Les murs du noir cachot , berceau de mon en-
- » fance ».

Mortels, nous pensons tous de la même façon ;

La terre est notre solitude ;  
 Nous détestons notre prison ;  
 Nous y tenons par habitude.

Par M. Houllier de Saint-Remy,  
 à Sézanne.

*Explication des Enigmes & Logogryphes  
 du premier Volume d'Avril 1778.*

**L**E mot de la première Énigme est *Fusil* ; celui de la seconde est *Miroir* ; & celui de la troisième est l'*Orient* , où se lève le Soleil. Le mot du premier Logogryphe est *Merlan*, poisson, *Merlan*, oiseau, & où se trouvent *reland*, odeur corrompue ; *Marne*, mâle, celui qui contribue à la génération, *malle*, coffre, *le Man*, âne, râle, oiseau, *an* pour année ; celui du second est *Pièce*, où l'on trouve *épi*, *Pie* (Pape) *pic*, *cep*, *Pie* (oiseau) *épice* ; & celui du troisième est *Ouragan*, où se trouvent *Aragon*, Royaume d'Espagne, *Garou*, ou Saint-Bois, qui sert à cautériser, *an*, pour année, *or*, conjonction, *ô*, interjection, *où*, adverbe de lieu, *ou*, particule, *or*, métal, *o*, zéro dans l'Arithmétique.

## É N I G M E.

**D**ANS la nuit du passé je perds mon origine ;  
 En Europe , en Asie , & jusques à la Chine ,  
 Que dis-je là , dans tout le monde entier ,  
 Où l'homme s'exerça dans l'Art du Menuisier ,  
 Je devins un objet d'un essentiel usage  
 Chez le Grand, le petit, le sot, le fou, le sage ,  
 Par l'ordre & le talent plus ou moins combiné ,  
 Suivant le goût duquel on m'a vu destiné .  
 A me multiplier tous les jours on travaille ,  
 Et l'on travaillera ; mais , à la vérité ,  
 Chez quelques-uns, ja'loux de ma prospérité ,  
 Le luxe m'a livré bataille ,  
 Pour me confiner dans l'endroit  
 Où moins fréquemment on me voit .  
 Si cet abus m'arrache la victoire ,  
 Je suis vengé par le vrai de l'Histoire .  
 Le luxe suborneur à peine s'introduit ,  
 Qu'il enflamme , répand , bouleverse , détruit .  
 Mais dans mon sein , fidèle secrétaire ,  
 Je reçois , je conserve , & suis dépositaire  
 De ce qu'on a d'utile & précieux  
 Qu'on veut cacher à l'œil de l'envieux ,

A V R I L. 1778. 65

Or, argent, les bijoux, effets, hardes, regîtres,  
Certaines raretés, des livres & des titres....

On a déshonoré, Célèbres de Paris,  
D'Yverdun, de Genève, & de tous les pays,  
Mon nom fort bien reçu, même à l'Académie!  
Pourquoi l'a-t-on banni de l'Encyclopédie?...

Lecteur, peut-être ai-je trop dit,  
Soit pour mon mot ou mon crédit.

*Par M. de Maleville de Condat,  
à Montauban.*

---

## A U T R E.

L'HIVER je fais te plaire,  
Tu cherches mon secours;  
Et presque tous les jours  
Je te suis nécessaire.  
Je trouble, quand tu veux,  
Deux Éléments rapides;  
Et c'est quand tu me vuides  
Que je triomphe d'eux.



## A U T R E.

LE croiriez-vous, que, n'ayant sol ni maille,  
 Je porte habit de soie, & fais souvent ripaille ?  
 Je vais toujours nuds-pieds. Le croiriez-vous  
 encor,

Qu'on me déchausse après la mort ?

*Par M. Bouvet, à Gisors*

## A U T R E.

R IEN de plus vil, rien de plus Saint que moi,  
 Lecteur, cherche quel est & quel fut mon emploi.

*Par M. de Bouffanelle, Brigadier  
 des Armées du Roi.*

## L O G O G R Y P H E.

A LA Nature, à l'Art, je dois mon existence ;  
 L'un est pour la façon, l'autre fait mon essence,  
 Dont les espèces à la fois

Croissent aux champs, aux rives, dans les bois.  
 Suivant la qualité, plus ou moins on m'estime ;  
 Je dépends de la main d'un Artiste sublime.  
 Mes meilleurs attributs sont la commodité,  
 Mon fidèle service & ma solidité.  
 En tout tems & chez tous, mon usage est com-  
 mun ;

On dépose en mon sein les effets de chacun.  
 Si cela ne suffit, Lecteur, pour mieux paroître,  
 Sur sept pieds étalé je me ferai connoître.  
 Combine, tu verras un des quatre Éléments ;  
 L'endroit où les moissons occupent bien des gens ;  
 Une antique Cité, Capitale du Monde ;  
 Ce qui contient l'immensité de l'onde ;  
 Un instrument offensif & défensif ;  
 Un métal excitant le desir le plus vif ;  
 Le contraire de doux ; la faculté dans l'homme  
 Qu'on ne peut définir, & qui brave le somme ;  
 Un favori de cœur ; un titre conjugal ;  
 Celui d'un Souverain ; d'un Chef municipal ;  
 Un Capitaine Turc ; un oiseau domestique ;  
 Un arbre renommé ; deux notes de musique ;  
 De Califes un nom ; la richesse des vers ;  
 Le Nègre trafiqué jusqu'au delà des Mers ;  
 Un poisson de bon goût ; une étoffe de soie ;  
 L'outil d'un Vigneron ; le beau nom qu'on em-  
 ploye

Pour rendre hommage à la Reine des Cieux :  
Sur quoi, Lecteur, je te fais mes adieux.

*Par M. de Maleville de Condat,  
à Montauban.*

### A U T R E .

**J**E me présente à toi, Lecteur, sans artifice ;  
Mon but est de flétrir les erreurs & le vice ,  
Et d'imprimer le sceau de l'immortalité  
Aux talens , aux vertus , à la gloire , au courage ,  
D'avilir le méchant , d'honorer le vrai sage ,  
Et d'être le flambeau de la postérité.  
Si ce n'est pas assez pour me faire connoître ,  
Décompose , combine , & tu verras paroître  
L'arc qui pare le Ciel des plus belles couleurs ;  
De la fière Junon la brillante courrière ;  
Ce qui forme des jeux le cortège ordinaire ;  
Le titre de ton Maître , & la Reine des fleurs.  
J'offre encor ce qui sert à vêtir l'opulence ,  
Le nom que Louis IX obtint par sa constance ,  
Quand d'un vainqueur barbare il étoit dans les  
fers ;  
Un nombre simple impair ; deux notes de musi-  
que ;

Un métal précieux, & l'oiseau domestique  
 Dont la plume est utile à tout faiseur de vers :  
 De plus, une Cité qu'une Reine infidelle  
 Entraîna dans les maux d'une guerre cruelle.  
 En un mot, j'ai huit pieds, & tu dois me tenir ;  
 Si tu m'as bien compris, il est tems de finir.

*Par M. Rafni.*

## A U T R E.

J'ÉTOIS compté jadis, par mes brillans exploits,  
 Entre les Favoris de Mars & de Bellone ;  
 Dans l'Empire François  
 Je fus pendant long-tems le défenseur du Trône.  
 En me décomposant tu trouveras d'abord  
 L'instrument homicide  
 Qui porte au loin la frayeur & la mort ;  
 Cet élément perfide  
 Dont le courroux transfit les pâles Matelots ;  
 Celui dont l'action amoncèle les flots ;  
 Un être intelligent privé de la parole ;  
 L'Art qui paroît au sourd inutile & frivole.  
 Tu fais pour me trouver des efforts superflus ;  
 Plains mon sort, cher Lecteur, hélas ! je ne suis  
 plus.

*Par M. Chonrai.*

---

**NOUVELLES LITTÉRAIRES.**


---

*N. B. Cet Article intéressant nous a été communiqué par un Homme de Qualité, Académicien, très-recommandable par son goût & ses connoissances. Il est sans doute beaucoup trop étendu comme extrait ; mais il peut plaire comme un excellent morceau de belle littérature & de bonne critique. C'est la Comédie de l'HOMME PERSONNEL qui en fait l'objet & le sujet. Cette nouvelle Comédie, en cinq Actes & en Vers, par M. Barthe, est imprimée, & se vend à Paris, chez Gueffier, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe.*

---

**L** LA LITTÉRATURE, dans l'époque où nous sommes, peut être considérée comme un vaste Domaine que des Propriétaires industrieux se sont efforcés de mettre en valeur. D'abord leur attention s'est portée sur les terrains qui promettoient une récolte plus facile & plus lucrative. Mais bientôt à force d'être remué & travaillé, le sol s'est épuisé ; les plus riches productions sont devenues, par le laps de tems, & plus dispendieuses & plus difficiles à obtenir. Alors on s'est rejeté sur les terres moins fécondes, content d'y faire naître à peu de frais des denrées de moindre valeur. Sans examiner les différentes branches de la Littérature auxquelles cette comparaison peut

convenir , bornons nos considérations aux Ouvrages dramatiques , & particulièrement à la Comédie. Molière , dont le nom seul inspire une tendre & respectueuse reconnoissance à ceux qui jouissent de ses Ouvrages , & par malheur une admiration mêlée de découragement à ceux qui veulent les imiter ; Molière avoit à peine essayé ses talens dans les Pièces d'intrigues dont les Anciens lui avoient fourni le modèle , que jugeant mieux de ses propres forces , & guidé par une noble ambition , il crut devoir s'élever jusqu'aux Pièces de caractère. Ses succès répondirent à son attente ; & comme son siècle s'étoit perfectionné avec lui , il eut le bonheur d'être apprécié. Qu'on se figure ce grand Homme au moment où il a conçu toutes les beautés de l'Art qu'il vient de créer , regardant autour de lui , & choisissant parmi tous les caractères qui se présentent en foule à ses regards , & qui semblent à l'envi solliciter la préférence. Peut-on le soupçonner de s'être trompé dans son choix ? Et ne suffit-il pas que Molière ait traité certains caractères pour faire juger , sans examen , qu'ils étoient les plus propres à être exposés sur la Scène ? Peu importe cependant que nous devions ces chef-d'œuvres admirables à la magie de l'Artiste , ou au bonheur de ses choix. Les limites de l'Art sont posées. Une Comédie de caractère en cinq Actes & en Vers , est le *nec plus ultra* de tout Auteur qui s'exerce dans ce genre. C'est l'arc de Nemrod que Molière laisse après lui. Nul Poète désormais ne pourra prétendre à la palme du Théâtre comique , sans parvenir à tendre cet arc terrible. Ses premiers essais , ses succès mêmes ,

ne sont à ses yeux, à ceux du Public, que des degrés par lesquels il faut monter à ce faite de gloire; & c'est presque un arrêt prononcé, que quiconque fait faire un Acte, en composera cinq, & que ces cinq Actes formeront une Pièce de caractère. En vain réclame-t-on, en vain peut-on alléguer que tous les caractères sont épuisés; il vaudroit encore mieux en inventer que de n'en pas traiter, autrement on est rejeté dans la classe subalterne de ces Cultivateurs dont nous avons parlé, qui, s'appropriant les landes du Théâtre, y font croître à moins de frais les arides productions du *Drame* & de la *Comédie romanesque*....

*Di meliora piis*... Moins de succès & plus d'estime, c'est la devise des véritables Auteurs dramatiques. Parmi ceux-ci, nul n'est entré dans la carrière sous de meilleurs auspices que M. Barthe, Auteur de l'*Homme personnel*, dont nous allons donner un Extrait. Né dans un état & avec une aisance qui ne lui laissoit de besoins que celui de la gloire, il n'a pas moins prouvé son respect que son goût pour les Lettrés, par la manière dont il les a cultivés. Plusieurs Pièces de Vers agréables avoient déjà annoncé son talent pour la Poésie, talent absolument nécessaire à celui qui veut travailler pour le Théâtre; car le plan une fois conçu & arrêté, s'il faut s'occuper des Vers, lorsqu'il s'agit de dialoguer, & calculer péniblement les mots qui doivent provoquer le rire & la gaieté, tout est perdu; l'Ouvrage sent la palette, & le tableau n'est plus qu'une toile barbouillée de couleurs. Le succès de ces opuscules l'autorisoit donc à travailler pour le Théâtre. Mais sa première tentative annonçoit encore

la

sa modestie ; & le premier hommage qu'il offrit à Thalie, ne fut qu'une fleur. L'*Amateur*, petite Pièce en un Acte, parut agréablement versifiée, & fut accueillie. Bientôt un succès éclatant changea les encouragemens en applaudissemens. La célébrité de l'Auteur fut établie, & l'envie, éveillée trop tard pour s'y opposer, attendit en silence une occasion plus favorable. Un jeune - homme plus présomptueux que M. Barthe, ou plutôt qui auroit étudié son Art avec moins d'attention & de sévérité, se seroit trouvé exposé à deux grands dangers ; celui de franchir tout - à - coup l'intervalle d'une petite à une grande composition, ou cet autre plus attrayant & moins funeste, celui de se conformer au goût du siècle, soit en attachant au hasard à un sujet mal conçu, une suffisante quantité de Madrigaux & de persifflages rimés, soit en s'affublant des pleureuses qu'on arrache de nos jours aux vêtemens de Melpomène, pour exciter cette tristesse insipide qui ressemble si fort à l'ennui. M. Barthe, après avoir présenté dans les *Fausses Infidélités*, des caractères piquans & agréables, crut, avec raison, pouvoir, dans une nouvelle production ; suspendre l'intérêt de son Ouvrage à un caractère principal. Le choix fut-il heureux ? La *Mère jalouse* n'offroit-elle pas un caractère assez rare, assez peu dans l'ordre de la nature, pour qu'il fût plus utile de le laisser dans l'obscurité que de le produire au grand jour ? C'est ce que nous n'entreprendrons pas d'examiner ; nous dirons seulement qu'il faut bien supposer quelque vice caché qui ait empêché cet excellent Ouvrage d'avoir, sur le Théâtre de Paris, tout le succès

II. Vol.

D

qu'il a obtenu à la lecture, & sur tous les Théâtres, soit de Province, soit de Société où il a été joué. Des situations neuves & vraiment comiques, un Dialogue très-animé, une versification très-pure, allient à cette production une réputation durable; & l'Auteur ne s'est pas trompé sur le jugement des Gens de Lettres, s'il a regardé ce nouveau pas dans la carrière, comme un progrès marqué, comme un encouragement à tenter de plus grandes choses. L'embaras étoit de choisir un sujet, de trouver un caractère à traiter. Maintenant, pour peu qu'on veuille réfléchir, on verra, d'un côté, que tous les grands caractères ont été traités bien ou mal, & qu'il n'est guères moins humiliant de réussir comme imitateur, que de tomber comme inventeur; & de l'autre, que dans une Société aussi polie que la nôtre, Société qui s'est toujours perfectionnée depuis Molière, tous les caractères saillans se sont peu-à-peu effacés & fondus, pour ainsi dire, dans la couleur générale; qu'au milieu de la surveillance, de la censure que des mœurs, toujours publiques, éprouvent de la part du Public, les passions ou les vices se sont peu-à-peu retirés au sein des individus, & que la Comédie enfin, condamnée à la même finesse & aux mêmes développemens qu'on emploie dans les Romans, a perdu toute la force & toute son énergie.

Si l'on considère encore que la morale ayant véritablement fait des progrès, du moins dans l'opinion, tout vice grossier est jugé en première instance, sans appel au Théâtre; & qu'une sorte de délicatesse, ou factice ou naturelle,

nous porte à repousser des images dont l'aspect nous blesse, & dont la moralité nous paroît inutile, on sentira que le Poète comique est plus que ce qu'il étoit autrefois; que d'Observateur il a été changé en Inquisiteur; & que de Peintre, il est devenu Anatomiste. Voilà, nous osons le dire, les réflexions qu'il faudroit faire avant de venir juger si sévèrement un Auteur qui, après un travail assidu & de laborieuses combinaisons, toujours attaché au bon goût, aux vrais modèles, offre au Public le fruit de ses veilles. Supposons que le Lecteur ait fait ces réflexions, car il est plus aisé de compter avec lui qu'avec le Spectateur, & examinons si l'*Homme personnel* étoit un caractère à traiter ou à rejeter.

1°. Qu'est-ce qu'un Homme personnel? Ce n'est pas celui qui rapporte tout à lui; car tous les hommes, en dernière analyse, rapportent tout à eux-mêmes. L'Amant, le Guerrier, le Magistrat, le Dévot même, n'aspirent qu'à des satisfactions, à des jouissances. L'Homme personnel est celui qui n'aime que lui-même. En effet, l'amour, l'amitié, l'ambition attachent notre bonheur à certains objets; de sorte que c'est près de ces objets seulement que nous pouvons le trouver; ce sont des sentimens toujours actifs, toujours dépendans, au lieu que la personnalité est une sorte de défensive dans laquelle l'individu concentre toutes ses forces. L'Homme personnel craint plus la peine qu'il ne cherche le plaisir; entouré des passions d'autrui, auxquelles il ne peut prendre part, il semble que, dans cette foule incommode, il craigne

Dij

d'être heurté , poussé malgré lui. Il se retire, se sépare le plus qu'il peut. Aussi ce caractère est-il ordinairement accompagné de paresse, de timidité , & même de pusillanimité ; mais il agit peu ou n'agit que sourdement. Il peut donc difficilement donner à une Pièce le mouvement qu'il n'a pas lui-même. C'est un écueil , est-ce un obstacle insurmontable ?

2°. Dans la Société, telle qu'elle existe de nos jours, & sur-tout dans la Capitale, ce caractère ne doit-il pas se rencontrer souvent ? N'est-il pas d'autant plus important de le reconnoître, de le démasquer, que, peu actif par lui-même, il lui est plus aisé de se cacher, & même de se couvrir sous des dehors aimables ? Car la trop grande sensibilité incommode souvent ceux qui n'en sont pas l'objet ; & nous permettons volontiers qu'on soit indifférent pour tout autre que pour nous. Or, si ce caractère peut être distingué, défini ; si la tournure que la Société prend de nos jours, le rend & plus commun & plus dangereux, n'est-il pas utile de le mettre en évidence, & ne peut-il pas devenir le sujet d'une Comédie ?

Ce caractère une fois admis, de grandes difficultés s'élèvent de l'autre part. Ici l'Auteur est moins occupé de ce qu'il doit produire, que de ce qu'il doit exclure. Si le personnage qu'il met sur la Scène, est vivement amoureux, s'il sacrifie le devoir à la passion, c'est le danger des passions qu'on expose à nos regards, ce n'est plus la personnalité. Si c'est la soif des richesses qui le dévore, c'est l'avare ou l'ambitieux, &c. &c. Au milieu de tant d'écueils, gêné par de si cruelles

entraves, M. Barthe a-t-il pu encourir le reproche de n'avoir pas fait un caractère assez fort, & ne doit-on pas plutôt l'applaudir de lui avoir donné tous les traits, toute la physionomie dont il étoit susceptible ?

M. de Soligny a un oncle très-riche, dont il est fort aimé. ( M. de Gercour ). Il veut profiter de sa tendresse & de ses bienfaits ; mais son oncle lui est très-indifférent.

Il a une sœur, il veut l'empêcher de s'établir, & la faire renvoyer en Province auprès de sa mère, afin que les biens qu'elle pourroit avoir de l'oncle, lui reviennent.

Il a un ami qui a l'enthousiasme de l'amitié, & qui lui sacrifie tout jusqu'à son amour : il fait servir cet ami d'instrument à ses desseins, & le sacrifie lui-même.

Il aime ou croit aimer une jeune veuve : elle a un procès ; il avoit promis d'en être le solliciteur ; il a depuis imaginé de charger son ami des soins, des détails, de tout l'embaras de ce procès, & il ne fait pas encore servir sa maîtresse.

Il a un Valet-de-chambre qui l'a élevé. Ce Domestique lui est extrêmement attaché. Le Maître sacrifie pour les plus petites choses les peines & la santé de ce bon Domestique.

Son oncle, bon Citoyen, bon Magistrat, bon ami, bon parent, aime beaucoup sa nièce & son neveu, prend un intérêt chaud à tous les évènements publics de paix, de guerre : pour lui, il est d'une profonde indifférence sur tout cela. Il n'est

pas plus Citoyen que neveu, que frère, qu'ami ; qu'amant. Il se moque de la bonhomie de son oncle, qu'il regarde comme une dupe.

En un mot, il veut que tout ce qui l'entoure ne serve qu'à lui, ne s'occupe que de lui, ne se rapporte qu'à lui ; & lui-même ne se soucie de personne, se fait le centre de tout, & voudroit arranger l'univers pour lui seul, rebasant aux autres ce qu'il exige d'eux.

Tels sont les traits principaux qui caractérisent l'homme personnel. Donnons maintenant une idée de la marche & de la conduite de cette Pièce.

Limeuil, jeune homme qui n'a pas 25 ans, & dépend encore de sa mère, ouvre la scène avec Julie, sœur de Soligny. Il en est amoureux ; mais il ignore encore s'il est aimé. Celle-ci lui reproche avec douceur d'avoir des préventions contre son frère. La petite dispute qui s'élève entre les amans à ce sujet, fait connoître le caractère de Soligny d'une manière qui nous paroît fine & adroite. Ce que la sœur dit pour justifier son frère, annonce que celui-ci fait couvrir sa personnalité sous des dehors aimables. Les réflexions de l'amant servent à la démasquer ; mais le plus grand grief de Limeuil contre Soligny, est qu'il n'aime pas assez Julie. Madame de Limeuil survient. Julie sort. Madame de Limeuil qui arrive de sa terre, qui fait que, pendant son absence, Soligny a plu à la fille, & que celle-ci est disposée à l'épouser, veut prendre des connoissances plus exactes sur le caractère de cet homme, qu'elle soupçonne de personnalité. Victime pen-

dant 30 ans d'un mari très-égoïste, elle a acquis une espèce d'instinct qui lui fait deviner ce caractère qu'elle abhorre. Elle questionne son fils. Celui-ci, de peur de déplaire à Julie, ne veut pas s'expliquer. Saint-Géran interrompt ce Dialogue. C'est l'ami de Soligny, ami tendre & délicat, qui sacrifie la passion secrète qu'il a conçue pour Madame de Melfon, aux sentimens antérieurs que son ami a pour elle. Madame de Limeuil n'attend pas de lui qu'il se fasse l'accusateur de son ami. Elle sort. Limeuil, qui a pénétré la passion de Saint-Géran, la force à ne plus dissimuler. Il avoue qu'il s'immole au bonheur d'un ami.

D'un ami? (répond Limeuil) ce langage honorerois tout autre ;

Il ne m'étonne pas d'un cœur tel que le vôtre :  
Combien à votre place . . .

S A I N T - G É R A N .

- « Oui, je connois nos mœurs ;
- » On s'effarouche peu de ce mot de noirceur :
- » Et sur-tout en amour on trahit avec grace ;
- » On supplante en riant, l'ami que l'on embrasse.
- » Le public peu sévère à peine en dit un mot :
- » Le trompeur est adroit, le trompé n'est qu'un sot.
- » Pour moi, quand je devrois être fort ridicule,
- » J'ose avec un ami me piquer de scrupule.
- » Obtenir votre sœur par une trahison ,

Div

## 80 MERCURE DE FRANCE.

- » Révolte également mon cœur & ma raison ;
- » Et le plus doux lien à mes yeux est un crime ,
- » S'il faut , pour le former , perdre ma propre
- » estime ».

Arrive Dupré, vieux Valet-de-chambre de Soligny. Il voudroit parler à M. Saint-Géran en particulier. Limeuil sort. La scène suivante fait connoître parfaitement le caractère de Soligny. Dupré, poussé à bout, se plaint à Saint-Géran de la dureté, de la personnalité de son Maître. Il est interrompu par M. de Gercour, Président, plus que sexagénaire, bon Magistrat, bon Citoyen, homme très-serviable, qui tient fortement à ses parens, à ses amis, & sur-tout à son neveu. Par les premiers mots qu'il dit, il caractérise son neveu sans s'en appercevoir. Soligny avoit pris son appartement, parce qu'il le trouvoit plus commode. Il est valétudinaire ; il arrive des eaux. Il ordonne qu'on déménage, puis il annonce à Saint-Géran qu'il va marier son neveu à Madame de Melfon, & l'invite à concourir avec lui pour la décider.

Soligny ne paroît qu'au second Acte. Il défend à son Portier de laisser entrer quelques personnes qui l'ennuient, ou qui le sollicitent d'employer pour eux son crédit.

- « Juste Ciel ! ( dit-il ) je frémis
- » Au seul nom de ces gens dont le monde fourmille,
- » Qui, parce qu'on les voit, qu'on connoît leur
- » famille ,
- » Que l'on soupe avec eux gaîment ou tristement,

- » Se faisaient de vous impitoyablement,
- » Exigent que sans cesse on court, on s'évertue,
- » Qu'on parle, qu'on repare, en un mot qu'on  
» se tue
- » Pour eux & pour les leurs; qui mettent à profit
- » Votre nom, vos entours, vos pas, votre crédit,
- » Jusqu'à votre maîtresse! Oh! parbleu, j'y mets  
» ordre,
- » Et sur moi désormais bien fin qui pourra mourir!
- » C'est être trop long-temps fatigué, tracassé.

( *Se tournant vers le fond du théâtre* ).

- » De vous, à dire vrai, je suis un peu lassé,
- » Messieurs: or, il est temps qu'à mes goûts je  
» me livre,
- » Et, ne m'oubliant pas, que je commence à  
» vivre ».

Son vieux Valet, qui s'est plaint à Saint-Géran de ce que son Maître, qu'il a servi 30 ans, ne faisoit rien pour lui, voudroit bien lui parler d'un petit emploi qu'il desire d'obtenir; mais ne voyant pas le moment favorable, il dit à part :

« Pour en être écouté, parlons de ses affaires »:

Alors il lui dit que son Fermier est venu; qu'il est arrivé plusieurs désastres dans sa terre. Tu m'alarmes, dit Soligny: mes grains? Vos grains sont très-abondans, reprend Dupré, mais ceux du Fermier, ont été gelés. Soligny parle de ses

D v

## 82 MERCURE DE FRANCE.

près, de ses vignes. On lui fait la même réponse. Tout a été ruiné, excepté ce qui lui appartient. Ça, dit Soligny, *puisque tout est bien, parlons d'autres choses.* Alors il expose ses projets; il compte que son oncle mourra bientôt; qu'il lui laissera tout son bien. Dupré observe que Julie, sa sœur, doit partager cette succession. *Tu crois,* dit Soligny. Dupré répond :

« . . . D'honneur, Monsieur, j'en serois peu  
« sûr puis :  
« Sans doute à son neveu votre oncle s'intéresse ;  
« Mais c'est qu'il prend aussi votre sœur pour sa  
« nièce ».

Dans toute cette scène, Soligny développe son caractère, & annonce ses vues. Sa sœur doit retourner près de sa mère qui est malade en Province, & ne point songer à se marier : lui, il restera près de son oncle, jusqu'à ce qu'il en hérite. Il aime Madame de Melfon, mais il craint le mariage, &c.

Arrive Saint-Géran. Madame de Melfon a un procès qui doit être jugé le lendemain. Elle avoit prié Soligny de le solliciter. Celui-ci, que les affaires fatiguent, s'en est reposé sur Saint-Géran, qui vient lui rendre compte de ses démarches. Madame de Melfon paroît. Elle croit avoir quelque sujet de se plaindre de Soligny. Depuis qu'elle lui a avoué son penchant pour lui, elle le trouve plus exigeant, moins empressé. Par exemple, ce procès qu'il devoit solliciter.

A ce mot, Soligny prend confiance. *De quoi vous plaignez-vous*, dit-il, *tout va bien : votre Rapporteur entend bien l'affaire ; l'Avocat est prêt ; un Juge prévenu a été désabusé*, &c. Et ce qu'il y a de piquant, c'est qu'il répète mot pour mot ce que Saint-Géran vient de lui dire. Madame de Melfon s'apaise, en vient même à s'excuser, & dit en souriant que, pour expier ses torts, elle sera obligée de l'épouser. On ne peut nier que cette situation ne soit très bien trouvée. L'homme personnel se prévaut des démarches de son ami ; & celui-ci, qui vient d'accélérer ainsi le bonheur de son rival, observe religieusement le silence qu'il s'est imposé. Lorsque les contrastes sont préparés avec cette délicatesse, ils doivent trouver grace devant ceux mêmes qui ont cru devoir les prescrire.

Nous passerons ce qui suit cette scène, pour arriver à celle où Madame de Limeuil se trouve en tiers avec Gercour & Soligny. Le premier a le dessein d'expliquer ses intentions, relativement à son neveu, dont il croit le mariage décidé. Il ne s'agit donc plus que de traiter les affaires d'intérêt. C'est-là que Madame de Limeuil attend Soligny, bien sûre que son caractère ne peut manquer de se démasquer dans ce moment critique. Nous voudrions transcrire cette scène toute entière, parce qu'elle nous paroît à la-fois très-bien imaginée & très-bien exécutée. Soligny, qui n'expose ses vues intéressées qu'avec beaucoup d'art & de précaution, est toujours aidé par Madame de Limeuil, qui paroît les approuver, & cela avec d'autant plus de vraisemblance, qu'elle doit regarder la fortune de son gendre futur comme

D vj.

## 84 MERCURE DE FRANCE.

elle de sa fille. Gercour, après s'être assis, adresse la parole à son neveu. *Ton oncle, dit-il, se résoud à te donner . . . . Je sais que vous me donnez tout*, interrompt Soligny, *c'est le bruit de Paris. Mais, ajoute-t-il, j'ai une sœur*, Gercour assure qu'elle ne sera pas oubliée. Soligny continue :

- « C'est qu'avant tout, mon oncle aura pensé,
- » peut-être
- » Trop pensé sûrement que son neveu . . . doit être
- » Héritier de son nom, & que ce nom, connu
- » Par un certain éclat, veut être soutenu.

G E R C O U R , *riant.*

- » Il se fait de mon nom une idée un peu grande.

S O L I G N Y .

- » Le bonheur de ma femme est ce que je demande :
- » Que ne leur faut-il pas, consultez les époux,
- » En parure, chevaux, ameublemens, bijoux,
- » Soupers, petite loge, & même fantaisie !
- » Avoueraï-je mon foible ? Un goût, une folie,
- » Qu'il me faudroit combattre, en disant : je
- » ne puis,
- » Me sétriroient le cœur; voilà comme je suis ».

Gercour est la dupe de cet artifice. Madame de Limetuil paroît l'être, jusqu'à ce que Soligny conduit insensiblement à dire que sa sœur a plus

de goût pour le couvent que pour le mariage ; à éluder la proposition qu'on lui fait d'une charge honorable, &c. laisse enfin échapper ce mot : *on ne se doit qu'à son propre bonheur.* Soudain Madame de Limeuil se lève, & après avoir jeté un regard terrible sur Soligny, elle sort brusquement.

Pourquoi cette scène, où l'homme personnel ne laisse entrevoir ses principes que d'une manière si adroite & si spécieuse, qu'échappant aux regards d'un oncle bonhomme, ils ne sont aperçus que par une femme déjà prévenue & instruite par sa propre expérience ? Pourquoi cette situation, théâtrale par elle-même, & secondée par un Dialogue du meilleur goût & d'un très-bon style, n'a-t-elle pas d'abord fait sur le public l'effet qu'on devoit en attendre ? N'est-ce pas qu'une nuance d'originalité répandue sur le caractère de Madame de Limeuil, que le choix qu'on a fait de Madame Drouin pour le remplir, enfin les habitudes du théâtre, qui nous rappellent toujours à certains modèles, ont laissé le public dans le doute s'il devoit regarder Madame de Limeuil comme une mère ridicule, ou comme une femme avisée & pénétrante. C'est dommage que les pièces de théâtre doivent toujours essayer une première représentation ; car le public, pressé d'entendre & de juger, doit ne pas toujours se donner le temps de réfléchir. Continuons : M. de Gercour, surpris du départ de Madame de Limeuil, commence à s'apercevoir que son neveu a montré trop de personnalité. Il est sur-tout choqué de l'aversion que celui-ci témoigne pour toute sorte de travail ; il quitte Soligny, qui, de son côté, se plaint, dans un court monologue, de la

tyrannie qu'on veut exercer sur lui. C'est la fin du second Acte.

Le troisième s'ouvre par une scène dans laquelle Madame de Limeuil cherche à effrayer les enfans, & particulièrement Madame de Melfon, sur le caractère de Soligny. Alors elle leur rappelle tout ce qu'elle eut à souffrir de son mari. L'objet de cette scène, qui entre naturellement dans la marche de la pièce, est de représenter les inconvéniens de la personnalité dans le mariage. Cet article étoit une partie trop intéressante de la moralité de la pièce, pour la négliger. Le portrait d'un mari personnel y est tracé à grands traits. Pour ne pas suivre dans un trop grand détail l'ouvrage que nous analysons, nous nous contenterons de dire que dans ce troisième Acte on a appris que Gérard, à l'instigation de son neveu, a résolu d'envoyer Julie à sa mère; que, dans cette crise douloureuse, Julie n'a pu dissimuler plus long-temps ses sentimens pour Limeuil; que celui-ci est résolu de tout tenter pour prévenir ce départ, &c. Soligny se trouve seul. Il s'avance, & dit à part :

« Enfin ma mère écrit comme je le desire.

» Le départ de Julie est à-peu-près fixé,

» De loin pour son hymen on sera moins pressé.

L I M E U I L , à part.

» Pourrai-je réussir à ramener ma mère ?

S O L I G N Y, à part.

- » Le mien, il faut le rompre, & bientôt ; & j'espère,
- » Sans brusquer le cher oncle.

L I M E U I L, à part.

Il ne m'apperçoit point.

S O L I G N Y.

- » Cette maudite Charge est bien un autre point..

( Il apperçoit Limeuil, & tout-à-coup d'un air réveur & gai ).

- » Il faut que ce Limeuil me serve à quelque
- » chose...
- » En faire un Président ? Cela seroit bon. ( Haut ).
- » J'ose
- » Vous distraire, Monsieur. Je médite un projet
- » Très-important pour vous.

L I M E U I L.

Pour moi !

S O L I G N Y.

- J'ai pour objet
- » Votre bonheur. Caufons.

38 MERCURE DE FRANCE.

L I M E U I L , *étonné.*

Mon bonheur !

S O L I G N Y .

Oui le vôtre.

- » Je ne me pique pas de valoir mieux qu'un autre ;
- » Mais d'une idée heureuse il faut vous prévenir :
- » A mon oncle lui-même elle peut convenir.
- » Il a pour vous, Limeuil, une estime infinie ;
- » Et de plus , sa famille à la vôtre est unie.

L I M E U I L , *avec transport.*

- » Je serois trop heureux de ferretter ces liens.

S O L I G N Y .

- » L'expression me flatte , & vos vœux sont les
- » miens.

L I M E U I L , *à part.*

- » Julie a deviné. *Haut.* Vous espérez ?...

S O L I G N Y .

J'espère

- » Qu'on pourroit décider mon oncle à cette affaire,
- » Pour peu , bien entendu , qu'on eût soin d'ap-
- » puyer.

L I M E U I L , *à part.*

- » Ceci n'est point obscur ; il veut nous marier.

S O L I G N Y.

» Je vois pourtant...

L I M E U I L.

Quoi donc, que vöyez-vous ?

S O L I G N Y.

Peut-être...

L I M E U I L.

» Une difficulté ? Faites-la moi connoître.

S O L I G N Y.

» Mais un nouvel état... Des devoirs sérieux...

L I M E U I L.

» Ils me seroient sacrés.

S O L I G N Y, à part.

Il accepte.

L I M E U I L, à part, avec joie.

Grands Dieux !

*( Portant la main sur le cœur de Soligny ).*

» Ce cœur n'est pas connu. Je lui rendrai justice :

» J'instruirai tout Paris d'un si rare service.

» Vous faites mon bonheur.

S O L I G N Y.

Vraiment !

L I M E U I L.

Vous m'enchantez.

» Permettez Soligny...

S O L I G N Y.

Cher Limeuil, permettez !...

L I M E U I L.

» Je serai désormais votre ami le plus tendre.

S O L I G N Y.

» Oh çà, puisque si bien nous savons nous en-  
» tendre,

» Dès ce jour à mon oncle il faut vous adresser,

» D'un cercle de parens l'investir, le presser.

» Que disoient - ils donc tous de votre ardeur  
» guerrière,

» De ce noble engouement pour l'état Militaire ?

» Ce que c'est que les bruits !

L I M E U I L.

On ne se trompe pas.

S O L I G N Y.

» On ne se trompe point ?

L I M E U I L .

Quel obstacle en ce cas,

» Voyez-vous ?...

S O L I G N Y , *vient.*

Quel obstacle !

L I M E U I L .

Oui.

S O L I G N Y .

La demande est bonne ?

» Vous ne voulez pas être , au moins je le soup-  
» çonne ,

» Colonel à la fois & Président ? ».

Ce projet de Soligny , ce mal-entendu entre Limeuil & lui ; toute cette Scène enfin a eu le succès qu'elle méritoit. Limeuil , d'abord étonné , voit bientôt de quoi il est question. Accepter la Charge de Gercour , lui paroît un moyen d'obtenir Julie ; il sort sans dire son véritable motif , mais en laissant des espérances à Soligny. Voilà donc l'Homme personnel débarrassé de la Charge de son oncle. Mais comment se débarrasser de Madame de Melfon qu'il trouve à son gré , qu'il aimeroit même si le mariage , si toute espèce de chaîne & de devoir n'effrayoit un homme de son caractère ? Il voudroit bien n'y pas renoncer tout-à-fait , & il ne trouve d'autre expédient que de la marier à son ami. C'est ici un pas glissant pour

M. Barthe. Il a senti tout ce qu'il avoit à craindre de cette extrême délicatesse de nos jours, délicatesse bien moins favorable aux bonnes mœurs qu'elle n'est contraire à la bonne Comédie. Mais qu'oit un homme dont la personnalité ne se borneroit qu'à desirer d'être plus riche que sa sœur, qu'à préférer le repos à la charge & aux projets de son oncle, seroit-il donc un caractère assez tranchant, assez odieux pour le dévouer à la haine publique ? D'ailleurs, comment exposer le vice à la censure, comment le faire détester si on ne le montre pas ? C'est un crime de l'excuser, de le rendre aimable ; mais c'est un devoir de le faire paroître, afin qu'il subisse sa condamnation. C'est dans les formes, dans les expressions qu'il faut ménager cette délicatesse si redoutable ; & ceux qui liront la Scène de Soligny & de Saint-Géran, & celle de Soligny avec Madame de Melfon, où il laisse pénétrer ses vues éloignées, loin de condamner M. Barthe comme Auteur comique, le loueront comme homme de bonne compagnie, de ce qu'il a ménagé ses expressions de façon à ne faire rougir ni le Spectateur, ni Madame de Melfon elle-même, ni toute autre femme qui se trouveroit en pareille situation. Quiconque admettra cette justification, qui auroit certainement paru bien inutile il y a trente ans, ne manquera pas de goûter les traits véritablement comiques semés dans ces deux Scènes. Par exemple, Soligny pour engager Saint-Géran à se proposer, lui dit :

\* Elle sera flattée encor plus que surprise.

- » Parle-lui, si tu veux, d'un amour très-discret ,  
 » D'un-feu mal étouffé, depuis long-tems secret.  
 » Jure que tu ne peux vaincre sa violence ,  
 » Et que las , en un mot , de souffrir en silence ;  
 » L'impérieux amour dont tu subis la loi ,  
 » En triomphe à ses pieds t'amène malgré toi ;  
 » Un de ces vieux Romans faits à toutes les Belles ;  
 » Et qui , comme l'on fait , sont toujours neufs  
 » pour elles » .

On voit que c'est sa propre histoire qu'il lui fait sans s'en douter. Enfin, Saint-Géran cède; mais Soligny peut à son tour lui rendre un service. Il demande un Régiment. Soligny a des amis puissans, il peut parler ou écrire. Ici la physionomie de l'Homme personnel change; il promet froidement d'écrire, & se plaint après le départ de Saint-Géran, qu'il n'est entouré que de gens intéressés, & que dans ce monde chacun ne pense qu'à soi. Enfin, il sort sans écrire, de crainte, dit-il, d'user son crédit pour les autres.

Le commencement du quatrième Acte est rempli par une Scène où Gercour refuse de donner sa Charge à Limeuil, parce qu'il l'a promise à son neveu. Il refuse encore de lui donner Julie, qu'il destine à Saint-Géran, parce qu'il est ami de Soligny : enfin cet oncle prévenu ne cesse de s'occuper de son neveu, qu'il croit attaqué par tout ce qui l'environne, & qui devient l'objet de sa compassion. Pénétré de ces idées, qui le poursuivent & l'oppressent, il trouve son neveu, l'aborde avec attendrissement, & croit devoir le

préparer aux cruelles nouvelles qu'il est obligé de lui apprendre. Quels affreux complots on trame contre lui ! Il ne s'agit pas moins que de lui enlever la Charge qu'on lui destine, & la femme dont la main lui est promise. Le sang-froid de Soligny, qui ne voit dans tout cela que l'effet de ses propres manœuvres, étonne le bon Gercour. Soligny, loin de se déchaîner contre Saint-Géran, cherche à l'excuser. D'abord cette grandeur d'âme excite l'admiration de son oncle; mais enfin elle lasse sa patience. Il en résulte une dispute très-vive sur l'égoïsme que Gercour attaque, & que Soligny excuse toujours dans la personne de Saint-Géran. Cette Scène, l'une des mieux faites qu'il y ait au Théâtre, a été écoutée, à toutes les représentations, avec la plus grande attention & le plus grand plaisir. Sans doute la force & l'énergie du Dialogue, plusieurs tirades très-belles & très-animées, ont fait impression sur les Spectateurs; mais ont-ils tous senti avec quel art elle étoit amenée ?

Le sujet sembloit exiger une de ces scènes de raisonnement, un de ces plaidoyers qui réussissent presque toujours : or, il suffit communément, pour amener de pareilles scènes, que deux personnages animés de passions contraires, se trouvent en opposition de sentimens ou d'opinions, ou même qu'un homme raisonnable soit dans le cas de haranguer un homme prévenu & passionné. Alors chacun soutient son avis & ses principes. C'est ainsi que le frère du malade imaginaire lui fait sentir tout le ridicule de ses craintes, pusillanimes ; que celui du dévot *Orgon*, lui remet devant les yeux les véritables

principes de la morale & de l'équité : enfin , t'est ainsi que , dans le méchant , un honnête homme est mis en contraste avec un homme corrompu. Dans tous ces cas cependant chacun peut défendre son opinion ; mais comment avouer son propre égoïsme , & en faire l'apologie ? . . . Il falloit donc que Soligny , pour étaler ses principes , parût prendre la défense d'un autre. N'est-il pas piquant & théâtral que l'homme personnel , en chargeant de ses propres défauts l'ami le plus vrai , se pare d'une fausse générosité , & écoute patiemment la plus forte sortie contre l'égoïsme qui , s'adressant à un autre , retombe directement sur lui ? On sent qu'il est difficile de séparer quelques morceaux d'une scène dont le dialogue est toujours vif & pressé : nous rapporterons seulement ce couplet de Gercour. Son neveu dit qu'après tout Saint-Géran n'est que ce que sont tous les autres hommes , un homme qui s'aime par-dessus tout. *Ce qu'ils sont tous ! s'écrie Gercour , des méchans comme lui.*

A d'aussi fots propos faut-il que je réponde !  
 Qu'imagines-tu donc de plus coupable au monde  
 Que ces gens , que ce monstre autrefois peu connu,  
 Dont la vie est peut-être un forfait continu ,  
 Qu'un être personnel ? . . . Tu souffres de m'en-  
 tendre ,  
 Tu ne fais ce que c'est : je m'en vais te l'apprendre.  
 L'amitié , l'amitié n'est pour eux qu'un trafic ;  
 Je les ai vu sourire au mot de *bien public* ;  
 Je les ai vu s'armer d'une lâche industrie ,

## 96 MERCURE DE FRANCE.

- Pour perdre le grand homme utile à leur Patrie.
- « D'ailleurs, pour s'enrichir, prêts à tout dévorer ,
  - » Pour s'illustrer eux-mêmes, à tout déshonorer.
  - » Des dignités, des biens leur espérance avide ,
  - » Fait des jours paternels un calcul homicide.
  - » Point de loi que la loi qui peut les protéger ;
  - » Point de devoirs que ceux qu'ils ont droit  
» d'exiger :
  - » Et ne crois pas qu'ici mon humeur exagère.
  - » Qu'on paie exactement leur rente viagère ;
  - » Que les Acteurs, le soir, soient toujours les  
» meilleurs ;
  - » Que le souper soit gai : qu'importe, si d'ailleurs
  - » On meurt de faim près d'eux, si l'on trouble  
» la terre ,
  - » Si tel Roi veut la paix, tel Ministre la guerre ?
  - » Ils diroient à l'aspect d'une calamité :
  - » Périllez , j'y consens, je suis en sûreté ».

Nous citerons encore un trait de sensibilité qui a été très-applaudi. *Pour se lier, dit Soligny, a-t on besoin de s'aimer ?* Gercour répond en soupirant : *Je l'ai vu soixante ans.* Ce bon vieillard est si pénétré de ce qu'il dit, si couroucé contre l'égoïsme, qu'il combat avec toute la chaleur d'une ame vertueuse & active, qu'après s'être toujours échauffé de plus en plus, il se sent épuisé & prêt à se trouver mal. On appelle Dupré, qui le reconduit dans sa chambre. Julie, qui l'a rencontré, entre toute épouvantée. Elle est

est bientôt suivie de Dupré, qui annonce à Soligny que son oncle est très-mal. Un Médecin, s'écrie Julie; un Notaire, dit froidement Soligny. C'est ainsi que finit cet Acte, dans lequel la marche d'une pièce pareille à celle-ci, dont l'intérêt & le pathétique n'est pas l'objet principal, fait tout le progrès qu'on doit attendre, & se trouve embellie par des détails heureux & bien amenés.

Chaque scène du cinquième Acte dénoue quelque partie de l'intrigue. Madame de Limeuil & Madame de Melfon, en sollicitant elles-mêmes leurs Juges, ont appris que Soligny n'avoit pas fait une seule démarche, & que Saint-Géran s'étoit montré le solliciteur le plus actif & le plus éclairé. Soligny entend, non sans regret, de la bouche du Médecin de son oncle, que celui-ci est beaucoup mieux, & qu'il n'y a rien à craindre pour lui. L'oncle paroît; il a conservé encore toutes ses préventions; il voit Saint-Géran, & lui reproche sa prétendue perfidie envers son ami. Il est temps que Saint-Géran s'explique: son honneur est blessé; il doit se justifier; mais il interpelle encore Soligny, & le presse de parler. Soligny tergiverse. Saint-Géran ne peut plus dissimuler: toutes les manœuvres de l'homme personnel sont découvertes. L'histoire de la charge, l'offre de la main de Madame de Melfon faite à Saint-Géran, le tout est mis au jour, & l'oncle reste interdit. Cependant il doute encore; mais le Notaire arrive. Qui peut l'avoir mandé? Soligny n'a plus de ressource; son embarras le trahit, & Gercour ne songe plus qu'à le punir. Tu l'avois demandé, dit-il, pour faire un testament. Eh bien! je vais

en dicter un. Il fait asseoir le Notaire, & lui dicte différens articles par lesquels il avantage sa nièce. Tandis que le Notaire écrit, Gercour, irrité, découvre à chaque instant quelques nouveaux traits du caractère de son neveu. Aussi-tôt il dicte un article encore plus favorable à sa nièce; de sorte que le Notaire dit en écrivant :

« Chaque faute du frère est un legs pour la sœur ».

Ce qui annonce d'une manière plus précise, & le dénouement & la moralité de la pièce, puisque l'homme personnel, pris dans ses propres filets, fait la fortune de la sœur qu'il vouloit dépouiller. Ce n'est pas la peine de dire que Madame de Melson épouse Saint-Géran, & que Julie est accordée à Limeuil. Tous les Acteurs sortent, excepté l'homme personnel, qui paroît plus indigné qu'humilié. Saint-Géran & Julie reviennent sur leurs pas. *Mon ami, mon frère*, disent-ils, *nous vous restons tous deux*. Soligny, sans dérider son front, leur répond avec amertume :

« A celui qui n'a rien, il ne reste personne ».

Nous avouons qu'après avoir lu attentivement cette pièce, nous y avons trouvé, non-seulement plusieurs caractères bien dessinés, tels, par exemple, que celui de Soligny & celui de Gercour; non-seulement un style pur & une excellente versification, mais encore une marche simple, une intrigue sage & régulière, & dans chaque Acte des scènes théâtrales & comiques, où l'homme personnel est mis en situation, & son caractère

fortement développé. Il nous semble que l'expression de ce caractère seul doit faire vivre l'ouvrage. Nous croyons donc pouvoir assurer qu'elle aura plus de succès à la lecture qu'à la représentation. Cependant nous ne pouvons nous dissimuler que lorsqu'une Comédie manque son premier effet, il faut en chercher d'autres raisons que la disposition du public, les cabales, le jeu des Acteurs, & tout ce que les Auteurs ont coutume de prendre à partie en pareil cas. Nous fera-t-il permis de hasarder quelques réflexions ? Le public, du moins celui du théâtre, nous paroît partagé en deux classes trop distinctes & trop éloignées l'une de l'autre. Le Parterre qui est, avec raison, avide d'amusemens ou d'émotion, & qui veut qu'on le fasse toujours rire ou pleurer, & les Loges remplies par les gens du monde, qui, devenus délicats & dédaigneux, n'ont d'autre intérêt que la curiosité, & viennent s'asseoir au Spectacle plutôt comme des Juges que comme des Spectateurs. Pour cet Aréopage nombreux, plus difficile encore à contenter qu'à amuser, tout ce qui n'est pas fin, spirituel & délicat, paroît trivial & commun. Ce n'est même qu'en considération de son ancienneté, que le comique de Molière & de Regnard trouve grace devant eux. Je n'en veux pour preuve que le Théâtre de Société, où la morale & les maximes sont toujours applaudies avec transport, & d'où le comique paroît s'éloigner tous les jours. Or, c'est à ces Spectateurs qu'on veut plaire de préférence ; c'est pour eux qu'un Auteur travaille en dépit de lui-même,

Eij

& qu'il fait une Pièce plus ingénieuse que comique, plus spirituelle qu'amusante, & il réussiroit peut-être s'il n'avoit à faire qu'à eux. Mais le Parterre les entraîne; s'il reste froid, si le rire & les applaudissemens ne s'élèvent pas de cette région inférieure, les Loges se refroidissent à leur tour, & tout languit faute de cette impression communicative qui s'augmente toujours en se propageant. Peut-être, au reste, manque-t-il à la Comédie de M. Barthe, une exposition, un début assez animé pour engager, pour fixer l'attention du Public; peut-être la marche de la Pièce n'est-elle pas assez sensible & assez rapide; peut-être les différentes parties qui entrent dans la composition du Drame, quoiqu'ingénieuses & bien soignées chacune en détail, sont-elles en trop grand nombre & trop fines, pour que le tout fasse un trop grand effet. Mais ces imperfections, quelles qu'elles soient, sont très-compatibles avec l'esprit & même le talent. C'est à force d'essais qu'on parvient à la perfection; & le Public doit tout attendre d'un Homme de Lettres estimable qui continue de travailler sans cet empressement, sans cette abondance ridicule qui fatigue la renommée, & ne l'obtient pas; d'un Auteur qui, faisant du Théâtre son unique étude, n'a pas encore à se reprocher, ni un Drame larmoyant, ni une Comédie écrite dans ce genre moderne, dont le jargon métaphysique, le perflilage & les madrigaux font à-peu-près tout le mérite.

*Essai sur l'éloquence de la Chaire*, seconde édition, avec le Discours de la Cène, prononcé devant le Roi en 1777, & un Panégyrique de S. Bernard, dédié à Monsieur; par M. l'Abbé de Besplas, Vicaire général du Diocèse de Besançon, Prédicateur du Roi & Aumônier de Monsieur. A Paris, chez les frères Debure, quai des Augustins.

L'Histoire Ecclésiastique nous apprend que, dans les premiers siècles, la plupart des Evêques, sans avoir étudié ni Dialectique ni Rhétorique, consacroient toute leur vie à prêcher la parole de Dieu, & avoient la consolation de voir se convertir en foule, non-seulement des hommes livrés à leurs déréglemens, mais des Payens même plongés dans les ténèbres de l'Idolâtrie. Quant aux miracles auxquels on a souvent voulu attribuer exclusivement cette multitude de conversions, l'Histoire nous apprend que ces Pasteurs, pleins d'un zèle apostolique, ne jouissoient pas tous de ces dons surnaturels, & que d'ailleurs leur ministère n'en fut pas moins efficace lorsque les

E iij

miracles devinrent plus rares. On est obligé d'avouer que les vertus sublimes de ces Prédicateurs étoient un miracle continuel, & que leur vie & leurs exemples étoient bien propres à inspirer aux Fidèles l'amour des vérités Evangéliques. Mais d'où vient que, depuis plusieurs siècles, le ministère des Prédicateurs n'a pas eu la même fécondité, malgré les progrès de l'art Oratoire, & la réunion des talens & des vertus de plusieurs Pasteurs de l'Evangile ? Nous laissons aux Interprètes des livres Saints & aux Moralistes, le soin de discuter cette question importante. Nous nous bornerons à remarquer, à l'égard de ceux qui osent imputer à la Prédication même cette stérilité si affligeante, que tant que les hommes n'apporteront aucune préparation à une action si sainte & si digne de respect, on ne doit point être étonné qu'elle produise si peu de fruit : on auroit toujours droit de dire aux Contemp- tateurs de cette divine parole, que la marque la plus sûre d'un esprit frivole & léger, d'une raison médiocre & bornée, & d'un cœur incapable d'élévation, c'est de ne rien trouver qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse

dans les vérités si sublimes & si consolantes que les Prédicateurs nous annoncent. Le dégoût que l'on a pour cette parole divine, les mauvaises dispositions de la plupart de ceux qui viennent l'entendre, la stérilité qui en est la suite déplorable, & la réunion de plusieurs autres causes, ne doivent servir qu'à ranimer davantage le zèle de ceux qui sont destinés par état à remplir cette auguste fonction.

C'est à ceux qui réunissent les talens de la Chaire, comme M. l'Abbé de Besplas, à nous communiquer les réflexions judicieuses qu'ils ont faites sur ce genre d'éloquence si nécessaire aux hommes : les leçons de ceux qui ont fourni des modèles, sont toujours les meilleures. Tout ce que cet Auteur nous dit dans l'Ouvrage que nous annonçons, sur le choix des sujets, la méthode, le plan, la composition, le style, la mémoire, l'action publique, ne peut qu'être très-utile aux jeunes Ecclésiastiques qui se destinent à la Chaire. Ses réflexions sur la gêne de beaucoup de Prédicateurs pour assortir l'exorde au texte, la symmétrie affectée des divisions & des subdivisions, les applications de l'Ecriture & les cita-

tions des Pères , le danger des longues dissertations en chaire , nous ont paru judicieuses & intéressantes. Cet Auteur regarde , avec raison , *le sentiment* comme la partie principale de l'Orateur. » Le » discours fait pardonner bien des défauts s'il est touchant ; le sentiment » en est l'ame. Un Prédicateur sans onction est un airain sonnante : la sensibilité est même l'indice le plus sûr du » génie ; l'une est la mesure infailible » de l'autre : le génie attend du cœur » ses élans. Démosthène , qui savoit » peu exprimer le sentiment , avoit une » composition sévère & dure , & peignoit mal les mœurs. Si l'ame ne renferme rien de plus précieux que le sentiment , suivant la nature des choses » parfaites , il doit être soigneusement » ménagé. Ici la profusion s'oppose au » but de l'Orateur , dont elle affadit extrêmement le langage. La raison en est » sensible ; comme le sentiment touche la partie la plus délicate de l'ame , il la » fatigue alors qu'il l'agite trop. On supporterait plus volontiers l'abondance » d'imagination & d'esprit. L'admiration est un sentiment contemplatif qui peine » moins ; mais la douleur ou la joie est

» un sentiment d'action : par celui-ci on  
 » s'identifie avec l'Orateur , & tout ce  
 » qu'il sent de trop , on l'éprouve soi-  
 » même... Rien ne sèche plus prompte-  
 » ment que les larmes , dit Quintilien ;  
 » il faut une science parfaite pour les  
 » faire couler ; c'est le mobile infail-  
 » lible qui produit les plus grands effets....  
 » Les ames sensibles possèdent seules la  
 » clef des grandes vérités de la Nature ;  
 » les plus rares esprits ne les trouveront  
 » point avant elles ; & même après elles,  
 » ils les parleront sans les vivifier : leur  
 » secret ne passe jamais à ceux qui ne  
 » sentent pas ».

La manière dont M. l'Abbé de Besplas  
 juge des célèbres Prédicateurs , est éga-  
 lement judicieuse & impartiale. / Leurs  
 talens supérieurs ne l'aveuglent pas sur  
 les défauts qui s'y trouvent mêlés. Après  
 avoir éclairci tout ce qui a rapport à la  
 composition , & avoir prouvé que les  
 idées , qui en sont les premiers maté-  
 riaux , doivent être justes , claires , consé-  
 quentes , précises , il apprécie avec goût les  
 qualités du célèbre Bourd loue. « La sa-  
 » gesse , dit-il , est un autre caractère pré-  
 » cieux des idées : rien n'attache tant l'au-  
 » diteur. C'est ce qui fera vivre éternel-

» lement Bourdaloue. On ne le voit ja-  
 » mais dire ni plus ni moins que ce  
 » qu'il faut : rien d'exagéré, de forcé.  
 » Le milieu juste & précis, dans le-  
 » quel se rencontre la vérité, est le point  
 » qu'il saisit & qu'il montre toujours à  
 » son auditoire. La sagesse des idées  
 » consiste dans leur rapport : leur éco-  
 » nomie générale produit une certaine  
 » unité de vérité, qui embrasse toute  
 » une matière & produit l'intérêt. Ce  
 » mérite est bien rare dans les ora-  
 » tours ; & celui que nous venons de  
 » citer, est peut-être le seul qui l'ait  
 » possédé. Bossuet étoit trop impé-  
 » tueux pour être si juste ; Fénelon trop  
 » sensible pour s'arrêter toujours à  
 » propos : Massillon trop abondant  
 » pour se borner à l'exacte mesure  
 » du sens des idées. Cette qualité  
 » donne tant d'avantage à Bourda-  
 » loue, qu'elle lui fait acquérir par  
 » l'impression un nouveau prix. On ne  
 » se lasse pas de le lire, parce qu'il  
 » n'y a pas de bornes à l'empire de la  
 » raison. Le goût pour les images s'ef-  
 » face, le sentiment s'émousse par les  
 » glaces des années ; mais la raison  
 » plaît dans tous les temps. »

Depuis le P. Bourdaloue, a dit un Académicien à qui on a trop reproché de compiler, il n'est venu aucun Prédicateur que le public lui ait préféré : s'il y avoit quelqu'un à lui égaler, ce seroit Maïillon . . . *Preuve remarquable du pouvoir du bon sens & des droits de la raison sur les hommes.* On avoue que l'éloquence de la chaire avoit été presque barbare jusqu'au P. Bourdaloue, & qu'il fut un des premiers qui firent parler la raison. Ses Sermons furent autant de leçons qui firent disparaître le mauvais goût. L'éloquence de la chaire commença à recouvrer son ancienne beauté, sa première splendeur : tout rentra dans l'ordre. Les applications profanes, fausses, froides ou puériles disparurent : on cita à propos, par nécessité seulement, c'est-à-dire, pour prouver. On apprit dès-lors à chercher & à trouver dans chaque chose le vrai & le solide ; à ne connoître de beau que le naturel ; à établir des principes, à tirer des conséquences justes, à faire un choix judicieux de ses preuves, à ne les pas entasser les unes sur les autres, à les accumuler avec discernement, à ne les

E v j

pas jeter au hasard ; à les rédiger méthodiquement , les disposer avec économie , à les présenter sous le jour le plus favorable ; à ne plus épuiser son art en quelques endroits , pour lesquels on a eu de la prédilection ; à lier tout , à assortir tout , à se soutenir toujours ; à traiter une pensée commune d'une manière peu commune , à se la rendre propre par un tour nouveau. On apprend à préférer des divisions naturelles à des divisions nouvelles , les raisonnemens suivis aux propositions hardies , les réflexions judicieuses aux traits saillans , la gravité de la théologie à la subtilité , à l'obscurité de la métaphysique. On substitua les vérités évangéliques aux écarts peu judicieux d'un enthousiasme déréglé , l'instruction morale aux transports forcenés d'une déclamation excessive , les leçons utiles au faste savant d'une imagination systématique. On apprend enfin à se renfermer dans son sujet , à ne pas perdre de vue sa proposition , à la suivre , à la prouver ; à préparer des réponses sans réplique aux objections opposées ou supposées ; à ne pas rendre inintelligibles les matières les plus claires , à donner au contraire

aux points les plus obscurs les éclaircissemens convenables ; à les mettre à la portée de l'intelligence la plus foible ; à ne prendre de l'ascendant sur les esprits que pour convertir les cœurs ; à convaincre l'auditeur par ses propres sentimens , à le forcer de se rendre à Dieu.

M. l'Abbé de Besplas a réuni à son Ouvrage sur l'Eloquence de la Chaire , rempli de réflexions judicieuses d'un bout à l'autre , son Panégyrique de S. Bernard & son Discours de la Cène , prononcé devant le Roi en 1777. Voici comme il s'explique sur un objet qui intéresse de près l'humanité. « Oui, Sire ,  
 » l'état des cachots de votre Royaume  
 » arracheroit des larmes aux plus insensibles qui les visiteroient. Un lieu  
 » de sûreté ne peut , sans une énorme  
 » injustice , devenir un séjour de désespoir. Vos Magistrats s'efforcent d'y  
 » adoucir l'état des malheureux ; mais ,  
 » privés des secours nécessaires pour  
 » la réparation de ces antres infects ,  
 » ils n'ont qu'un morne silence à opposer aux plaintes des infortunés. Oui ,  
 » j'en ai vu , Sire , & mon zèle me  
 » force ici , comme Paul , à honorer mon ministère ; oui , j'en ai vu

» qui , couverts d'une lèpre universelle  
 » par l'infection de ces repaires hideux ,  
 » bénissoient mille fois dans nos bras le  
 « moment fortuné où ils alloient en-  
 » fin subir le supplice. Grand Dieu !  
 » sous un bon Prince , des sujets qui en-  
 » vient l'échafaud ! »

Nous ne croyons pas pouvoir mieux terminer cet article , qu'en mettant sous les yeux du lecteur un modèle de la manière dont M. l'Abbé de Besplas développe les vérités morales. « C'est  
 » dans une ame froissée par la dou-  
 » leur , que naissent les grandes pensées.  
 » Les hommes , qui ne connoissent que  
 » la prospérité & les plaisirs , ne sont  
 « pas plus capables de hautes idées que  
 » de sentimens élevés. De la contra-  
 » diction naît l'énergie de l'ame : elle  
 » a des forces en réserve pour le mal-  
 » heur. Le génie , sans l'aide des pei-  
 » nes , est un Roi sans sujets : le même  
 » feu qui le consume , le fait briller.  
 » L'ame , entraînée hors d'elle-même ,  
 » est esclave des amusemens dont elle  
 » jouit. Le ciel , avare de ses dons , a  
 » réservé la force pour ceux qui com-  
 » battent : de quelle utilité seroit-elle  
 » à ceux qui vivent asservis ? L'adver-

» sité concentre l'ame au milieu de ses  
 » facultés, rallie ses puissances, & à  
 » chaque instant augmente leur ressort.  
 » Les génies qui ont fait le plus  
 » de bruit dans le monde, ont mar-  
 » ché au milieu des contradictions. Ho-  
 » mère vécut malheureux. Lucrèce mit  
 » au jour ses pensées entre les accès  
 » les plus violens de ses maux. Dé-  
 » mosthène lança des foudres, parce qu'il  
 » en entendit gronder autour de lui.  
 » L'éloquence de Cicéron s'alluma au  
 » flambeau de la discorde. Tacite sen-  
 » tit réveiller son génie au bruit des  
 » chaînes dans lesquelles l'univers gé-  
 » missoit, depuis que Rome connut  
 » les Tyrans. Celui du Tasse s'éguisa  
 » dans les chagrins. Milton, engagé  
 » dans les factions, transporta au haut  
 » des cieus les combats qui désoloient  
 » sa patrie : le citoyen factieux enfaanta  
 » le Poète sublime. La Religion offre un  
 » plus beau spectacle. Saint Chrysostô-  
 » me revient de ses exils avec de nou-  
 » velles armes pour l'éloquence. Bossuet,  
 » excité par la contradiction, commu-  
 » nique l'agitation de son génie à ses  
 » écrits : il prend la foudre dans les  
 » mains du Très-Haut, renverse à ses

## 112 MERCURE DE FRANCE.

» pieds les Monarques & les Empires.  
» Young , accablé sous le poids de la  
» douleur , forme de tout l'univers un  
» monceau de ruines , & fait éclipser  
» l'auguste lumière de la nature devant  
» le sombre flambeau de la mort. Les  
» Philosophes instruisent la terre du mi-  
» lieu des adversités. C'est dans la per-  
» sécution que Descartes brise l'ancienne  
» machine du monde, & qu'il en re-  
» construit une nouvelle. Galilée pèse les  
» élémens du fond des cachots ; & la  
» nature étonnée reçoit ses loix. Le  
» génie seul est libre au milieu des  
» fers. La paix corrompt les peuples &  
» les précipite dans le sommeil. L'agita-  
» tion renouvelle la jeunesse des Empi-  
» res , & les ramène vers leur gran-  
» deur. La majesté de la vertu appa-  
» roît alors aux yeux des peuples. Res-  
» pectons le malheur : il possède la  
» plus belle domination , la seule qui  
» dure autant que l'univers. »

*Remarques Astronomiques sur le Livre  
de Daniel. Mémoires sur les Satellites.  
Lai & propriété de l'équilibre. Proba-  
bilités sur la durée de la vie humaine.  
Table des Equinoxes du soleil & de*

*la lune.* Par M. de Cheseaux. A Paris, chez Lamy, Quai des Augustins.

On a vu dans tous les siècles des hommes, distingués par la vaste étendue de leurs connoissances, se faire une gloire d'avoir pour l'Écriture Sainte une vénération singulière, & d'y puiser les lumières qu'ils auroient cherchées vainement ailleurs. Selden, un des plus savans hommes & des plus habiles antiquaires du siècle passé, protestoit au célèbre Archevêque Usserius, que de tous les Livres & de tous les Manuscrits dont il étoit le possesseur, il n'y en avoit pas un auquel son cœur se délectât comme à la lecture de l'Écriture Sainte. Pic de la Mirandole, si profond dans la connoissance des langues & des Belles-Lettres, disoit de même, qu'après tant de livres qu'il avoit feuilletés, il en revenoit à la Bible, convaincu que c'étoit le seul livre où se trouve la vraie sagesse avec la véritable éloquence. Grotius, Bayle, le grand Newton, Loke, ont tenu le même langage, & n'ont point fait difficulté de dire que les divines Écritures étoient le flambeau de notre

érudition sur l'histoire, & que nous n'avions point de lumière plus sûre pour fixer les lieux, les dates, les coutumes & les faits. L'on conserve avec soin l'exemplaire de la Bible qui appartenoit à Newton, & qui est remplie de ses remarques manuscrites : la préférence que ce Philosophe donnoit à la Chronologie des Livres Saints, & la vénération profonde avec laquelle il parloit de cet Ouvrage divin, devoient fermer la bouche à tant d'esprits frivoles & superficiels, qui blasphèment ce qu'ils ignorent.

M. de Cheseaux, Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, pénétré du même respect pour la révélation, ne savoit étudier que les Livres Saints & les Cieux, qui nous peignent avec tant d'éclat les perfections de l'Auteur de la nature. Il a composé un ouvrage curieux sur les Prophéties qui restent à accomplir, & qui tiennent au grand événement du rappel des Juifs : matière importante, qui vient d'être approfondie par M. Rondet, dans une Dissertation savante, imprimée chez M. Lottin Pâiné. Ces discussions sont précieuses pour tous ceux qui respectent la Reli-

gion : on ne sauroit trop constater les promesses & les menaces qui sont consignées dans les Livres Saints, & qui doivent aujourd'hui être étudiées avec d'autant plus de soin, que la multitude les méprise & s'en moque. On doit cependant avouer qu'on ne sauroit être trop circonspect, par rapport à la fixation des tems, à l'ordre dans lequel se doivent accomplir les événemens prédits, & aux circonstances singulières & imprévues qui doivent les précéder ou les accompagner. « L'avenir, dit le » grand Bossuet, se tourne presque » toujours bien autrement que nous ne » pensons; & les choses mêmes que » Dieu en a révélées, arrivent en des ma- » nières que nous n'aurions jamais pré- » vues. Qu'on ne me demande rien de » cet avenir... J'ose avancer une cho- » se sur ces Prophéties, que, loin qu'il » soit du dessein de Dieu qu'elles soient » toujours parfaitement entendues dans » le tems qu'elles s'accomplissent, au con- » traire il est quelquefois de son dessein » qu'elles ne le soient pas alors... Les per- » sonnes mêmes, en qui s'accomplissent » les Prophéties; bien plus, celles qui » en sont l'accomplissement & l'exécu-

» tion, n'en entendent pas toujours le  
 » mystère ni l'œuvre de Dieu en elles,  
 » & servent, sans y penser, à ses des-  
 » seins . . . Il faut, pour ainsi parler,  
 » être tout-à-fait hors des événemens  
 » (prédits) pour en bien remarquer  
 » toute la suite. » La plupart des inter-  
 prètes des Livres Saints conviennent  
 qu'il y a dans les grandes œuvres que  
 Dieu opère, un secret particulier, qui  
 n'est autre chose, pour se servir des ex-  
 pressions de M. Mézengui, que ce jeu  
 mystérieux de la sagesse divine, par  
 lequel il éprouve la patience & la foi  
 des Saints, & se cache également aux  
 Savans présomptueux & aux méchans,  
 qui méritent d'être aveuglés. Or, on  
 peut avoir pâli sur les Livres Saints &  
 les Pères de l'Église, & avoir déve-  
 loppé avec force & avec lumière des  
 vérités importantes, sans avoir reçu  
 l'intelligence de ce secret. Il peut leur  
 arriver de ne pas faire assez d'attention  
 aux Prophéties, & souvent même  
 de n'en pas faire une juste applica-  
 tion.

On doit avouer que c'est sous des  
 images capables de montrer & de voiler  
 la vérité, que le Saint Esprit a cou-

vert presque par-tout les plus grands Mystères. Il a gouverné avec une sagesse infinie les actions & les paroles des Prophètes, afin qu'elles signifiassent beaucoup, & qu'elles découvrirent moins. Ces voiles sont la juste peine de l'orgueil & de l'injustice de l'homme. S'il savoit purifier son cœur, tout lui seroit ouvert. Ainsi c'est une chose bien différente d'avoir les Écritures roulées & cachetées, ou d'en avoir reçu l'intelligence. On lit dans Isaïe ces terribles paroles, ch. 8, v. 16 : « Fenez  
 » secret cet avertissement, mettez le  
 » sceau sur ce que je vous ordonne,  
 » & conservez le entre mes Disciples.  
 » (Et au chap. 24). Mais j'ai dit mon  
 » secret n'est que pour moi ; & en  
 » cela je m'estime malheureux. Mais  
 » ils ont violé la loi ; ils l'ont trans-  
 » gressée en toute manière. » C'est une vérité, également attestée par les Livres Saints & par les faits, que la conduite ordinaire de Dieu est de se manifester en se cachant. On doit donc être plein de reconnoissance pour les Savans qui essayent de percer au-delà des voiles, sans s'écarter en rien de l'analogie de la foi & des règles d'une

circonspection religieuse. Mais souvent les difficultés qu'ils éprouvent, les nuages que le progrès de l'erreur semble avoir augmenté, & la parfaite gratuité avec laquelle la Sagesse divine communique son secret à qui elle veut, les obligent d'avouer que le travail de l'homme est inutile ; & que s'il y a des Prophéties claires, même avant l'événement, il en est plusieurs que l'événement seul peut expliquer. Rien n'est plus clairement révélé, par exemple, que le renouvellement de l'Eglise par la conversion du Peuple Juif : toutes les Ecritures retentissent de cet événement. Mais fait-on quand & comment s'opérera cette merveille, & par quels secrets ressorts le Très-Haut exécutera ses desseins ? C'est à l'égard des circonstances qui précéderont & qui accompagneront cet événement, & de l'ordre dans lequel les vérités prédites s'exécuteront, que les Savans vraiment humbles, se font un devoir d'être circonspects, de peur de nous donner, au lieu du véritable sens des Ecritures, le vain système de leur imagination. M. de Cheseaux, quoique rempli de respect pour les Livres Saints,

n'a pas toujours apperçu ces bornes sacrées, & s'est laissé emporter par l'esprit de système, dans une étude où il faut savoir s'arrêter, & dire comme le grand Bossuet : *Je tremble en mettant les mains sur l'avenir.*

Quant à l'Ouvrage que nous annonçons, cet Auteur n'a pas été si gêné par la matière qu'il traitoit, & n'a point été dans le cas de soutenir les opinions de la société dans laquelle il a été élevé. Il se sert dans cet Ouvrage du Cycle de Daniel, & de l'arrivée des Équinoxes & du Solstice au Méridien de Jérusalem, pour expliquer le calcul des mouvemens du soleil & de la lune. MM. Mairan & de Cassini trouvèrent les résultats de M. de Cheseaux parfaitement démontrés & conformes à l'Astronomie la plus exacte. Ces Dissertations furent lues dans une Assemblée académique; &, après les avoir examinées avec la plus grande attention, on écrivit à l'Auteur : *qu'il n'y avoit pas moyen de disconvenir des vérités & des découvertes qui y étoient prouvées, mais qu'on ne pouvoit comprendre comment & pourquoi elles étoient aussi réellement renfermées dans l'Écriture Sainte.*

C'est également de l'Écriture Sainte que cet Auteur tire ses Éléments numériques dans le Mémoire où il traite de la grandeur & de la figure de la terre. Il devoit prouver en détail comment ce même Livre sacré, où il avoit trouvé les éléments de la théorie du soleil, lui fournissoit ceux qui étoient nécessaires pour la détermination de la figure & de la grandeur de la terre. Il étoit occupé de ce travail, lorsqu'il tomba malade. Sa mort prématurée nous a privé de plusieurs bons Ouvrages qu'il se proposoit de donner au public.

*Épître à M. de Voltaire. A Genève, 1778, in-8°. de 7 pages, avec cette Épigraphe :*

*Fortunate Senex, tua semper scripta manebunt.*

VIRG.

Cette Pièce est un nouveau tribut d'admiration payé à ce Génie heureux & extraordinaire, à ce Vieillard illustre qui revient enfin, chargé d'ans & de lauriers, recevoir les hommages de sa Patrie, après avoir reçu ceux de l'Univers. Tu reviens, lui dit l'Auteur :

Tu

Tu reviens , après trente Hivers ,  
 D'un nouveau Drame enrichir ta Patrie ,  
 Et de Melpomène engourdie ,  
 Dissiper l'indolence , & rompre enfin les fers.  
 Tel le flambeau du jour , des portes de l'Aurore ;  
 Chasse les ombres de la nuit ;  
 Tel le Printems , dans l'Empire de Flore ,  
 Ramène l'éclat qui le suit.

Il décrit le juste empressement avec lequel M. de Voltaire est accueilli de ses Concitoyens.

A l'empressement des Français ,  
 A l'ivresse qui les anime ,  
 Je reconnais ce Peuple magnanime ,  
 Dont ta plume a tracé de si brillans portraits :  
 S'il est léger , s'il est frivole ,  
 Il fait honorer les talens.  
 Que son hommage te console  
 Des injustes clameurs d'un ramas de Pédans.

« Il y a long-tems , dit l'Auteur en  
 » note , qu'on a mis à leur place les en-  
 » nemis de M. de Voltaire , ils n'en ont  
 » pas moins clabaudé. Peut-on empêcher  
 » les grenouilles de croasser? ». Nous  
 ajouterons à cette observation , que M.

*H. Vol.*

F

## 322 MERCURE DE FRANCE.

de Voltaire est enfin parvenu, grâce à la longueur de sa carrière, à jouir, de son vivant, de toute sa gloire. L'envie est maintenant presque réduite à se taire, ou du moins sa rage s'est affoiblie à force de s'exhaler inutilement, & l'on n'entend plus ses clameurs impuissantes. L'Auteur de la *Henriade* & de *Mahomet* peut désormais s'écrier avec Horace :

*Et jam dente minus mordeor invido.*

*Le Temple de l'Amour & de l'Hymen, accompagné de morceaux de littérature, traduits de l'Anglois & de l'Italien; par M. le Prévôt d'Exmes. A Genève, 1778, in-12. Prix, 1 liv. 4 s.*

Cet Ouvrage peut être regardé comme un Roman allégorique. Le fond en est agréable & ingénieux. L'Auteur place dans le fameux vallon de Tempé, un Temple consacré à l'Amour & à l'Hymen, où il suppose que tous les nouveaux époux de la Grèce se croyoient obligés d'aller en pèlerinage, avant que la première année de leur mariage fût expirée. Mais la pureté des mœurs s'étant altérée, Autéros, ou le faux Amour,

avoit élevé un nouveau Temple à peu de distance de l'ancien , & étoit parvenu, depuis un grand nombre d'années, à y attirer tous les jeunes époux , qu'il séduisoit par l'appât des faux plaisirs, & qui ne rapportoient de son Temple que des dispositions à la coquetterie, à la dissipation & à l'infidélité. Philinte & Ismène, jeunes Amans ingénus & vertueux , mutuellement épris l'un de l'autre , & dont l'amour s'étoit conservé dans toute sa force & sa pureté, après un an de mariage , arrivent à Tempé , & pénètrent dans le Temple du véritable Amour , qui étoit abandonné, & où personne ne s'étoit plus présenté depuis un siècle. Le Grand-Prêtre du Temple connoissant que le cœur de ces jeunes époux est tel que les Dieux le desirent, leur fait un accueil favorable ; mais il leur déclare qu'ils ont trois épreuves à subir dans l'espace d'une journée, avant d'être couronnés ; & que pour les soutenir, ils doivent s'aller mêler dans la foule d'un Peuple corrompu & séducteur, qui se rassemble à Tempé, où tous les plaisirs de la Grèce se trouvent réunis. On sent que l'Auteur désigne sous le nom de Tempé, la Capitale de la France, dont

il décrit les mœurs & les amusemens. Le Colisée, les promenades, les Spectacles, figurent tour-à-tour sous des noms empruntés; les disputes, les nouvelles du jour passent en revue sous le même déguisement dans plusieurs conversations: on y parle beaucoup, entr'autres, d'une guerre entre les Habitans de l'Isle de Crète & leurs Colonies d'Hespérie. Dans une autre occasion, Philinte & Ismène lisant les affiches des Spectacles, & voulant aller au grand Concert, en sont détournés par un homme qui leur apprend qu'un Compositeur Phrygien s'est emparé exclusivement de ce Spectacle, où il remet en musique les Pièces d'Euripide, & qu'il fait retentir sans cesse de son chant lugubre, ne sachant exprimer que la douleur; encore, ajoute l'Habitant de Tempé, comment l'exprime-t-il? en faisant crier ses personnages si haut qu'ils en perdent la voix.

Le jeune couple sort victorieux des trois épreuves. Ismène échappe successivement aux séductions d'un Financier, d'un grand Seigneur, & d'un jeune Officier; & Philinte se tire heureusement des filets de la femme d'un Sénateur, d'une Princesse & d'une Actrice. Ils sont

couronnés tous deux par le Pontife de l'Amour & de l'Hymen.

Ce petit Roman, plein d'images gracieuses, & où on voit avec plaisir l'honnêteté & la vertu triompher du libertinage, est écrit d'un style coulant & facile. M. le Prévôt d'Exmes y a joint un morceau traduit de l'Anglois, tiré d'un Roman politique de M. Johnston, qui fait allusion à l'Angleterre & aux Colonies d'Amérique; & un fragment tiré d'un Ouvrage Italien sur les Écoles publiques.

*Histoire Générale & Economique des trois règnes de la nature*, contenant : 1<sup>o</sup>. la description anatomique & physique de l'homme, ses maladies, les remèdes qu'on peut y apporter; les alimens qui lui conviennent en état de santé, & l'utilité qu'on peut tirer des différentes parties de son corps, tant pendant sa vie, qu'après sa mort; 2<sup>o</sup>. l'Anatomie comparée des animaux, conjointement avec leurs descriptions, leurs mœurs, leur caractère; la manière de les élever & de les gouverner; les alimens qui leur sont propres, les maladies auxquelles ils sont sujets,

l'art de les traiter, si ces animaux sont de la classe des domestiques; & s'ils sont de la classe des sauvages, la manière de les subjuguier à l'empire de l'homme par les ruses, la chasse, la pêche, &c. Les avantages qu'on peut tirer de ces différens animaux, tant pour la Médecine & la nourriture de l'homme, que pour les différens usages de la Société civile; 3<sup>o</sup>. les noms botaniques & triviaux des plantes dans toutes les langues; leurs descriptions, leurs classes, leurs familles, leurs genres & leurs espèces, les endroits où on les trouve le plus communément; leurs cultures, les animaux auxquels elles peuvent servir de nourriture, leur analyse chimique; la façon de les employer pour nos alimens, tant solides que liquides, & leurs différens usages économiques; 4<sup>o</sup>. la description des mines, fossiles, fluors, crystaux, terres, sables & cailloux qu'on rencontre sur la surface du globe & dans les entrailles de la terre; l'art d'exploiter les mines; la fonte & la purification des métaux, leurs différentes préparations chimiques, & la manière

de les employer dans la Médecine; l'art vétérinaire, les arts & métiers, &c. 5°. Histoire Naturelle de toutes les fontaines minérales connues, leur analyse chimique, une notice des maladies pour lesquelles elles peuvent convenir, & la manière d'en faire usage, le tout rangé suivant le système de Linnæus; par M. Buc'hoz, Médecin Botaniste & de quartier de MONSIEUR, &c. Ouvrage proposé par souscription; à Paris chez Didot le jeune, Libraire, Quai des Augustins; Debure aîné, Libraire, aussi Quai des Augustins; Durand neveu, Libraire, rue Galande; Lacombe, Libraire, rue de Tournon; & à Amsterdam, chez Marc & Michel Rey, Libraires. 1778. Avec approbation & privilège du Roi.

Rien n'est plus intéressant à l'homme que de connoître les productions de la nature; mais à quoi peut lui servir cette connoissance, s'il ignore les avantages qu'il en peut tirer pour ses besoins? Les Naturalistes, les Botanistes nous donnent journellement des nomenclatures, des descriptions, des systèmes; & il ne s'en trouve presque aucun qui traite des différens êtres qui nous environnent:

F i v

## 128 MERCURE DE FRANCE.

Connoître un minéral, une plante, un animal, ne suffit pas, il faut encore approfondir ses propriétés; c'est ce qui a engagé l'Auteur à traiter dans cet Ouvrage, l'Histoire Naturelle d'une façon économique; il a tâché par-là de se rendre utile à ses semblables, comme il n'a cessé de le faire jusqu'à présent, par les différens autres Ouvrages qu'il a publiés. Cette Histoire Naturelle est divisée en trois parties, qui répondent au règne animal, au végétal & au minéral. La première partie est subdivisée en deux traités; le premier est destiné à l'homme: on l'y considère dans l'état de santé & dans celui de maladie: on y donne succinctement sa description anatomique; on y explique l'usage physique de ses fonctions, le mécanisme des différentes parties qui le constituent lorsqu'il est en santé; on passe delà au dérangement de cet individu si admirable; on traite en conséquence de toutes les différentes maladies humaines; on en donne les causes, les symptômes, les diagnostics, prognostics & le traitement; on joint à chaque maladie plusieurs observations de pratique; on termine enfin le premier traité par l'indication

des alimens qui font les plus favorables à l'homme.

Le second traité comprend les animaux & renferme six chapitres. Le premier traite des quadrupèdes , le second des oiseaux , le troisième des amphibies , le quatrième des poissons , le cinquième des insectes , & le sixième des vermineux. C'est-là précisément le système de M. le Chevalier de Linné. Dans chaque article , on commence par donner une description générale & anatomique de chaque animal ; on en décrit ensuite les espèces , on en rapporte les différens noms , tant triviaux que scientifiques ; on indique les alimens qui leur conviennent ; on fait connoître leurs mœurs , leur caractères , la manière de les élever & celle de les traiter dans leurs maladies , quand ils sont de la nature des animaux domestiques ; & lorsqu'ils sont sauvages , les différentes façons de les subjuguier. On fait aussi mention des animaux qui leur sont ennemis , & de la manière dont ils se défendent les uns contre les autres ; on expose en outre les avantages que chacun d'eux peut nous procurer , soit pour les alimens , les médicamens ,

## 130. MERCURE DE FRANCE:

soit pour les arts & l'économie champêtre; enfin on y fait mention des différentes chasses & pêches pratiquées chez les divers Peuples de la terre.

La seconde partie concerne les végétaux; elle servira simplement de supplément à l'*Histoire Universelle des Plantes*, que l'Auteur publie successivement depuis 1772 jusqu'à présent, afin de ne rien laisser à désirer sur cet objet.

La troisième partie a pour objet les minéraux; elle est subdivisée, de même que la première, en deux traités, dont le premier comprend uniquement les minéraux; on y donne la description de chaque mine, fossile, fluor, cristallisation, sable, terre, caillou; on en rapporte l'analyse chimique; on y expose la manière d'exploiter les mines, la pratique la plus accréditée de la fonte des minéraux; on rapporte & on explique leur usage dans la matière médicale, dans les arts & pour la société civile; on indique en outre les différens endroits de la terre où on les trouve.

Le second traité est destiné à l'hydrologie, ou à la recherche des fontaines minérales; on en examine la nature, les endroits où elles se trouvent, leurs prin-

simples chimiques, leurs propriétés dans la médecine, la manière d'en faire usage comme médicamens : l'Auteur étend ses recherches à toutes les sources connues de l'Univers.

Par cet exposé, on peut se convaincre que cette *Histoire générale & économique des trois Règnes* sera la plus complète & la plus étendue qui ait jamais parue. On y trouvera rassemblé, par ordre & par choix, tout ce qui se trouve épars dans les différens Ouvrages de l'Auteur, avec des additions infinies. Les différentes planches que M. Buc'hoz publie depuis très-long-tems, pourront concourir à l'ornement & à l'intelligence de cet Ouvrage, sans pourtant en être une dépendance nécessaire.

La première suite qu'il a commencé de publier, a pour titre : *Collection de planches enluminées & non enluminées, représentant au naturel tout ce qui se trouve de plus intéressant & de plus curieux parmi les animaux, les végétaux & les minéraux* ; elle a paru au mois de Janvier 1775, par cahier, & elle continue de paroître, depuis ce tems, de trois mois en trois mois ; elle en renferme actuellement treize ; les dix premiers forment la première Centurie :

## 132 MERCURE DE FRANCE.

on espère en donner trois. Ce Recueil peut bien se qualifier de *Glanures d'Histoire Naturelle*. Le premier cahier de chaque Centurie commence par les animaux ; le second représente les plantes médicinales de la Chine ; & le troisième les minéraux, ainsi de suite dans le même ordre.

La seconde suite est désignée sous le titre de *Collection précieuse & enluminée des fleurs les plus belles & les plus curieuses, qui se cultivent tant dans les jardins de la Chine que dans ceux de l'Europe*. Cette Collection, une des plus précieuses qui paroissent en ce siècle, réunit en même-tems le mérite de la nouveauté. La plupart des fleurs de la Chine, dont on a publié les dessins peints, étoient supposées ; celles-ci ont l'avantage d'être peintes d'après nature, & sont entièrement conformes à celles qu'on cultive dans les jardins de Pékin. La première partie de ce recueil paroît actuellement ; elle est composée de dix cahiers : le premier cahier de la seconde est aussi actuellement au jour.

La troisième suite représente les productions naturelles de la France ; le premier cahier paroîtra incessamment, &

représentera les quadrupèdes, dont plusieurs ont été dessinés par M. de Sève : au bas de chaque planche se trouve gravée la description de l'animal. Les animaux qui forment cette suite, sont rangés suivant le plus ou le moins de rapports qu'ils ont avec l'homme.

La quatrième & dernière suite est destinée à toutes les productions étrangères à la France, tirées des trois règnes. Le premier cahier, qui est sur le point d'être mis au jour, représente, en cinq planches, les Costumes des principaux Peuples qui habitent les quatre parties de la Terre, & qui ont été dessinés par M. de Favane père, dont les talens pour les dessins sont reconnus. Les autres planches de cette suite représentent les différens genres d'animaux, & principalement les singes. M. de Bellanger, de l'Académie Royale de Peinture, distingué par ses dessins en histoire naturelle, s'est bien voulu charger de cette partie.

### C O N D I T I O N S.

On ne peut déterminer le nombre des volumes que renfermera cet Ouvrage : on le distribuera, à la manière Angloise,

## 154 MERCURE DE FRANCE.

par cahier de vingt feuilles chacun, soit in fol. soit in-8°. à la volonté des Souscripteurs : il faudra 200 feuilles pour former le premier volume in-fol. & pareille quantité pour les cinq premiers volumes in-8°. Le prix pour la souscription du premier volume in-fol. ou des cinq volumes in-8°. sera de 48 liv. francs de port à Paris & par toute la France, qu'on payera en recevant le premier cahier, qui paroît actuellement, & qui est précisément l'introduction générale à l'Ouvrage entier : le dernier vol. in-fol. ne se payera que 24 liv. ainsi & de même que les cinq derniers volumes in-8°. aussi francs de port. On ne délivrera de ces cahiers qu'aux seuls Souscripteurs ; ceux qui n'auront pas souscrit ne pourront acquérir l'Ouvrage qu'après qu'il sera fini, & à un plus haut prix. L'Auteur n'avouera que les quittances qui sont signées de lui : on pourra lui faire tenir le montant de la souscription par la poste, même sans en payer le port, pourvu qu'on ne l'adresse pas à d'autres. Son adresse est au haut de la rue de la Harpe.

Le prix des Cahiers enlumines & non enlumines d'Histoire Naturelle est de 30

A V R I L. 1778. 135

liv. celui de la *Collection enluminée des fleurs de la Chine* de 24 liv. & ceux des deux autres Collections non-enluminées, de 10 liv. chaque cahier.

*Notice des Hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris*, depuis 1110 jusqu'en 1750 inclusivement; extraite en plus grande partie du manuscrit de feu M. Thomas-Bernard Bertrand, communiquée par M. son Fils; rédigée par M. Jacques-Albert Hazon, Docteur-Régent de la même Faculté : pour servir de suite & de complément à l'Histoire abrégée de la Faculté (sous le titre d'Éloge historique, avec des remarques étendues; imprimée en 1773, chez Butard). A Paris, chez Benoît Morin, Imp.-Lib. rue St Jacques, à la Vérité, 1778. Avec app. & priv. du Roi.

M. Lorry, connu avantageusement par plusieurs Ouvrages qu'il a publiés, a donné l'édition de l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, & des Hommes célèbres qui l'ont composée; celle de la Faculté de Paris ne méritoit

## 136 MERCURE DE FRANCE.

pas moins d'être publiée; M. Hazon, Médecin zélé pour sa Compagnie, a bien voulu se charger de cette entreprise : il s'étoit déjà acquis une réputation par l'Éloge historique qu'il avoit publié de la Faculté; il ne lui restoit plus qu'à faire connoître les Membres illustres qui la composoient; c'est ce qu'il fait dans l'Ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, & qu'il a rédigé en partie d'après le manuscrit de feu M. Thomas-Bernard Bertrand, à lui communiqué par M. son Fils. Il partage cette Notice en trois tems ou époques; savoir, depuis le milieu du douzième siècle jusqu'au milieu du quinzième; 2<sup>o</sup>. depuis le milieu du quinzième jusqu'à la fin du seizième; 3<sup>o</sup>. enfin depuis le commencement du dix-septième jusqu'au milieu du dix-huitième, avec un discours ou tableau de la Faculté à la tête de chaque époque. Dans cette Notice, quatre espèces d'hommes paroissent sur la scène, les Savans qui ont écrit, les hommes d'une vertu rare, & ceux qui, par leur zèle, ont rendu des services importans à la Faculté, & par elle, au Public. L'Auteur a suivi l'ordre chronologique : on ne peut lui avoir

assez d'obligation pour nous avoir rappelé à la mémoire tant d'hommes illustres que la Médecine a fait naître, non-seulement dans cette Capitale, mais dans les différentes Facultés & Colléges du Royaume, & même chez l'Étranger.

*La Médecine pratique de Londres ; Ouvrage dans lequel on a exposé la définition & les symptômes des maladies, avec la méthode actuelle de les guérir ; traduit sur la seconde édition, revu, publié & enrichi de notes ; par M. J. F. de Villiers, ancien Médecin des Armées du Roi de France en Allemagne, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris ; 1 vol. in-8°. prix 4 liv. 4 s. broché. ▲ Paris, chez Segaud, Lib. rue des Cordeliers, vis - à - vis celle Haute-Feuille, 1778. Avec app. & priv. du Roi.*

Cet Ouvrage est précédé d'un Avant-Propos très-étendu de l'Éditeur, sur la trop grande multiplication des Livres de Médecine, & sur la méthode de les réduire un peu à leur juste valeur, pour

## 138 MERCURE DE FRANCE.

ne pas être obligé à employer un temps si court de la vie à lire des choses inutiles & souvent minutieuses. Il paroît que *la Médecine pratique de Londres* que nous annonçons, a été rédigée selon les vues, puisque dans un livre portatif comme celui-ci, un Médecin Clinique peut trouver sur le champ des ressources, dont il peut avoir besoin pour exercer son art; mais un pareil Ouvrage ne peut être celui d'un seul homme; un Médecin ne peut pas avoir tout vu; cependant comme il y a des maladies si rares, que chaque siècle en offre à peine un exemple, & qu'il faut pourtant faire connoître, on a eu soin de les décrire dans l'Ouvrage que nous annonçons, en citant les garans. Si dans chaque Royaume, dans chaque Contrée les Médecins s'occupent à former un Code de Médecine pareil à celui de Londres, que nous annonçons, on parviendroit à avoir la Médecine de tous les climats, & on auroit, par ce moyen, les vrais principes de la science médicale, quoique variés pour chaque pays. M. de Villiers, Traducteur de cet Ouvrage, qui a senti l'importance de ce raisonnement, a

ajouté à cette traduction, des notes qu'il a cru nécessaires pour faire distinguer la pratique de Paris de celle de Londres.

*Journal (dit de Genève) historique & politique des principaux événemens des différentes Cours de l'Europe, composé de 36 cahiers par an, chacun de 60 à 72 pages, qui paroissent exactement trois fois par mois, publiés les 10, 20 & 30.*

On souscrit en tout tems. Le prix, pour un an, de ce Journal, rendu franc de port par la poste, est de 18 liv. A Paris, chez Lacombe, Lib. rue de Tournon, près le Luxembourg.

MM. les Souscripteurs sont priés de donner leur nom, lisiblement écrit, dans une lettre d'avis, & de le faire mettre sur la feuille d'envoi par la poste.

S'il est un tems où ce Journal doive être plus intéressant & plus curieux, c'est celui sans doute où les principales Puissances de l'Europe ont de hautes pré-

tentions à faire valoir & de grands intérêts à défendre. Eh! qui ne prend point part à ces fameuses querelles politiques, qui offrent un spectacle important, & qui excitent une curiosité suivie. On aime à étudier la marche & les ressorts des intrigues fameuses, où les Rois & les Nations jouent les rôles principaux. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ces actions & dans ces négociations des Gouvernemens, c'est de voir l'esprit Républicain aux prises avec l'État Monarchique, & la fierté des Sujets opposée à la grandeur du Souverain. Les passions, toujours indiscrettes, font l'aveu public de leurs projets, de leurs craintes, de leurs espérances, de leur foiblesse, de leurs forces; & le simple Citoyen est admis dans le secret des cabinets des Rois & des Hommes d'État. Le Journal que nous annonçons est rédigé par un homme très-éclairé & très-instruit, qui fait penser ses Lecteurs, & les rend bons politiques, par l'art avec lequel il fait présenter les évènements, les rapprocher, les contraster, & les mettre dans un jour où les torts & les raisons, les fautes & les ressorts de la politique ne peuvent échapper à

l'œil le plus distrait. Au reste le Journal que nous annonçons contient principalement les mémoires du tems présent ; c'est l'histoire la plus suivie, la plus détaillée, la plus véridique, & celle qui mérite le plus d'être conservée & d'être consultée.

*Recueil de tous les Costumes des Ordres Religieux & Militaires, avec un abrégé historique & chronologique, enrichi de notes & de planches coloriées : in-fol. par M. Bar. A Paris, chez l'Auteur, rue du Roi doré, au coin de la rue Saint-Louis, au Marais.*

Nous avons annoncé le Prospectus de cet Ouvrage intéressant & curieux. Le premier cahier, qui vient de paroître, met le Public en état de juger que l'Auteur tient tout ce qu'il a promis ; il est composé de 12 figures, gravées à l'eau fortes, parfaitement coloriées. Elles offrent à l'œil la forme des vêtemens, le costume de plusieurs Ordres Religieux, dont on fait connoître l'origine, l'existence & l'histoire. Les détails ne sauroient être plus précis ; mais ils sont très-bien faits, puisés dans les meilleures

## 142 MERCURE DE FRANCE.

sources, & éclaircis par une critique sévère & judicieuse, qui sert à M. Bar à relever & à corriger les fautes échappées aux Écrivains qui ont marché les premiers dans la carrière qu'il parcourt aujourd'hui. Quelques-uns ont créé des Ordres qui n'ont jamais existé, & perdu à les décrire un tems qu'ils auroient pu employer à en chercher de réels, qui leur sont échappés. Nous devons remarquer que le nouvel Historien est en même-tems le dessinateur, le graveur & le peintre des estampes coloriées qui composent ce Recueil. Cette réunion de talens, portés à ce degré de supériorité, est assurément rare. Ses estampes feront plaisir aux gens de goût; & toutes les Bibliothèques s'empresseront de se procurer son Ouvrage. Il paroîtra par cahiers, dont le second sera publié à la fin de ce mois. Le prix de la souscription est de 15 liv. par cahiers, & elle sera irrévocablement fermée pour Paris le 30 Avril; le terme n'en est prolongé qu'en faveur des Étrangers.

*Le Babillard, Ouvrage Périodique, composé d'une feuille in-8°. tous les cinq*

A V R I L. 1778. 145  
jours. A Paris, chez Lacombe, Li-  
braire, rue de Tournon, 1778.

Le genre de cet Ouvrage périodique & moral a beaucoup de rapport avec celui du Spectateur Anglois. Le Philosophe qui s'annonce sous le titre, sans prétention, de *Babillard*, s'est imposé pour tâche de discourir indifféremment sur tous les sujets qui peuvent être vraiment intéressans ; mais sur-tout d'observer les mœurs & les ridicules, de répandre dans ses écrits une critique légère & sage, & de corriger en riant. Il fait aussi des excursions fréquentes sur la politique, la musique, les autres arts, & généralement sur tout ce qui est de nature à exciter la curiosité & produire l'amusement. La littérature est le seul article qu'il s'est à-peu-près interdit, tant à cause de la multiplicité des ouvrages qui traitent déjà cette matière, que pour éviter les plaintes des Auteurs périodiques avec lesquels il annonce qu'il veut vivre en paix. Ses discours, comme il l'a promis lui-même dès son premier cahier, sont tour-à-tour moraux & comiques, sérieux & plaisans, politiques, philosophiques & bouffons, souvent ils

sont tout cela à-la-fois. Mais, quelque puisse être leur caractère, il a pris le sage engagement de dire toujours quelque chose d'utile, & d'éviter avec soin tout ce qui pourroit être offensant.

Un talent essentiel dans un écrivain de ce genre, c'est celui de peindre & d'offrir des tableaux originaux & grotesques. Ce talent est celui de Rabelais, de Scarron, de Sterne, & des Auteurs du Spectateur Anglois. Le morceau suivant fera voir que l'Auteur du Babillard le possède à un certain point. On y trouvera de plus l'empreinte d'un style facile & rapide, & d'une volubilité agréable & caractéristique, répandue d'ailleurs dans tout l'Ouvrage, mais employée sur-tout bien à propos dans cet endroit. où c'est un Babillard qui est censé en peindre un autre. « Le hasard me fit  
 » entrer dans un Café; j'apperçus dans  
 » un coin une douzaine de badauds,  
 » qui, se pressant les uns contre les au-  
 » tres, formoient un groupe serré &  
 » attentif. Un bourdonnement sourd &  
 » peu distinct, qui parvenoit jusqu'à  
 » mes oreilles, me fit juger que quel-  
 » que humain, plus fortuné que moi,  
 » péroroit à l'aise au centre de ce groupe:  
 » j'enviai

» j'enviai sa félicité ; je m'approchai ;  
 » & , pendant deux heures , j'eus la  
 » constance de grossir le nombre de ceux  
 » qui écoutoient ses discours. C'est le  
 » plus long intervalle de ma vie qui se  
 » soit passé sans desserrer les lèvres , ex-  
 » cepté peut-être le temps du sommeil ,  
 » dont toutefois je n'oserois répondre ,  
 » puisqu'on m'a dit que je parlois en  
 » rêvant. Celui qui jouissoit alors du  
 » privilège d'être écouté avec une aussi  
 » flatteuse attention , étoit un petit vieil-  
 » lard , dont le teint bazané & l'accent  
 » annonçoient un Gascon : un ruban  
 » rouge pendu à sa boutonnière , indi-  
 » quoit la noble profession qu'il avoit  
 » suivie. Aussi étonnoit-il les douze Pa-  
 » risiens , qui l'entouroient la bouche  
 » béante , du récit de ses combats , de  
 » la multitude de ses aventures guer-  
 » rières & galantes , & de la singularité  
 » de ses prouesses. Une historiette d'a-  
 » mour , passe-temps frivole d'un quar-  
 » tier d'hiver , amenoit la description  
 » d'une bataille livrée pendant la cam-  
 » pagne ; & les circonstances d'une escar-  
 » mouche le conduisoient à la topogra-  
 » phie d'une Province où il avoit fait le  
 » Partisan. C'étoit une source intarissa-

» ble d'anecdotes ; c'étoit un recueil vi-  
 » vant de traits plaisans & de bons mots  
 » grivois : il falloit l'entendre fronder les  
 » théories modernes sur l'art de la guerre ,  
 » & développer ensuite les immenses res-  
 » sorts de la politique : il avoit vu , il savoit  
 » par cœur tout le passé ; il pénétoit , il  
 » développait tout le présent , & détermi-  
 » noit sans hésiter tous les événemens de  
 » l'avenir. Ses bénévoles Auditeurs, étour-  
 » dis de sa volubilité, effrayés du panache  
 » qui ombrageoit son feutre , pleins de  
 » respect pour ses cicatrices , ne pensèrent  
 » pas une seule fois à l'interrompre ».

Si le *Babillard* s'interdit une critique  
 ouverte , cette retenue apparente ne sert  
 qu'à la rendre plus piquante , lorsqu'il se  
 la permet sous le voile de l'allégorie.

Les réflexions sages & judicieuses d'un  
*Politique* , au sujet de la guerre entre  
 l'Angleterre & l'Amérique , & les répon-  
 ses du *Babillard* , qui paroît ne faire des  
 objections à son Correspondant vrai ou  
 supposé , que pour en amener la solide &  
 intéressante réfutation , contribuent à ré-  
 pandre dans ces feuilles , depuis quelques  
 ordinaires , un intérêt plus sérieux & plus  
 soutenu.

Il paroît exactement une feuille de cet

Ouvrage tous les cinq jours. Le prix de l'abonnement est de 24 livres pour Paris, & de 30 livres pour la Province, franc de port. On souscrit à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg.

*L'Innocence du premier âge en France, ou Histoire amoureuse de Pierre-le-Long & de Blanche-Bazu ; suivie de la Rose ou de la Fête de Salency, nouvelle édition considérablement augmentée, vol. in-8°. de 276 pages, avec des gravures. Prix 3 liv. 12 sols. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.*

Ces productions agréables, bien connues par les éditions précédentes, ont obtenu les suffrages des Lecteurs honnêtes & sensibles. Ils ont pris plaisir à retrouver dans ces écrits cette peinture naïve de mœurs antiques, dont la simplicité forme un contraste si piquant avec les tours étudiés & les sentimens factices du bel esprit du jour. Le vieux langage dont l'Auteur a fait usage, ajoute à la vérité du tableau, & fait passer bien des détails qui auroient pu choquer notre

## 148 MERCURE DE FRANCE.

fausse délicatesse. Cette histoire amoureuse de Pierre le-Long, est suivie d'un autre écrit intitulé *la Rose ou la Fête de Salency*. L'Auteur y a inséré l'Anecdote de Louis XII & d'Anne de Bretagne, Anecdote qui a donné lieu à l'institution de l'Ordre de *la Cordelière*.

Le volume est terminé par des notes relatives à la fête de la Rose. Tout ceci est précédé d'un essai sur les progrès de la langue Française, écrit plein de goût. Rien n'est beau que le vrai ; \* mais, \* ajoute l'estimable Ecrivain, rien n'a l'air \* vrai que ce qui est bien senti. Homme \* de lettres, soyons sûrs que les mœurs \* entretiennent la sensibilité, & ajoutent aux talens. Metton-nous en garde \* contre notre siècle ; n'allons point chercher la nature dans le cœur des gens \* du monde, & la réputation dans les \* cercles. Laissons à des hommes blasés \* leurs expressions forcées & précieuses, \* qui ressemblent à *de l'esprit*, & qui \* leur tiennent lieu de chaleur & de \* sentiment. Voyons au-delà du moment. \* Raisonnons au lieu de persister ; & , \* recueillis en nous-mêmes, retournons \* de bonne-foi à la manière simple, à \* la candeur, au bon sens de nos pères ».

---



---

 ANNONCES LITTÉRAIRES.

*Louis XIV*, ou *la Guerre de 1701*.  
Poëme en 15 Chants, par M. de  
Vixouze, Lieutenant-Particulier au  
Présidial d'Aurillac. In-8°, broch.  
3 liv. A Paris, chez la veuve Du-  
chesne, rue S. Jacques; Cellot, rue  
Dauphine; Mérigot le jeune, Quai  
des Augustins.

*L'Expédition de Cyrus*, ou *la Retraite  
des Dix Mille*. Ouvrage traduit du  
grec de Xénophon, par M. L. C.  
D. L. L. Maréchal des Camps &  
Armées du Roi. Nouvelle Édition.  
Chez Cellot & Jombert, rue Dau-  
phine. 2 vol. 6 liv.

*Contes & Nouvelles*, par M. Wilmaix  
d'Abancourt; in-80. prix 2 liv. A  
Paris, chez Cellot, Imprimeur-Li-  
braire, rue Dauphine.

*Traité du Sacrifice de Jesus-Christ*. 2  
vol. in-12.

G iij

*Explication des Prières & Cérémonies du Saint Sacrifice de la Messe.* 1 vol. in-12, faisant le troisieme du Traité du Sacrifice. Chez la veuve Desaint, rue du Foin Saint Jacques.

*Dignité de la nature humaine, considérée en vrai Philosophe & en Chrétien;* par M. l'Abbé de Villiers, Prêtre & Avocat en Parlement: in-12. A Paris, chez d'Houry, Impr. - Libr. rue de la vieille Bouclerie.

*De la Religion, par un homme du monde,* où l'on examine les différens systèmes des Sages de notre siècle, & l'on démontre la liaison des principes du Christianisme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des États. Première Partie, contenant l'examen des sources & des bornes de nos connoissances, les preuves de notre liberté, & la réfutation du système du Fatalisme: in-8°. Chez Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

*Géographie Naturelle, Historique, Politique & Raisonnée*; suivie d'un Traité de la Sphère, avec l'exposition des différens Systêmes Astronomiques du Monde. 3 vol. in-12. Par M. Robert, Professeur Émérite de Philosophie. A Paris, chez Desnos, Libraire, rue S. Jacques.

Le Traité de la Sphère se vend séparément; & l'on trouve chez le même Libraire un Atlas adapté à cette Géographie.

*Eloge de Madame la Marquise de Sévigné*, qui a remporté le Prix à l'Académie de Marseille en l'année 1777: in-12 de 60 pages. A Paris, chez la veuve Méquignon & fils, rue de la Juiverie, près de la Madeleine, en la Cité.

*Mémoire sur la Peste*, par M. Paris, Docteur en Médecine au Ludovicé de Montpellier, du Collège de Médecine de la ville d'Arles, Associé à l'Académie Royale de Nismes;

G iv

152 **MERCURE DE FRANCE.**  
couronné par la Faculté de Médecine  
de Paris en 1775.

Le jugement qu'en a porté la Faculté  
de Médecine de Paris, l'emporte sur  
tous les éloges que nous en pourrions  
faire.

*Traclatus de anteponeudâ Sectione  
Cesariâ, &c.* c'est-à-dire, Traité de la  
Section Césarienne, à laquelle on doit  
donner la préférence sur la Section de  
la Symphise des os du Pubis. Par M.  
Boyer, Docteur-Médecin de Leyde.  
A Genève, & se trouve à Paris chez  
Debure l'aîné, Quai des Augustins.  
1778.

---

## ACADÉMIES.

### CHALONS-SUR-MARNE.

**L'**ACADÉMIE des Sciences, Arts &  
Belles-Lettres de Châlons-sur-Marne,  
eut le jour de la Saint-Louis sa première  
Séance publique depuis son érection

par Lettres-patentes. Le matin , après une Messe basse , pendant laquelle il fut exécuté un Motet en Musique , le panegyrique de Saint-Louis fut prononcé par M. de Géry , Chanoine Régulier , Vifiteur de la Congrégation de France. Cet Orateur , déjà connu par son talent pour la Chaire , prononça un discours auquel tout l'Auditoire parut applaudir. L'après-midi , l'Académie tint fa Séance publique , à laquelle présida M. l'Evêque Comte de Châlons , Pair de France. M. l'Abbé Malvaux , Chanoine honoraire de la Cathédrale , Vicaire-Général du Diocèse , & Directeur de l'Académie , ouvrit la Séance par un Discours analogue aux circonstances ; après quoi il annonça que l'Académie , qui avoit proposé pour sujet du prix de cette année : *Les moyens de détruire la Mendicité en rendant les Mendians utiles à l'Etat , sans les rendre malheureux* , avoit eu la satisfaction de voir un grand nombre de Concurrents se disputer la palme de l'humanité ; qu'il lui étoit arrivé une quantité de Mémoires , tant de la Capitale , que des Provinces & des Pays Etrangers.

Que parmi ces Mémoires , au nombre de cent seize , il en étoit peu qui ne ren-

fermassent quelques vues utiles. Que l'Académie se proposoit de réunir ces idées éparées en un corps d'Ouvrage, où elle se feroit un devoir de payer à chaque Auteur le tribut de louanges qu'il méritoit, & qu'elle mettroit cet Ouvrage sous les yeux du Gouvernement & du Public.

Celui d'entre tous ces Ecrits qui a paru à l'Académie mériter la couronne, tant par la profondeur de son érudition, que par la simplicité des moyens qu'il propose, est le N°. 114.

L'Auteur est M. Clouet, Ecuyer, Conseiller - Médecin ordinaire du Roi, Médecin de l'Hôpital Militaire & des Hôpitaux de Charité de Verdun-sur-Meuse.

Le premier *Accessit* a été accordé au N°. 66, dont l'Auteur est M. l'Abbé de Montlinot, à l'Isle en Flandre.

Le N°. 23 a obtenu le second *Accessit*. L'Auteur est M. l'Abbé Blanchard, à Tourteron, près de Réthel en Champagne. L'Académie a cru devoir encore de justes applaudissemens à plusieurs autres Mémoires.

Le N°. 31, sans devise & sans nom d'Auteur, qui commence par ces mots : *L'Auteur de cet Ouvrage est un Prêtre*

*Artésien*, & finit par ceux-ci : *J'aurai  
aussi secouru les malheureux*, mérite que  
l'on en fasse une mention distinguée.  
L'Auteur forme un vœu que tous les  
cœurs françois répéteront avec acclama-  
tion. En traçant le plan d'une association  
générale de charité en faveur des Pauvres,  
dans toutes les Villes, & même dans  
toutes les Campagnes du Royaume, se-  
roit-ce faire, dit-il, un vœu témé-  
raire que de souhaiter que la Reine  
formât, avec les personnes les plus  
vertueuses de la Cour, une pareille  
association pour recevoir les Placets  
de toutes les associations des Dames  
de Charité du Royaume, & leur ac-  
corder secours & protection? Ne seroit-  
ce pas au contraire lui proposer un  
moyen de rendre son nom immortel,  
de le rendre pour les siècles à venir  
cher à la Religion & à l'humanité? Ne  
seroit-ce peut-être pas le seul moyen  
de faire passer plus facilement toutes les  
innovations que l'on projéteroit dans  
l'administration des biens des Pauvres,

Le N<sup>o</sup>. 113, qui a pour devise : *Non  
jam prima peto.... Neque vincere certo,  
quanquam O*, a paru à l'Académie rempli  
de vœux, & le plus fécond en moyens.

L'Auteur est M. Romans de Coppier, Oratorien, de l'Académie des Sciences, Arts & Belles - Lettres de Rouen, à l'Oratoire, à Rouen.

Le N<sup>o</sup>. 85, qui a pour devise : *De la bienfaisance & du génie naît le bien public*, présente de nouvelles branches de Commerce, fruits respectables d'essais long-tems infructueux, de vingt années de soins, & de plus de cent mille livres de dépense. L'Académie l'a jugé digne de toute la protection du Gouvernement. L'Auteur est M. du Perron, des Académies de Caën & de Rouen.

Le N<sup>o</sup>. 11 présente les détails les plus intéressans par rapport aux différens travaux auxquels on pourroit appliquer les Mendians. Il n'y a pas jusqu'aux imbécilles, dont on ne puisse, selon ce Mémoire, tirer parti, & il en indique les moyens. L'Auteur est M. Grignon, Chevalier de l'Ordre du Roi, Associé de l'Académie.

Le N<sup>o</sup>. 112 est digne aussi d'une attention particulière, par les vues sages qu'il propose. L'Auteur est M. de Saint-Félix, à Paris.

Voici quelques autres Mémoires, auxquels l'Académie a accordé des éloges. Celui du N<sup>o</sup>. 38, dont l'Auteur est M.

C. Van Berghem, Principal du Collège de Courtrai ... Le N<sup>o</sup>. 40, dont l'Auteur est M. Noël de Paris.... Le N<sup>o</sup>. 48, dont l'Auteur est M. l'Abbé Criquillon, au Collège de Saint-Paul, à Tournai en Flandre.... N<sup>o</sup>. 50, dont l'Auteur est M. Guéniot, Docteur en Médecine, Avocat à la Cour, Assesseur de la Maréchaussée, Associé de l'Académie d'Auxerre.... N<sup>o</sup>. 57, dont l'Auteur est M. le Tonnelier, Prêtre, Curé de la Paroisse d'Autréches en Picardie, Diocèse de Soisson.... N<sup>o</sup>. 67, dont l'Auteur est M. Danscison, Juge & Gouverneur de la Vicomté de Befançon.... N<sup>o</sup>. 70, dont l'Auteur est M. Poitevin de Maiwemy, Conseiller à la Cour des Aides, à Paris... N<sup>o</sup>. 91, dont l'Auteur est M. le Chevalier de Moineville, ancien Capitaine de Cavalerie, Chevalier de Saint-Louis.... N<sup>o</sup>. 115, dont l'Auteur est M. le Vicaire de Dosne; Diocèse de Nevers, proche Moulins en Bourbonnois.

Dans la même Séance, il fut fait lecture de quelques Ouvrages. M. Beschefer, Chanoine de la Cathédrale, lut un Mémoire sur le pays Châlonnois.... M. Roussel, ancien Curé, un Discours sur l'amour patriotique.... M. Lésurié, Pro-

## 158 MERCURE DE FRANCE.

esseur, des fragmens d'une traduction en vers françois du premier Livre des Métamorphoses d'Ovide.... M. Paté, Professeur de Mathématiques, un Mémoire sur de nouvelles expériences, avec deux Electrophores, & ces expériences furent réitérées en présence de l'Assemblée. Le tems ne permit point à M. Sabbatier, Secrétaire-perpétuel de l'Académie, de lire une notice des Ouvrages qui avoient été lus depuis dix-huit mois dans les différentes Séances de l'Académie.

---

## S P E C T A C L E S.

### CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert Spirituel soutient la célébrité qu'il a obtenue sous la direction de M. le Gros. On y a applaudi, pendant la vacance des Spectacles, le choix admirable d'excellens morceaux de musique, & le concours des Virtuoses François & Etrangers qui se sont fait entendre. Il nous suffit de rappeler à

l'admiration des Amateurs les belles symphonies de MM. Sterkel, Gossec, Guénin, Chartrain, Cambini, Navoigille, Canabich, &c. MM. Savoy & Nihoul ont chanté le *Stabat Mater*, musique sublime de Pergolèse, avec une perfection qui ne laisse rien à désirer. On a exécuté plusieurs beaux motets, parmi lesquels il faut distinguer la *Destruction de Jéricho*, nouvel Oratorio de M. Rigel. On a entendu avec ravissement les airs exécutés avec tant de supériorité par Mesdames Hifzelberg, Neufchâtel, Duchâteau, Plantin, Gavaudan; par MM. Raaf, Savoy, Guichard, le Gros, Dorsonville, &c. Les Virtuoses, les grands talens ont été applaudis, principalement M. Punto pour le cor-de-chasse, M. Windeling pour la flûte, M. Raam pour le hautbois, M. Ritter pour le basson, M. Dupont pour le violoncelle, MM. Chartrain, Barriere, Schick, Lefevre pour le violon. Il ne faut pas oublier les talens précoces de MM. Peronard frères, dont l'aîné est âgé de 15 ans, qui ont rendu avec beaucoup d'intelligence une symphonie concertante de M. Navoigille, dans laquelle le premier jouoit du violon, le

second du forté-piano, le troisième de la harpe. Un autre prodige de talent est M. Zygmuntowski, âgé de 7 ans, qui a exécuté, avec des applaudissemens mérités, plusieurs airs sur le violoncelle.

---

## O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE a terminé ses Spectacles par la Tragédie lyrique d'*Iphigénie*.

M. de Visme doit commencer une nouvelle Administration après Pâques; & comme il fait qu'un des plus grands charmes du Théâtre est la variété, il se propose d'établir différens genres, & même d'augmenter les jours des représentations.

L'Ouverture de ce Spectacle sera faite le Lundi 27 Avril, par un Prologue dramatique, dans lequel on rappelle les *trois grandes époques de notre Musique*, en introduisant les Chefs qui ont occasionné ses révolutions. La musique de ce Prologue est de M. Grétry.

On prépare aussi *la Fête de Flore* en un Acte , dont la musique est de feu M. Trial ; & une Tragédie lyrique , dont la musique est de M. Grétry.

---

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont fait la clôture de leur Spectacle par la Tragédie d'*Irène*, dont le succès a toujours été en augmentant.

M. de Voltaire a assisté en Loge grillée à cette dernière représentation.

On doit ne donner que dans quelques mois , *Agathocle* , nouvelle Tragédie de cet Homme célèbre ; & *le Droit du Seigneur* , Comédie qu'il a réduite en trois Actes.

---

M. Molé s'est chargé cette année du Compliment, que nous allons rapporter comme un morceau d'éloquence distingué , & qui fait époque dans l'Histoire du Théâtre.

*Discours fait & prononcé par M. MOLÉ.*

M E S S I E U R S ,

L'usage de vous adresser un Discours à la clôture du Théâtre, fut sans doute établi par le sentiment de la plus respectueuse reconnoissance; il n'est aucune de nos représentations où, après un travail difficile & réfléchi, si nous avons atteint l'unique but de nos études, le bonheur de vous plaire, nous n'en recevions la récompense la plus flatteuse. Celui qui, à la fin d'une année, osa le premier venir vous entretenir de vos bontés pour lui, pour ses Camarades, & vous en rendre grâces au nom de tous, nous a tracé une route que nous aurions ouverte à nos Successeurs; & l'instant de plus que vous voulez bien donner à recevoir l'hommage que nous vous en devons, est encore une faveur qui nous rend plus présente la bonté qui vous caractérise.

Pour moins abuser de vos momens, Messieurs, on a ensuite cherché à rendre ces témoignages respectueux de notre sensibilité plus intéressans pour vous, en y joignant quelques réflexions sur les Ouvrages nouveaux donnés dans le courant de l'année. Vous entretenir du résultat de vos jugemens sur les nouveautés, c'étoit, pour ainsi dire, pénétrer indiscrètement dans le secret de vos opinions particulières; il est si rare qu'un Ouvrage dramatique réunisse tous les suffrages, que même en répétant le cri le plus général,

c'étoit ouvrir le champ à des récriminations fâcheuses ; & , de plus , dans l'énumération des Pièces nouvelles jouées d'une clôture à l'autre , nommer ou passer sous silence celles qui n'avoient pas eu le bonheur d'être adoptées ; c'étoit réveiller dans leur Auteur , le souvenir d'un instant pénible , & nuire aux progrès d'un Art dans lequel les chûtes même doivent être un objet d'instruction & non de découragement.

Nous ne courons point cette année de hasard de voir se partager les opinions sur les trois événemens que je vais vous rappeler. Mais lorsque j'ai à vous entretenir du grand Corneille & du grand Homme qui vous rassemble aujourd'hui , lorsqu'en vous articulant ces noms fameux , je retrace à votre mémoire les tableaux sublimes qu'ils ont confiés à nos talens , je me sens intimidé : à qui en vais-je parler ? A vous , Messieurs , qui nous instruisez à en rendre les expressions plus vraies & les couleurs plus vives ; vous , en qui le célèbre le Kain en a si profondément imprimé les caractères ; vous , Messieurs , qui , à tous les titres , regrettez en lui ce moteur entraînant de vos transports si souvent & si rapidement exprimés. Il n'est plus , Messieurs , rien n'en reste ; & ce Tragédien profond , terrible & véhément , dont la cendre fume encore , est , dès-à-présent , pour tout Spectateur nouveau , perdu dans l'idée vague du talent que vous-mêmes , Messieurs , vous vous faites de Roscius & de Baron. Dans tous les genres autres que celui du Théâtre , les découvertes heureuses d'un homme de génie , sont autant de pas vers la plus grande

perfection de l'Art qu'il enrichit, & la toile, le marbre, ou tel autre dépositaire de ses productions, lui répond du moins pour l'avenir de l'espèce de gloire que le Public appréciateur dispense toujours avec justice & proportion, aux hommes nés pour s'attirer quelques distinctions parmi leurs semblables. Ici, Messieurs, tout n'est qu'un éclair. Les préparations sont longues; & si les premières masses d'un rôle ont été bien posées, si l'Acteur, chargé de lui donner la vie théâtrale, a bien saisi l'esprit créateur qui l'a placé dans son ensemble, si sa disposition du moment est heureuse, le succès est rapide, mais n'assure point pour le lendemain les beautés de la veille; l'heure nous commande, & tout autre Artiste la choisit; les instans de sa foiblesse sont cachés dans l'ombre du mystère, & le Public n'est dans aucun Art comme dans celui du Théâtre, le confident des impuissances momentanées qui peuvent produire le ridicule à la place du sublime auquel on doit aspirer. Cet éclair de succès qui jeta sur nous un jour favorable, disparaît à chaque représentation; & ce n'est qu'en renouvelant nos efforts, pour en rétablir la lumière, que nous pouvons perpétuer vos suffrages. Que ceux qui seront voués à ce talent ingrat & hasardeux, se hâtent de les mériter, qu'ils en jouissent, & profitent des momens: le Kain joue Vendôme, le Kain meurt, tout s'anéantit avec lui, & ses longs travaux, ses réflexions, ses talens, sont autant ravis à vos plaisirs & perdus pour la mémoire, que dérobés à l'instruction des jeunes Élèves, assez malheureux pour se laisser éblouir par l'éclat apparent d'un Art dégradé chez cette Nation seule où le

Théâtre est tout à la fois l'École du génie , du goût , de l'honneur & de la vertu. Qu'ils soient au moins justifiés par le succès , & connoissent à quels titres cet Acteur inimitable, dont long-tems on répétera le nom , a mérité sa célébrité. Je ne compterai point au nombre de ses qualités acquises , cette heureuse proportion dans tous les mouvemens , qui , au sein même du désordre des passions les plus effrénées , offroit en lui l'extérieur le plus imposant & l'ensemble le plus correct à l'œil du connoisseur délicat , qui , non content de la force de l'expression , exige encore la richesse & la régularité des formes. Qu'ils sachent par quels moyens plus difficiles , le Kain est devenu sublime dans l'Art pénible d'exprimer les passions tragiques : c'est par l'accomplissement de ce devoir indispensable , qui seul atteste le vrai talent, de ce devoir que vous prescrivez sans cesse ; Messieurs , auquel seul vous accordez un vrai mérite , & qu'il possédoit au suprême degré , la *peinture des caractères* , si essentielle , d'ailleurs , au succès théâtral de l'Auteur qui les a tracés. Il vous est encore présent , Messieurs , avec quelle fidélité il peignoit l'amour sauvage du Tartare Gengis-Kan , étonné de sa propre foiblesse ; partout , son expression se ressentoit de cette âpreté caractéristique répandue sur tout ce personnage. Combien de fois vous avez vu le Kain opposant , d'une représentation à l'autre , au ton prophétique & fastueux de l'imposteur Mahomet , la franchise noble & passionnée de l'impétueux Vendôme ; & les emportemens de la jalousie terrible d'Orosmane , au ton sévère & profondément pénétré de Manlius trahi par l'amitié. C'est ainsi,

Messieurs, & par bien d'autres exemples, que le Kain a mérité ce qui seul reste d'un talent théâtral: un nom & des regrets; c'est cette application suivie à distinguer chaque rôle par son caractère, à en conserver la nuance depuis le premier mot jusqu'au dernier, quelle qu'en devienne la situation, c'est le soin attentif de tout soumettre à ce premier devoir, & de donner aux différens personnages, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, leur véritable physionomie, qui lui a mérité la gloire de devenir supérieur à lui-même, & de vous le paroître. Heureux qui, comme lui, aura reçu de la nature, avec une ame ardente, cette mâle organisation, cette harmonie intime entre la profondeur de la sensibilité & son énergie physique, qui, par un accord aussi avantageux que rare, l'ont fait nommer, à juste titre, l'Acteur tragique de nos jours. Mais il me reste à fixer votre pensée sur d'autres objets; permettez, Messieurs, que je la détourne un instant de cette perte irréparable, & que j'ose vous entretenir de vous à vous-même: souffrez que je rappelle au Public assemblé, combien il a le droit de s'enorgueillir du juste sentiment qui l'enflamme au seul souvenir d'un grand homme. Avec quelle affluence Paris est accouru à une représentation donnée au sang du grand Corneille, de ce créateur du Théâtre François, qui, du néant dont il l'a tiré, l'éleva du vol de son seul génie, au plus haut degré de gloire; en fit l'objet de l'étonnement & de l'admiration de toute l'Europe, & rendit tellement inébranlables les premiers fondemens qu'il en jeta, qu'ils ne fléchissent point sous le poids de la gloire des hommes immortels qui ont, après

lui, rendu ce monument un des plus célèbres de ceux dont la France s'honore. Ce concours de monde à la représentation de Cinna, cet hommage rendu à la mémoire de Corneille, ces exemples de l'enthousiasme François, sont les aiguillons de l'homme de génie, jaloux de s'attirer la même attention, d'un Public né admirateur du vrai beau, & digne enfin de prononcer pour l'avenir l'immortalité dont il est dépositaire.

C'est ce que vous faites aujourd'hui, Messieurs, du vivant même du digne successeur de Corneille & de Racine; du vivant de cet homme universel que ses concitoyens réclamoient, qu'ils ont retrouvé avec un transport digne d'eux & de lui, & qui, après avoir accumulé succès sur succès, lauriers sur lauriers, après avoir vu depuis long-temps ses propres ouvrages se disputer entr'eux la palme que l'univers lui-même, dans son incertitude, décerne à leur Auteur; après avoir rassemblé le Public il y a soixante ans, pour une nouveauté Théâtrale, digne alors de ses Maîtres, vient soixante années après, vous rassembler pour une Nouveauté encore digne de lui. Que vous dirai je, Messieurs? Après la gloire d'avoir été couronné par vous, quel plus digne hommage lui rendre que de vous inviter à réunir dans vos pensées, s'il vous l'étoit possible dans un instant, toutes les productions de ce Génie sublime & inépuisable depuis Œdipe jusqu'à Irène. Quelle image, Messieurs! quel autre champ aussi vaste & aussi fertile en objets dignes de votre admiration? quelle suite de tableaux ajoutés aux merveilles du siècle qui l'a vu naître! Il semble

qu'elle embrasse plus encore que l'esprit humain ne peut comprendre. Mais laissons à la postérité tranquille le soin de prononcer son éloge ; il respire, on l'a retrouvé : l'instant de la jouissance est-il celui de la paisible admiration ? Il respire, on l'a retrouvé ce Grand-homme, ce vieillard vénérable, l'honneur & l'orgueil de la nature. Semble-t-elle attester son plus sublime effort par le soin qu'elle prend de le conserver ? Ah ! qu'il vive ! que les lauriers dont le Public l'a couvert lui servent d'Egide contre les attaques du temps, & que revenu au sein de ses concitoyens heureux d'exister avec lui, Paris s'énergueillisse aux yeux de l'avenir jaloux, du pouvoir d'embellir le couchant de sa vie : c'est le droit d'un Public juste, sensible & digne d'honorer le Génie ; vous en usez, Messieurs. Laissez, de grace, au milieu des acclamations de joie que son retour vous inspire, laissez percer nos voix, & que notre reconnoissance, proportionnée aux dons accumulés de son génie, vous paroisse un sentiment légitime, en contemplant les titres immortels qu'il nous a donnés au bonheur de vous plaire.

---

## COMÉDIE ITALIENNE.

**L**es Comédiens Italiens ont donné pour Compliment de clôture, les *Adieux de Thalie*, petite Pièce à Scènes épisodiques.

Il est de la nature du Compliment d'être court; celui-ci, trop étendu, se perdoit en Scènes épisodiques; & le Public déjà fatigué par un long Spectacle, a entendu avec quelque impatience une nouvelle Pièce au lieu d'un Compliment. Il a pourtant applaudi, comme malgré lui, plusieurs Scènes comiques & très-bien rendues, entr'autres, un Opéra impromptu en trois Actes, paroles, musique, chœur & danses. On reverroit avec plaisir ces Adieux comme petite Pièce, dont on auroit retranché les longueurs. Il y a sur-tout plusieurs morceaux de musique très-bien faits & très-agréables que l'on voudroit pouvoir encore entendre.

Les Comédiens se disposent à donner une nouvelle Comédie, *la Nature & l'Art*, dont la musique est de M. Deslandes.



## A R T S.

## G R A V U R E S.

## I.

*Figures de l'Histoire de France*, représentant, règne par règne, les principaux faits & les traits les plus intéressans de cette Histoire, depuis l'établissement de la Monarchie jusques & compris le dernier règne; avec l'explication sommaire des sujets au bas de chaque estampe. Ouvrage proposé par souscription, par Jacques-Philippe Lebas, Graveur du Cabinet du Roi, Pensionnaire de Sa Majesté, Conseiller de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

LEURS MAJESTÉS ont honoré de leurs souscriptions cet Ouvrage, qui sera composé de deux à trois cents estampes. On en délivrera dix-huit par chaque livraison, dont le prix sera de 18 liv.

pour les Souscripteurs, & de 24 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit. On payera chaque livraison à mesure qu'on la prendra chez le sieur Lebas, rue de la Harpe, porte cochère vis-à-vis la rue Percée. La première livraison se distribue actuellement avec un *Prospectus* de format in 4°. & de la grandeur des planches. L'Auteur expose, dans ce *Prospectus*, les avantages de faire concourir le dessin ou le *langage typique*, avec le discours ou le *langage articulé*, pour rendre l'instruction plus courte & plus facile. Les planches qui composent cette première suite des figures de l'Histoire de France, ont été gravées par différens Graveurs, & sous la direction de M. Lebas, d'après les dessins de MM. Monet & Lépicié, de l'Académie Royale de Peinture.

*Portrait de M. l'Abbé J. de Lille*, l'un des Quarante de l'Académie Française, Lecteur Royal, &c. &c. &c. né à Clermont en Auvergne, dessiné d'après nature par M. Pujos, Peintre en miniature, & gravé par M. Vangelisty. Ce

## 172 MERCURE DE FRANCE.

Portrait est entouré d'une bordure de très-bon goût, dessinée par M. Marillier; elle représente différens attributs de l'Agriculture. Au-dessous du Portrait est un bas-relief, où Aristée se plaint à sa mère de la mort de ses abeilles, sujet tiré des Géorgiques de Virgile. Tout le monde connoit l'élégante traduction qu'a faite de ce Poëme M. l'Abbé de Lille.

Ce Portrait se vend chez M. Pujos, quai Pélerin, maison de M. Lequin, Orfèvre, près la Grève.

### III.

*La Marchande d'Amours*, Estampe nouvelle de quinze pouces & demi de hauteur, & de dix-huit de largeur, gravée par M. Beauvarlet, d'après le tableau de M. Vien, dédiée à M. le Duc de Coëssé, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Chevalier de ses Ordres, Gouverneur de la Ville, Prévoité & Vicomté de Paris.

Cette composition, traitée dans le Costume Grec, est en même-temps sage, riche & très-agréable. Elle est parfaitement rendue par le burin, aussi pittoresque que précieux, de M. Beauvarlet,

A. V. R. I. L. 1778. 173

dont les Ouvrages nombreux font les délices des Amateurs. Elle se vend 12 liv. chez l'Auteur, Graveur du Roi, rue du Petit-Bourbon, près la Foire Saint-Germain.

I V.

*Première & seconde suites des Costumes Français pour les coëffures depuis 1776 gravées avec beaucoup de soin & de talent. Chaque suite contient vingt quatre Portraits en six feuilles du prix de 3 liv. A Paris, chez Esnauts & Rapilly, rue Saint Jacques, à la Ville de Courances.*

*Vue de Spoleto, vue du Porto-Ercole, deux Estampes nouvelles en pendant, de treize pouces de largeur & onze de hauteur, gravées par M. Martini, d'après les tableaux de M. Vernet, Peintre du Roi. Ces deux Estampes présentent deux fêtes agréables & variées, l'une d'un paysage & l'autre d'une marine.*

---



---

**M U S I Q U E.**
**I.**

**A**IRS choisis de *M. Sacchini*, avec paroles italiennes & françoises en partition & parties séparées. A Paris, chez *M. d'Enonville*, Receveur des Loteries, rue de Vannes, près celle du Four, à la Nouvelle Halle.

On trouve à la même adresse :

Lé Rondeau del Signor Traetta, la partition de la Colonie, celle de l'Olympiade, & les airs détachés de ces Opéra.

**II.**

*Journal d'airs choisis*, avec accompagnement de Harpe, par les meilleurs Maîtres. Le prix des douze cahiers de ce Journal est de 15 liv. pour Paris & pour la Province, franc de port. Chaque cahier se vend séparément 1 liv. 16 sols. A Paris, au Bureau du Journal de Mu-

fique, rue Montmartre, vis-à-vis celle  
des Vieux-Augustins.

## I I I.

*XII Divertissemens* pour la harpe, clavecin ou forté-piano, par M. Luigy \*\*\* , mis au jour par M. Naderman, Luthier ordinaire de la Reine. Prix 4 liv. 16 sols. Chez l'Editeur, rue d'Argenteuil, Butte Saint-Roch; Mademoiselle Castagnery, rue des Prouvaires, & aux adresses ordinaires.

## I V.

*Six Sonates* pour le clavecin, forté-piano ou harpe, avec accompagnement de violon obligé, tirées des Œuvres de Luigy Bocherini. Prix 7 liv. 4 sols; aux mêmes adresses.

## V.

*Concerto* pour la harpe à deux violons, alto, basse, deux hautbois ou flûtes & deux trombes, par M\*\*. Prix 4 livres 4 sols; aux mêmes adresses.

## V. L.

*Deux symphonies concertantes* pour le clavecin ou le forté-piano & harpe obligée, avec un accompagnement de violon *ad libitum*, dédiées à Madame Coupard, par M. Adam, Elève de M. Edelmann, Œuvre I. Prix 7 liv. 4 sols A Paris, chez l'Auteur, rue du Temple, au coin de celle de Pastourelle; chez M. Edelmann, Madame le Marchand, rue Fromenteau, & à l'Opéra; & aux adresses ordinaires de Musique.

## V. I. I.

*Trois Sonates pour le Clavecin*, avec accompagnement d'un violon *ad libitum*, dédiées à Madame de la Guillaumme, par M. Edelmann, Œuvre VI. Prix 6 livres. A Paris, aux mêmes adresses que ci-dessus.

## P R O G R A M M E.

UNE Société qui s'intéresse aux progrès de l'Eloquence, & qui desire vivement de voir régner la Religion & les mœurs, propose l'Eloge de Monseigneur le DAUPHIN, Père de Louis XVI, notre Auguste Monarque; & un Prix de 1200 liv. au Discours qui aura le mieux rempli ses vues à cet égard. Un Sujet aussi grand doit exciter le zèle de tous les Citoyens, & ranimer le vrai talent par-tout où il existe.

Cette Société desire que Monseigneur le DAUPHIN soit présenté dans cet Eloge comme un Prince dont la Religion a consacré toutes ses vertus, & dont la première a été de se dérober à l'admiration de son siècle. Tout ce qui pourroit porter l'empreinte des opinions nouvelles, sera absolument banni de ce Discours. Les qualités rares de Monseigneur le DAUPHIN, ses grandes vertus mises dans tous leur jour, voilà la seule tâche que l'on impose.

On exhorte les jeunes Auteurs qui

## 178 MERCURE DE FRANCE.

voudront concourir, à s'y préparer par la lecture des grands Modèles que le dernier siècle a fournis à la véritable Eloquence.

Les Discours seront adressés, francs de port, avant le premier Mars 1779, à M. Jorry, Imprimeur-Libraire, rue de la Huchette.

Le Prix sera délivré dans les premiers jours de Mai 1779.

Les Discours seront d'une heure & demie de lecture au plus; ils seront écrits d'une manière très-lisible; le nom de l'Auteur avec son adresse seront cachetés, & l'on ne rompra le cachet que dans le cas où le Discours sera couronné.

Les 1200 livres sont déposées entre les mains de M<sup>c</sup> MORIN, Notaire, rue & vis-à-vis S. Paul, à Paris.

---

### *Antidote contre la Goutte.*

**P** LUSIEURS essais heureux & plusieurs malades guéris ou très-soulagés que l'on pourroit citer & que l'on fera connoître s'il est nécessaire, attestent qu'il y a un Antidote pour prévenir, pour appaiser, & même pour détruire le mal de la

*Goutte*, regardé jusqu'à ce jour comme incurable, & auquel la Médecine croyoit ne pouvoir opposer que des remèdes adoucissans.

Le nouvel Antidote de la Goutte se prend intérieurement dans une boisson quelconque, mais plus ordinairement dans du bouillon gras.

Son premier effet est de calmer la douleur ; ce qui arrive ordinairement quelques heures après.

Le second est de produire sur les fibres un mouvement propre à cuire & digérer l'humeur goutteuse, à changer son caractère & à en expulser une partie, tandis que l'autre doit être évacuée par des purgatifs analogues au tempérament & à la constitution, &c.

Les gouttes héréditaires, celles qui sont les plus opiniâtres, celles qui se trouvent accompagnées de nœuds plus ou moins anciens, n'y ont pas encore résisté.

Dans les cas les plus désespérés, comme lorsque l'humeur goutteuse se porte à la tête, à la poitrine, &c. ; qu'elle exerce ses ravages sur des viscères essentiels à la vie ; que les jours de

malade sont en danger, la première prise la déplace, la porte aux extrémités, rend sa présence moins dangereuse, & surtout plus aisé à supporter. Alors le calme succède à l'orage, le sommeil se rétablit, ainsi que l'exercice de toutes les fonctions. Il n'entre rien dans la composition de ce remède qui puisse porter la plus légère atteinte au tempérament, même le plus délicat.

Ceux qui voudront avoir de plus amples informations s'adresseront à M. Moutier, Auteur de ce nouvel Antidote, rue de la Truanderie, maison du Commissaire.

*Clavicule du Cheval, ou Tableau des Connoissances relatives à cet animal, seconde édition, par M. la Fosse.*

CET Ouvrage, qui contient le précis de tous ceux qu'a fait l'Auteur, est représenté sous la forme de deux grands Tableaux de finances, gravés proprement & imprimés sur papier grand aigle.

Le premier explique la *Structure ex-*

terne & interne du cheval, auquel on a joint un Tableau de la *Connoissance des différens âges du Cheval depuis sa naissance jusqu'à trente ans.*

Le second contient les détails de toutes les *Maladies du Cheval*, & est divisé en cinq colonnes. La première donne le nom de la maladie; la seconde explique ses causes; la troisième le diagnostic; la quatrième le pronostic, & la cinquième la curation.

L'Auteur s'est d'autant plus déterminé à prendre cet ordre méthodique, que ces Tableaux peuvent convenir non-seulement à des Écuyers, Maréchaux, Marchands de chevaux, mais même à tous ceux qui n'ont aucune connoissance du cheval, & qu'on peut les mettre entre les mains d'un Cocher ou Palfrenier qui souvent régit une écurie, & qui par là peut facilement se passer d'un Maréchal, & éviter souvent une maladie qui deviendroit grave, étant dans le cas d'en reconnoître les symptômes, & d'y apporter les remèdes convenables. Prix 4 liv. 10 sols. Se vend à Paris, chez Dezauche, Graveur, rue Saint-Severin, la porte cochère, faisant face à la rue de la Harpe.

*Avis concernant le Journal de Lecture.*

ON vient de publier le premier Numéro de la seconde année du Journal de Lecture, ou Choix périodique de Littérature & de Morale.

On rassemble dans cet Ouvrage périodique de petites pièces choisies dans tous les genres de Littérature, des morceaux de Philosophie, d'Histoire, de Critique, des pièces de Poésie, de petits Romans, des Anecdotes, des Projets utiles, &c. On y donne des Extraits & des Analyses des bons Auteurs anciens & modernes, nationaux & étrangers, & sur-tout des meilleurs Ouvrages qui viennent de paroître.

On publiera dorénavant, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, deux Numéros de cette Collection par mois, & trois Numéros dans les mois d'Octobre, Novembre & Décembre, pour compléter les 24 Numéros de l'année.

Le prix de l'abonnement pour 24 Parties qui paroissent dans l'espace d'une

A V R I L. 1778. 183  
année, rendues franches de port par la  
Poste, est de 30 livres.

On souscrit à Paris chez l'Editeur du  
Journal de Lecture, maison de M. Dandiran, Banquier, rue Michel-le-Comte; chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon; & chez Esprit, Libraire, au Palais-Royal. M. Dandiran signera toutes les quittances au nom de l'Editeur; & si, par quelque événement imprévu, le Journal étoit suspendu, il rendra aux Souscripteurs le prix des volumes qui n'auront pas été fournis.

---

*Extrait d'une Lettre à l'Editeur du Journal  
de Lecture, insérée dans le Numéro XIX.*

**R**IEN n'est plus digne de l'attention de ceux qui s'intéressent au progrès des lettres, que l'objet de votre Journal. En vous attachant à extraire des meilleurs Ouvrages, dans tous les genres, ce qu'il y a de vraiment utile & de vraiment beau, vous ne procurerez pas moins qu'une *Bibliothèque choisie*, où l'on trouvera sans peine ce que bien souvent on ne peut

## 184 MERCURE DE FRANCE.

obtenir par les lectures les plus pénibles & les plus fastidieuses. Ce sera l'*Esprit* des différens Auteurs anciens & modernes, dégagé des matières hétérogènes ou de peu de prix, dans lesquelles il se trouve quelquefois enseveli & confondu. Il épargnera aux Lecteurs paresseux les frais d'une digestion laborieuse, & aux personnes actives & instruites, la perte d'un temps précieux pour devoir être prodigué sans nécessité. — En traduisant les morceaux choisis des Auteurs anciens & étrangers, vous vous conformez au principe d'un des plus grands Littérateurs & des plus grands Philosophes de ce siècle\*, qui veut qu'on ne fasse passer de ces Auteurs dans notre langue, que ce qui peut enrichir & non surcharger notre Littérature. L'idée d'arracher aussi à l'oubli des morceaux qui se trouvent noyés dans des compilations énormes, que le Lecteur le plus intrépide ne regarde qu'avec effroi, vous assure les droits les plus incontestables à la reconnoissance du Public. — Enfin, le soin que vous prenez

---

\* M. d'Alembert, *Mélang. de Litt. &c.* Tom. III, pag. 21.

A V R I L . 1778 . 183

de découvrir & de vous procurer les productions inconnues, que la négligence ou la modestie de leurs Auteurs destinoit à mourir dans leur porte-feuille, doit donner le plus grand prix à votre Journal : il devient par-là une espèce de dépôt de richesses qu'on risquoit de perdre, & un supplément nécessaire à la Littérature.

---

*Variétés, inventions utiles, établissemens, nouveaux, &c.*

I.

ON trouve dans le *Calendrier intéressant* de cette année, la recette suivante d'un *orgeat économique*. « Prenez trois pots » d'eau, & faites-y bouillir six feuilles » de laurier-amande. Dissolvez-y une » livre de sucre, puis retirez le tout de » dessus le feu. Quand cette liqueur sera » froide, ajoutez-y un pot de lait; faites » un mélange bien exact en survuidant » plusieurs fois; mettez-y ensuite deux » ou trois cuillerées d'eau de fleurs d'o- » range double, & la liqueur sera faite ».

## I I.

*Planétaire, ou Planisphère nouveau, inventé par M. FLÉCHEUX, approuvé de l'Académie Royale des Sciences, & proposé par souscription.*

Ce Planétaire est un tableau de l'Hémisphère boréal céleste, représentant les figures des Constellations, avec les Etoiles des quatre premières grandeurs qui les composent.

Sur cet Hémisphère se meuvent plusieurs figures, ou petits Planisphères, qui représentent le tourbillon de la Terre, dont le mécanisme simple & facile mettra dans peu de jours les personnes qui ignorent la science de l'Astronomie, dans le cas de concevoir le rapport du Ciel avec la Terre.

Ce Planétaire démontre la révolution annuelle de la Terre dans son orbite autour du Soleil, le mouvement diurne de la Terre sur son axe toutes les 24 heures; & par ces deux mouvemens combinés, il présente la cause de la révolution apparente des Etoiles toutes les 24 heures, ainsi que celle de leur révolution annuelle.

Il offre encore la manière dont la Lune fait ses révolutions, journalière, synodique & sidérale, autour de notre Globe : il indique le lieu du Soleil, sa déclinaison & son équation journalière ; l'heure à laquelle le Soleil, la Lune & les Etoiles de la première, seconde, troisième & quatrième grandeur, doivent passer par le méridien d'un lieu donné, dans un jour déterminé ; & sur quel méridien sont ces astres aussi dans un temps donné.

L'Ouvrage que nous annonçons peut encore être utile aux Navigateurs, réunissant l'avantage de déterminer la longitude sans le secours d'aucun calcul, & par une méthode très-simple & à la portée des personnes les plus bornées.

On vend ensemble un Livre, qui en donne l'intelligence avec beaucoup de clarté, & qui contient un petit Traité de la Mappemonde, dont la figure se trouve au bas du même Planétaire, qui donnera des connoissances de Géographie suffisantes pour concevoir parfaitement l'esprit de ce Planétaire & son usage.

Ce Tableau, de 24 pouces de largeur, sur 25 pouces de hauteur, est un ornement curieux & utile, & peut se transporter par-tout.

Le prix de la souscription est de 24 liv. tout monté & garni d'un cadre doré. On souscritra jusqu'au premier de Mai 1778, passé lequel temps on paiera ce même Planétaire 30 liv.

On souscrit à Paris chez M. le Beuf de le Bret, Notaire, rue des Prouvaires, au coin de celle des deux Ecus; & chez Madame la Veuve Thiboust, Imprimeur du Roi, Place de Cambrai, chez lesquels on peut voir cet Ouvrage, qui vient d'être fini.

On le délivrera aux Souscripteurs au premier de Mars 1778, chez l'Auteur, rue du Saixier, à l'Hôtel de M. le Président de Messay. On en trouvera aussi de tout montés chez M. Roziey, Peintre, rue des Lavandières Sainte Opportune, vis-à-vis la rue des Mauvaises Paroles; & chez M. Tiger, Relieur du Roi, à côté du Collège Royal, Place de Cambrai, à Paris.

On souscritra pour la Province jusqu'au premier Juillet prochain.



## ANÉCDOTES.

## I.

**P** A R M I quelques Traits remarquables, consignés dans de vieux Papiers découverts en Bretagne, on distingue celui-ci. Les Fermiers & les Vaux de M. de Kergroudez, en Basse Bretagne, ayant appris qu'il vouloit aliéner sa Terre, s'assemblerent & députerent les principaux d'entr'eux, pour le prier de ne pas la vendre à des Particuliers, & pour savoir si quelque mécontentement l'engageoit à prendre ce parti. *Mes amis, dit le Seigneur attendri, j'y suis forcé par le dérangement de mes affaires : je ne puis plus soutenir mon état, & il faut que je vende, pour conserver à mes enfans les débris de ma fortune. = Vos enfans ne sauroient être en de meilleures mains que les nôtres : nous savons cependant qu'ils ne sont pas faits pour nous devoir leur subsistance. Il s'agit seulement d'établir leur maison, daignez nous confier vos*

## 170 MERCURE DE FRANCE.

*affaires. A combien montent vos dettes ? Ce sont les nôtres. — Votre bonne volonté me perce le cœur , mais je dois cent mille écus : mes enfans , il faut que je vous perde. A ces mots , les députés étonnés , mais encore plus attendris , lui demandèrent quelques jours de réflexion , & le prièrent de vouloir bien attendre leur réponse. Ils revinrent en effet peu de temps après : ce fut pour lui remettre les trois cent mille livres dont il avoit besoin , & signer avec lui un Acte \* , par lequel ils laissèrent au Seigneur la moitié du revenu de sa Terre , pour vivre selon sa condition ; & convinrent de se rembourser de leur capital , en retenant une partie de leurs redevances pendant l'espace de 40 ans. Ensuite ils prièrent M. de Kergrondez d'accepter huit beaux chevaux d'attelage , afin , est-il dit dans l'Acte , que sa Dame pût venir à la Paroisse d'une manière convenable.*

---

\* La minute de cet Acte subsiste encore.

## I I.

Un Gentilhomme de Nancy, connu par sa bienfaisance, alla trouver, il y a quelque tems, le Curé de sa Paroisse, & lui dit : « Je donne tous les » ans un repas qui me coûte environ » cent écus ; connoissant le discernement avec lequel vous placez vos » charités, & celles dont on vous fait » dépositaire, je viens vous remettre » cette somme, dont je veux cette » année faire un meilleur usage. » Le Curé, qui avoit déjà eu plusieurs fois recours à la générosité de ce Seigneur pour les besoins de ses Pauvres, le pria de le suivre dans les Prisons de la Chambre des Comptes, où il le fit descendre dans un Cachot, qu'occupoit un Contrebandier condamné aux Galères. Il y voit ce malheureux, couché sur la paille, entouré de sa femme & de cinq enfans, qui arrosoient de leurs larmes un mari, un père que la Justice alloit leur arracher. L'homme bienfaisant n'eut pas plutôt envisagé ce spectacle, si triste pour une ame sensible, qu'il alla traiter de la liberté de cet

## 142 MÉROURE DE FRANCE.

infortuné, paya ce qu'il falloit, & le rendit à sa famille.

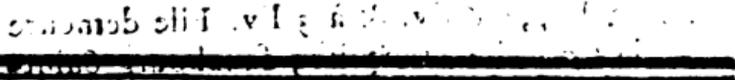
### III.

Topa-ché-y-kien, Souverain d'une Dynastie Chinoise, étoit un Prince humain & généreux. Hiq-kien, un de ses Mandarins, lui ayant volé deux pièces de soie, quelques autres Grands le dénoncèrent. Comme c'étoit un crime digne de mort, suivant la Loi, le Prince leur dit : « Ce que vous m'ap-  
prenez me fâche, & j'en ai honte  
pour Hiq-kien; mais n'en ouvrez  
point la bouche, je lui en parlerai  
moi-même; & la confusion qu'il en  
aura fera une punition suffisante :  
toutes les richesses du monde valent-  
elles la vie d'un homme ! »

### IV.

Tein-ou-ti, Empereur de la Chine, se laissa entièrement captiver par ses Maîtresses, qui lui firent consumer son règne en amusemens frivoles & indignes d'un Prince. Elles firent faire, entre autres choses, un Châssis magnifique & léger,

léger , qu'elles faisoient traîner dans un grand Parc par des moutons dressés à ce manège. Elles faisoient monter l'Empereur dans ce Char , & lui tenoient alternativement compagnie. Ces femmes voluptueuses faisoient préparer dans le Parc , d'espace en espace , de magnifiques collations ; & l'Empereur , conduit par les moutons , qu'on laissoit aller à leur gré , ne descendoit qu'aux endroits où ces animaux s'arrétoient. Chaque femme , ayant préparé en particulier chacune de ces collations , étoit intéressée à avoir la préférence : en conséquence , afin d'engager les moutons à tourner de leur côté , elles cherchoient les herbes qu'ils mangeoient le plus volontiers , les arrosent d'eau salée , & en parsemoient le chemin qui conduisoit à l'endroit où elles vouloient les attirer.



A V I S.

.I.

**L**A Manufacture de Porcelaine de MONSIEUR , établie à Clignancourt , a toujours son dépôt

II. Vol.

I

principal à Paris, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de celle de Chabannois; & deux autres dépôts, l'un chez M. Granchez, au petit Dunkerque, au bas du Pont-Neuf; l'autre chez M. Delafresnaye, au Palais, où on y trouve des objets curieux dans tous les genres, tant pour la beauté des peintures & dorures, que pour l'élégance des formes. On avertit le Public que le chiffre de MONSIEUR est empreint sur chaque objet de Porcelaine; & que, par cette marque, il pourra éviter d'être surpris par la contrefaçon des Porcelaines étrangères. On prévient aussi le Public qu'on reçoit au principal dépôt tous les ordres & demandes de Paris & des Provinces pour les services dans tous les genres, même dans celui de Saxe.

## I I.

La Veuve Mercier, Fabriquante de rouge à l'usage des Dames, connue depuis trente ans, a trouvé le secret d'un nouveau rouge composé de simples, qui a la vertu de conserver la peau dans son naturel, vu & approuvé; elle en fait des envois dans les Provinces. Le Public en trouvera à 12 liv., à 6 liv. & à 3 liv. Elle demeure rue de la Comédie Française, fauxbourg Saint-Germain, chez M. Roux, Marchand Bijoutier, Successeur du sieur Loroy, à l'enseigne du Château de Versailles.

## I I I.

La Demoiselle Granier, connue pour posséder le véritable secret de peindre les diamans, tant

en fin qu'en faux, fait aussi la feuille d'argent & la colore, selon la teinte du diamant sous lequel elle doit être placée. Elle fait la feuille guillochée pour mettre sous les chiffres, dans les bracelets, sur les boîtes & sur toutes sortes d'ouvrages. Elle fabrique la poudre d'or, tant jaune que rouge & verd, & peint des feuilles pour les boutons d'habits, ainsi que pour ces riches broderies qui peuvent le disputer au brillant émail du Burgau.

La Demoiselle Granier fait des envois en Province de feuilles blanches & de feuilles de couleur. Sa demeure est à Paris, Cour neuve du Palais, dans l'escalier à gauche, en entrant par la place Dauphine. On la trouve chez elle tous les jours, excepté les Dimanches & fêtes.

## NOUVELLES POLITIQUES.

*De Varsovie, le 6 Mars 1778.*

L'AVIS qu'on a eu de quelques mouvemens vers Kamienieck d'un Corps de six mille Prussiens, ainsi que d'un autre de huit mille Russes, a paru fixer toute l'attention du Roi & de son Conseil, & a donné lieu à l'envoi de quelques ordres adressés au Commandant de cette Place.

On ajoute que les Troupes Ottomanes se renforcent journellement en Moldavie; qu'elles augmentent sans cesse sous Choczin & sous Benj

der , & que leurs postes avancés , ainsi que ceux des Russes , sont par-tout en présence & à très-peu de distance l'un de l'autre.

Le bruit s'est répandu ici , d'après plusieurs lettres du Dniester , que les Tartares ont chassé le Kan protégé par les Russes , & que ceux-ci ont été obligés de s'éloigner de la Crinée.

L'Ambassadeur de Russie à cette Cour vient de recevoir un Exprès du Général Romanzow , avec la nouvelle que les Tartares ennemis du Kan Russe avoient attaqué avec quelque avantage le Parti opposé ; mais que bientôt le Prince Prozowski , après les avoir totalement défaits , les a poussés jusqu'à Kassa , dont il s'est emparé , & où il a brûlé dans le Port plusieurs Galères Turques. Ce Général ajoute que la consternation a été si grande dans la presque Isle après cette expédition , que toute la Nation s'est déterminée à reconnoître le Kan protégé par la Russie.

L'augmentation des magasins Russes en Ukraine & sur le Dniester fait croire que la Cour de Pétersbourg se propose d'augmenter encore les forces qu'elle a dans ces cantons.

*De Damiette , le 21 Janvier 1778.*

Les Beys fugitifs dans la Haute Egypte reparoissent à la tête d'une Armée , ou plutôt d'une Troupe considérable que leur ont procurée les alliances qu'ils ont faites avec des Cheiks puissans , dont ils ont épousé les filles ou les sœurs. Le Cheik qui avoit le plus contribué à leur défaire ,

& qui avoit promis de les poursuivre, a été un des premiers à traiter avec eux. La nouvelle de leur approche a jeté l'alarme dans le Caire, & le départ de l'Armée a été retardé du premier au 10 Décembre. Elle étoit conduite par six Beys, & les obstacles qu'ont apportés les mauvais temps à sa marche, ont retardé jusqu'à la fin du mois la nouvelle du peu de succès des six Beys. Plusieurs d'entre eux ont été tués, & les autres ont passé sous le drapeau des vainqueurs. Ismael-Bey a fait aussi-tôt de nouveaux préparatifs: il a rassemblé le plus de Troupes qu'il a pu, & il est allé se camper hors du Caire, sur la rive gauche du Nil, du côté des Pyramides. Le Pacha a réuni de son côté des Janissaires à d'autres Turcs, & a campé à la tête de vingt mille hommes, sur la rive droite du Nil, du côté du vieux Caire.

*De Lisbonne, le 20 Février 1778.*

Sur un des Vaisseaux arrivés des Indes vers la fin du mois dernier, on a découvert pour 100,000 cruzades de diamans que le Propriétaire avoit confiés secrètement à un des Mariniers, avec promesse de 300 sequins s'il les remettroit dans un lieu de sûreté qui lui avoit été désigné. Celui ci, pour se faire aider à soustraire les diamans à la vigilance des Commis, avoit été obligé de cauffer son secret à un autre Matelot, auquel il avoit promis le quart de la récompense qu'il devoit recevoir; mais comme la loi donne au délateur la moitié de la chose dénoncée, le second Marinier, qui devoit beaucoup plus gagner à trahir

## 198 MERCURE DE FRANCE.

son camarade , découvrit la fraude aux Officiers de la Douane , qui s'emparèrent des diamans.

Le même Vaisseau a transporté ici dix-neuf caisses d'argenterie & beaucoup de pierres précieuses qu'on prétend avoir été enlevées du trésor de l'Eglise de Saint François-Xavier à Goa. La Cour n'avoit aucun avis de cet envoi , & les caisses étoient adressées à un Ex-Ministre , contre lequel cette destination a fait renaître des murmures publics que le temps sembloit avoir calmés.

*De l'Isle de Corse , le 8 Mars 1778.*

On écrit de cette Isle qu'un nombreux concours de Peuple s'étant rassemblé le 4 de ce mois , pour la cérémonie des Cendres , dans l'Eglise de MORO , au District de Balagna , éloigné de sept milles de l'Isle Rouge , la voûte de cette Eglise , sortant à peine des mains des Constructeurs , s'est écroulée au moment où le Prêtre qui officioit commençoit son Discours. L'usage étant dans ce pays que les femmes soient séparées des hommes , ce sont elles qui ont été les victimes de ce funeste accident , parce que l'écroulement a commencé à l'endroit de l'Eglise qu'elles occupoient. Soixante-six ont péri sous les ruines , & l'on en a retiré trente-six blessées. Il n'y a eu parmi les hommes , qui avoient eu le temps de fuir , qu'un vieillard & un jeune homme blessés.

*De Copenhague, le 24 Mars 1778.*

Onze Vaisseaux destinés pour le Déroit de Davis sont partis le 22 Février de la Rade de cette Ville. Arrivés à Helsingor, un vent contraire les a obligés d'y relâcher.

*De Munich, le 29 Mars 1778.*

Il a été publié en Bohême une Patente en date du 6 de ce mois, portant en substance ce qui suit. Sa Majesté Impériale a jugé à propos, dans les circonstances actuelles, d'ordonner que les magasins de fourrages & de grains, ainsi que le bétail, qui se trouveroient dans les cercles limitrophes de la Silésie, & qui ne sont pas indispensablement nécessaires à la culture, soient conduits à Kœniggratz, & dans d'autres lieux de sûreté & forteresses, où l'on en donnera la valeur fixée par les Ordonnances Impériales.

La prestation de l'hommage par les Vassaux du pays de Straubing a eu lieu il y a deux jours, avec toute la solemnité que requierent ces actes de souveraineté. Le Commissaire Impérial, la tête couverte, assis sous un dais, a reçu les sermens des Bavaois, qui se sont présentés nue tête dans la Salle préparée pour cette cérémonie, laquelle a été précédée d'une Grand'Messe & de prières dans l'Eglise principale, & suivie d'un *Te Deum* en musique & de la Bénédiction.

Le Ministre de Saxe à la Diète a fait, le 6 de

ce mois, une déclaration portant que l'Electeur de Saxe étant l'unique héritier allodial de la ligne Ludovicienne de Bavière, il ne peut, en vertu de ses droits de possession & de rétention, reconnoître aucune autre possession, & que Son Altesse Electorale espère de la justice des Parties intéressées que tout sera mis en telle situation, que l'affaire puisse être arrangée par la voie des négociations, & qu'elle prie instamment les co-Etats d'interposer leurs offices pour parvenir à ce but. Le Ministre Palatin a répondu à cette déclaration, le 23 suivant, que l'Electeur Palatin avoit appris avec une grande satisfaction que la Cour de Saxe desiroit d'employer les voies de la négociation pour faire valoir ses prétentions; qu'il étoit dans les mêmes dispositions, & que l'inventaire commencé pour parvenir à constater l'état de la succession étoit fondé sur ce principe; qu'il réservoit au surplus ses droits contre ceux de possession & de rétention allégués par le Ministre Saxon, au préjudice du possesseur constitué du 19 Juin 1774, & des droits acquis par la prise de possession complètement légitime, qui a suivi la mort de l'Electeur de Bavière.

*De Bologne, le 28 Février 1778.*

La célèbre Laure Bassi, épouse du Docteur Joseph Verati, est morte en cette Ville, le 20 de ce mois, âgée de 65 ans. Ses talens distingués & son érudition, lui avoient mérité le Bonnet de Docteur qu'elle prit le 12 Mai 1732, en présence de plusieurs Cardinaux, parmi lesquels se trou-

vèrent Lambertini (depuis Benoît XIV) & le Cardinal de Polignac, deux témoins illustres & irréprochables de sa gloire. La réputation de cette femme s'est encore augmentée par les leçons de Physique expérimentale qu'elle a données depuis 45 ans, & par ses vastes connoissances dans la littérature Grecque, Latine, Française & Italienne, qui lui avoient fait des amis de tous les Savans de l'Europe, tandis que ses mœurs ne la faisoient pas moins honorer dans sa Patrie, où elle pratiqua sur-tout cette vertu qui est la source des autres, la charité envers les Pauvres & les Orphelins.

*De Rome, le 25 Mars 1778.*

En creusant des fondemens dans le quartier de Campo-Marzo, on a découvert une colonne de marbre grisâtre toute entière, d'une grandeur extraordinaire: le Saint-Père veut qu'elle soit retirée incessamment du souterrain, & transportée au Vatican.

*De Londres, le 19 Mars 1778.*

L'armée ennemie, à l'exception de douze cens hommes, est baraquée dans les bois près de la Forge du Valley, sur la Schuylkill, à vingt-six milles de Philadelphie: le Chevalier Howe ajoute qu'elle est dans une position très-forte.

On assure que par la distribution qui sera faite de l'Armée navale aux ordres du Lord Howe,

elle consistera en trois Escadres , dont une sera commandée par cet Amiral en personne (ou son successeur) , & les deux autres par des Commandores ; que ces trois Escadres se déploieront sur la Côte entière de l'Amérique , pour empêcher , autant qu'il sera possible , que les Etats-Unis ne fassent le commerce avec la France , & n'en reçoivent aucune espèce de secours.

Suivant quelques lettres de Boston , les Américains paroissent déterminés à retenir le Général Burgoyne , & ce qui lui reste de ses troupes , que la desertion a fort diminuées. Ils disent , pour leur justification , que ce Général a contrevenu aux conditions de la Capitulation avec le Général Gates , & qu'ils ont découvert un grand nombre de drapeaux qui ne leur avoient pas été remis , au mépris des conventions formelles du Traité.

On dit que le Lord Chatam se relâche assez de ses premières demandes , pour qu'il s'en faille peu de chose qu'on ne le voie rentrer dans le Ministère , ce qui prononceroit la retraite de quelques-uns des Ministres actuels.

On parle de l'arrivée d'un Officier de l'Armée du Général Burgoyne ; & , d'après son rapport , on attend incessamment ce Général avec ce qui lui reste de Troupes.

Mylord-Germain a , dit-on , annoncé sa résolution de résigner sa place , & l'on dit qu'il sera élevé à la dignité de Pair , & que , vers les Fêtes prochaines de Pâques , sa retraite sera suivie de celle de plusieurs autres Ministres qui seront remplacés par des Membres de l'Opposition. Comme les Fonds

publics se sont un peu ranimés, on attribue ce mouvement au bruit de ces mutations.

Le Navire *le Stanley*, Capitaine Holt, qui vient d'arriver de l'Amérique, apporte, dit-on, de fâcheuses nouvelles de la Pensylvanie, où l'on dit que l'Armée du Roi est comme bloquée à Philadelphie, & manquant des choses les plus nécessaires pour sa subsistance; on ajoute même que les Bâtimens de transport, tant à Philadelphie qu'à New-Yorck, n'avoient pas, le 15 Février, pour un mois de vivres. On prétend aussi avoir appris par le Bâtiment *le Général-Howe*, Capitaine French, arrivé de New-Yorck, que 14 Bâtimens expédiés de cette Ville pour Rhode-Island, ont péri près de l'Isle-Longue, dans une tempête affreuse.

Des lettres de Cork, du 13 & du 14, font mention d'une émeute causée dans cette Ville, par la cherté des vivres. La maison d'un des Négocians chargés des fournitures pour l'Armée, a été détruite.

Le Duc de Richmont, dans un Discours qu'il prononça, le 23 de ce mois, à la Chambre Haute, s'est ouvertement déclaré pour le maintien de la paix avec les Puissances voisines. Détacher, s'il se pouvoit, l'Amérique de la nouvelle alliance qu'elle a contractée; l'engager seulement à être neutre; évacuer les treize Etats-Unis; rappeler à l'instant nos Flottes & nos Armées; ne pas perdre un moment à mettre les trois Royaumes dans un état respectable de défense; se souvenir des mesures qui furent prises du temps d'Elisabeth, lorsque la fameuse *Armada* d'Espagne nous

menaça d'une invasion; se rappeler qu'on envoie des Ingénieurs pour fortifier les endroits les plus foibles de nos Côtes; qu'on éleva des balises à l'effet de donner aux Troupes réparties en différens endroits, le signal de la réunion à tel point; ordonner, comme on le fit alors, de dévaster, en cas de descente de l'ennemi, une grande étendue de territoire pour retarder sa marche, & le forcer de tirer ses vivres de ses Vaisseaux; déployer la plus grande énergie pour forcer le Propriétaire Anglois à laisser détruite ce qui lui appartient: tels furent les principaux conseils qu'il donna. En convenant que l'Angleterre avoit beaucoup de Vaisseaux, il parut persuadé que le nombre des Matelots n'existoit pas en proportion du besoin, attendu que nos Flottes en Amérique en occupoient beaucoup. Ce qui lui prouvoit qu'on manquoit de bras, c'est que la semaine dernière, la presse avoit été excessive, & qu'à peine on avoit rassemblé cinq cens Matelots, dont il avoit fallu rendre une partie, &c. &c.

La semaine dernière, le Duc de Northumberland & le Lord Digby se sont rendu chez le Lord Chatam pour savoir à quelles conditions il consent à rentrer dans le Ministère; mais il a répondu qu'il n'en faisoit aucunes. *Si le Roi, a-t-il ajouté, a besoin de mes avis, j'irai les lui donner: mais je ne veux avoir à faire à aucune autre personne qu'à Sa Majesté.*

L'embarquement du soixante-dixième Régiment, & de cinq cens hommes de chacun des nouveaux Corps des Montagnards Ecoissois actuellement à Edimbourg, qui devoit avoir lieu

le 2 Avril, a été différé jusqu'au 16, par ordre du Bureau de la Guerre.

Beaucoup de Particuliers assurent que l'Amérique ne traitera point avec l'Angleterre, quand même celle-ci reconnoîtroit son indépendance, à moins qu'il ne soit préalablement stipulé qu'il sera permis au Canada & à la Nouvelle-Ecosse d'accéder à la confédération, si ces Provinces y sont disposées, & l'on ajoute que le Canada est sur le point de se soulever.

Le 25 de ce mois, la Chambre des Communes étant en grand Comité pour délibérer sur le subside, le Lord Barrington, Secrétaire de la Guerre, demanda qu'il fût octroyé une somme de 1,400,000 livres sterlings ( 31,500,000 livres tournois ) pour les dépenses extraordinaires de l'Armée, à compter du 31 Janvier 1777 au 31 Janvier 1778. Les discussions auxquelles cette demande donna lieu furent très-vives ; on y accusa l'Administration d'une coupable prodigalité de l'argent de la Nation ; on s'éleva contre divers marchés passés par le Gouvernement, & contre des profits exorbitans accordés aux Entrepreneurs. Le Lord Newham calcula qu'un demi pour cent aux Banquiers qui font passer l'or d'Espagne & de Portugal en Amérique, devoit leur suffire pour payer les Troupes, & que deux & demi pour cent étoit un droit excessif de commission.

Les promotions dans la Marine ont presque égalé le nombre des Amiraux à celui de nos Vaisseaux. Il y a aujourd'hui sur la liste cinquante Amiraux, & environ soixante Vaisseaux de ligne en commission ; il se trouve même un confit

entre l'Amiral de l'Escadre blanche, Commandant en chef du Port, & l'Amiral de l'Escadre bleue, Commandant en chef du Bureau de l'Amirauté. On annonce que l'Amiral Keppel doit succéder à l'Amiral Rodney dans la place de Contre-Amiral de la Grande-Bretagne ; qu'il aura le Cordon Rouge & une commission pour commander dans les mers Britanniques toutes nos Flottes, qui cependant ne pourront guères être en état d'appareiller d'ici à trois semaines. Cet armement cause de grands mouvemens dans la Ville, qui fourmille d'Officiers de toute espèce, excepté de subalternes.

On écrit de Plymouth, en date du 22 Mars, qu'on y a reçu ordre d'envoyer, par le premier bon vent, les Vaisseaux de guerre suivans à Portsmouth : *l'Océan*, de quatre-vingt-dix canons, *la Queen*, de quatre-vingt-dix, *le Foudroyant*, de quatre-vingt, *le Prince de Galles*, de soixante-quatorze, *le Shrewsbury*, de soixante quatorze, & *le Conqueror*, de soixante-quatorze ; les trois derniers ont appareillé le 23. Dans quinze jours, l'Amiral Keppel aura sous ses ordres 20 Vaisseaux les mieux armés & les plus complètement équipés qui soient jamais sortis des Ports de ce Royaume.

Le 10 de ce mois, le Roi a fait publier deux Proclamations ; la première, pour défendre aux Matelots Anglois de s'embarquer sur des Vaisseaux étrangers, & pour rappeler ceux qui sont au service des différentes Puissances de l'Europe : on y menace ceux qui n'obéiront pas de ne pou-

A V R I L. 1778. 267

voir être réclamés comme Sujets Britanniques s'ils sont pris par les Barbaresques ou autres.

La seconde a pour objet d'accorder le pardon à tous Contrebandiers qui voudront s'enrôler dans la Marine Royale ou dans le service de terre jusqu'au 11 Mai prochain.

*De Paris, le 13 Avril 1778.*

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, dans son Assemblée du 31 Mars dernier, élu Académicien-Pensionnaire le sieur Dupuy, Secrétaire-Perpétuel, à la place vacante par le décès du sieur Lebeau.

---

### N O M I N A T I O N S.

L'Abbé le Cousturier, Chanoine de S. Quentin, a eu l'honneur d'être présenté, le 5 Avril, à Monseigneur le Comte d'Artois, en qualité de Maître des Requêtes de ce Prince.

Le Baron de Groschlag, que le Roi avoit précédemment nommé son Ministre Plénipotentiaire près le Cercle du Haut-Rhin, a eu l'honneur d'être présenté, le même jour, en cette qualité, à Sa Majesté, par le Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'État au Département des Affaires Etrangères.

Le 6 du même mois, le Marquis d'Ossun, ci-devant Ambassadeur extraordinaire du Roi en

Espagne, Ministre d'Etat, ayant donné la démission de la place de Conseiller d'Etat d'Épée, dont il étoit pourvu, Sa Majesté en a disposé en faveur du Comte de Vergennes, Ministre & Secrétaire d'Etat des Affaires Étrangères.

---

### PRÉSENTATIONS.

Le 5 Avril, la Comtesse de Toulangeon, la Comtesse de Crécy, la Marquise de Bercheny & la Vicomtesse de Saint-Hermine, ont eu l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés & à la Famille Royale; la première, par la Marquise de la Vaupalière; la seconde, par la Comtesse de Saurant; la troisième, par la Comtesse de Bercheny; & la quatrième, par la Marquise de Saint-Hermine.

Le 12 du même mois, la Marquise de Broc & la Marquise de Lordat, eurent l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés & à la Famille Royale, la première par la Comtesse de Broc, & la seconde par la Comtesse de Lordat.

---

### PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le Sieur Cardonne, Secrétaire-Interprète du Roi, & Professeur au Collège Royal pour les Langues Orientales, a eu l'honneur de présenter, le 15 du mois dernier, au Roi, à la Reine & à

la Famille Royale, un Ouvrage qu'il a traduit du Turc, intitulé : *Contes & Fables Indiennes de Pidpai & de Lokman.*

Le Sieur Lebas, Graveur du Cabinet du Roi, Pensionnaire de Sa Majesté, Conseiller de l'Académie Royale de Peinture & Sculpture, que le Roi & la Reine ont honoré de leurs Soustractions pour un Ouvrage intitulé : *Figures de l'Histoire de France, représentant, règne par règne, les principaux faits & les traits les plus inté-essans de cette Histoire, depuis l'établissement de la Monarchie, jusques & compris le dernier règne, avec l'explication sommaire des sujets au bas de chaque Estampe*, a eu l'honneur de remettre, le 1 Avril, à Leurs Majestés, la première livraison de cet Ouvrage, composée de 18 Estampes.

Le même jour, le Sieur de Lespinasse a eu l'honneur de remettre au Roi le Dessin original du Plan perspectif de l'École Royale Militaire, dont Sa Majesté avoit bien voulu agréer la Dédicace.

Les sieurs Née & Masquelier, Graveurs, que Leurs Majestés & la Famille Royale ont honorés de leurs Soustractions pour un Ouvrage intitulé : *Tableaux pittoresques, physiques, moraux, historiques, politiques & littéraires de la Suisse & de l'Italie*, ont eu l'honneur de remettre, le 16 du même mois, à Leurs Majestés & à la Famille Royale, la quinzième livraison de cet Ouvrage.

---

**M A R I A G E S.**

Le 19 Mars, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le Contrat de mariage du Marquis de Broc, Capitaine de Cavalerie, avec Demoiselle de Bongard.

Le 5 Avril, Leurs Majestés & la Famille Royale ont signé le Contrat de mariage du Comte de Montforeau, Colonel en second du Régiment des Cravates, avec Demoiselle de Nantouillet.

---

**N A I S S A N C E S.**

Le 15 Avril, Monseigneur le Comte d'Artois & Madame la Comtesse d'Artois, ont tenu sur les Fonts de Baptême, dans la Chapelle du Château, la fille du Vicomte de la Tour-du-Pin de la Charce, Gentilhomme de la Chambre de ce Prince. L'enfant a été nommé Charlotte-Thérèse-Philis.

La nommée Anne Vallas, femme de Guy Pion, Sabotier, dans la Généralité de Lyon, Election de Roanne, est accouchée dans le commencement de cette année, à six mois de grossesse, de quatre garçons qui ont reçu le Baptême : deux sont morts une heure après, & les deux autres n'ont vécu que 24 heures. Cette même femme accoucha l'année dernière de deux gemeaux, qui

sont vivans; de sorte que, dans l'espace de dix à onze mois, elle a été mère de six enfans. On la présume enceinte de nouveau.

---

### M O R T S.

La nommée Jeanne Despax, dite Bessone, Filleule à la Manufacture du tabac, est morte à Toulouse, dans la Paroisse Saint-Etienne, rue du Cheval blanc. Son frère, autrefois Coureur à Paris, ou ses ayans-cause, l'ont avertis que le scellé a été mis sur ses effets, & qu'ils peuvent recueillir sa succession. Ils pourront s'adresser au Sieur Daubert-Nie, qui a apposé le scellé.

Louis Félicien de Boffin, Marquis de Pufignieu, Seigneur de Creys, Malleville, Argenson & autres Places, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Commandant de la Province de Dauphiné, en l'absence du Comte de Tonnerre, & en chef de la division du Dauphiné & de Provence, est mort à Grenoble, le 23 de ce mois, âgé de 61 ans.

Armand-François de Philippes d'Abense, Mestre-de-Camp, Colonel-Commandant du Régiment de Mestre-de-Camp, Cavalerie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, est mort à Paris, le 23 Mars, dans la 54<sup>e</sup> année de son âge.

Jean-Louis de Rollet, Ecuyer, Seigneur de

Marfay, Brigadier des Armées du Roi, est mort à Moulins en Bourbonnois, le 28 du mois dernier, dans la centième année de son âge, ayant servi le Roi pendant soixante-sept années, & s'étant retiré en 1756.

Geneviève Finé de Brianville, Dame & Baronne de Villars, veuve de Messire Pierre de Giéy de Villars, ancien Capitaine au Régiment de Cambresis, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, est morte dans sa Terre, en Champagne, âgée de 85 ans.

Dom Charles Clémencet, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur; connu par plusieurs Ouvrages très-estimés, entre autres l'*Art de vérifier les dates*, est mort à Paris, le 5 Avril, au Monastère des Blancs-Manteaux, âgé de 75 ans.

Le nommé Vital, natif de Benac, Diocèse de Tarbes, est mort le 30 du mois dernier, à Bayonne, dans la cent troisième année de son âge, étant né le 10 Août 1675. Il étoit Tailleur de profession. Il s'établit à Bayonne en 1715, & s'y maria en secondes noces. Il a eu de sa femme, qui vit encore, âgée de quatre-vingt-sept ans, quatre garçons & deux filles. Il s'est toujours distingué par la régularité de sa conduite. Sa vie a été frugale & laborieuse : il ne buvoit que très-peu de vin. Sa mort a été précédée d'une maladie de 15 jours seulement.

Le Sieur Louis Bertrana de Vieuville, Brigadier des Armées du Roi, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, est mort à Paris.

Anne-Catherine-Gabrielle de Harcourt, Duchesse de Mortemare, est morte à Paris le 11 Avril.

Charlotte-Renée-Félicité de Frémont d'Anneuil, épouse de Christophe-Louis de Frémont, Marquis de Rosay, est morte à Paris le 2 Avril, dans la 42<sup>e</sup> année de son âge.

N. Tannegui du Chatel, ancien Aumônier du Roi, Abbé-Commendataire des Abbayes de Sammer-aux-Bois, Ordre de S. Benoît, Congrégation de S. Maur, Diocèse de Boulogne, & de Belval, Ordre de Prémontré, Diocèse de Rheims, est mort à Paris le 16 Avril, dans la 63<sup>e</sup> année de son âge.

---

*Tirage de la Loterie Royale de France,  
du 16 Avril 1778.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

69, 49, 29, 78, 71.

---



---

**T A B L E.**

<b>P</b> IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
Lettre écrite à M. de Saint-Marc, par M. de Voltaire,	<i>ibid.</i>
Vers à M. de Saint-Marc, par M. de Voltaire,	6
Vers de M. l'Abbé de Lataignant à M. de Voltaire,	<i>ibid.</i>
Réponse de M. de Voltaire à M. l'Abbé de Lataignant,	9
Vers sur le succès d'Irène,	10
Vers à M. de Voltaire,	11
Vers de M. de Voltaire à Madame Hebert,	<i>ibid.</i>
Suite des Lettres de Mélanie & de Saint-Clair,	12
La Rechûte,	29
Aux Infidelles,	31
A un Homme bienfaisant,	32
A un Myrte,	33
Mélancolie amoureuse,	<i>ibid.</i>
Sur le Portrait de Laure,	34
Vers,	35
Réponse de Mlle de C * * ,	36
La grandeur des Rois,	38
Florival, Conte moral,	39
A l'Empereur,	55
La Beauté,	<i>ibid.</i>
Morceau du Temple de Gnide,	56
A Torquatus,	59
L'Esclave qui vient redemander des fers,	61
Explication des Enigmes & Logogryphes,	62

ENIGMES,	64
LOGOGRYPHES,	66
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	70
Extrait de l'Homme personnel, Comédie, <i>ibid.</i>	
Essai sur l'éloquence de la Chaire,	101
Remarques Astronomiques sur le Livre de Daniel, &c.	112
Épître à M. de Voltaire,	120
Le Temple de l'Amour & de l'Hymen,	122
Histoire Générale & Économique des trois règnes de la Nature,	125
Notice des Hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris,	135
La Médecine pratique de Londres,	137
Journal de Genève,	139
Récueil de tous les Costumes des Ordres Religieux & Militaires,	141
Le Babillard,	142
L'Innocence du premier âge en France,	147
Annonces littéraires,	149
ACADÉMIES,	154
————— Châlons-sur-Marne,	<i>ibid.</i>
SPECTACLES.	158
Concert Spirituel,	<i>ibid.</i>
Opéra;	160
Comédie Française,	161
Discours fait & prononcé par M. Molé,	162
Comédie Italienne;	168
ARTS.	170
Gravures,	<i>ibid.</i>
Musique,	174

## 216 MERCURE DE FRANCE.

Programme,	177
Antidote contre la Goutte,	178
Clavicule du Cheval,	180
Avis concernant le Journal de Lecture,	182
Extrait d'une Lettre à l'Éditeur du Journal de Lecture,	183
Variétés, inventions, &c.	185
Anecdotes,	189
Avis,	193
Nouvelles politiques,	195
Nominations,	207
Présentations,	208
————— d'Ouvrages,	<i>ibid.</i>
Mariages,	210
Naissances,	<i>ibid.</i>
Morts,	211
Loterie,	213.

---

### APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second volume du Mercure de France, pour le mois d'Avril, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 25 Avril 1778.

DE SANGH.

---

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,  
près Saint Côme.









SEP 9 - 1940

